





UNIVERSITY  
BIBLIOTHECA



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



*coll. spec.*

L'ART  
DE PEINDRE  
A L'ESPRIT.

---

*TOME TROISIÈME.*

---



*De l'art, par Jean Le Clerc*

# L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT;

O U V R A G E

Dans lequel les Préceptes sont confirmés  
par des Exemples tirés des meilleurs  
Orateurs & Poètes François :

DÉDIÉ A FEÜ MONSEIGNEUR  
LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE,  
DUC DE BOURGOGNE:

seconde Édition, revue & corrigée par M. DE WAILLY.

---

T O M E T R O I S I È M E :  
IMAGES qui appartiennent aux *ACTIONS*,  
& qui participent au *Physique* & au *Moral*.

---



A P A R I S,

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire-Imprimeur  
Ordinaire de MGR LE DAUPHIN & de la VILLE,  
rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'Or.



M D C C L X X I.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

PN

4142

.545

1771

n. 3

E. U. spec.



# A V I S

## *NÉCESSAIRE A LIRE.*

**P**OUR éviter, dans le corps de l'ouvrage, d'inutiles & de fréquentes répétitions, il est bon de faire deux remarques essentielles.

La première, c'est que, dans les portraits, il se trouve ordinairement une pensée vive, ou une expression forte, qui fait presque toute la beauté de l'image qu'on présente. Tantôt cette pensée est au commencement du portrait, & tout ce qui suit n'en est, pour ainsi dire, que le développement & l'application: tantôt cette pensée est au milieu; &, comme un centre de lumière, elle répand des rayons sur ce qui précède & sur ce qui suit: tantôt cette pensée se trouve à la fin; & tout ce qui précède y conduit insensiblement, & contribue à rendre le dernier trait plus frappant. Il est im-

portant de saisir cette pensée où elle se trouve ; pour que le Lecteur ne puisse pas s'y méprendre, on a eu soin de la marquer d'une étoile.

La seconde remarque , c'est qu'une Image, comme on l'a déjà dit, n'est pas simplement ce qu'on appelle *Hypotypose* ; on peut Peindre sous toutes les figures usitées & connues dans la Rhétorique. Il est même des Images qui réunissent plusieurs figures à la fois ; il est bon de les distinguer avec attention , & c'est pour faciliter cette attention qu'on a mis à la tête de ce Volume une Table numérotée des *Figures* que le Lecteur peut consulter à chaque Peinture qu'il se mettra sous les yeux.

A cette Table, nous en avons joint deux autres ; celle des *Images*, & celle des *Auteurs*.



## TABLE DES FIGURES

*Renfermées en cette troisième Partie, avec leur explication & l'indication des Exemples où elles sont employées.*

I<sup>re</sup> **HYPOTYPOSE**, Image vive où l'on représente une action passée, comme actuellement présente sous les yeux du Lecteur ou de l'Auditeur. *Voyez aux pages* 2, 3, 130, 131, 134, 136, 138, 139, 145, 155, 156, 158, 159, 162, 164, 165, 168, 169, 234, 258, 274, 291.

II. *Description* des circonstances, des lieux & des personnes. *Voyez aux pages* 7, 27, 43, 82, 135, 144, 150, 179, 205, 216, 217, 220, 247, 256, 264, 277, 286, 293, 303.

III. *Narration* plus simple. *Voyez aux pages* 182, 188, 201, 204, 230, 255, 268, 270, 272, 272, 283, 288, 289, 290, 296, 301.

- IV. *Exposition* courte & vive, par laquelle on rappelle une action passée, pour faire une forte impression sur ceux à qui on parle. *Voyez aux pages* 27, 93, 182, 198, 253, 257, 260.
- V. *Exposition* courte & vive d'une action à venir, capable d'émouvoir ceux à qui on parle. *Voyez aux pages* 80, 262.
- VI. *Exposition* vive d'un fait imaginaire, mais possible, qu'on craint ou qu'on desire. *Voyez à la page* 263.
- VII. *Peinture* d'une passion, en se peignant soi-même. *Voyez aux pages* 41, 100, 100, 101, 103, 104, 207, 208, 210.
- VIII. *Peinture* qu'on fait aux autres, comme on se l'est faite à soi-même. *Voyez aux pages* 260, 271, 277, 278, 279.
- X. *Apostrophe*. *Voyez aux pages* 239, 240, 245.
- XI. *Priere*. *Voyez aux pages* 180, 193.



XIII. *Réticence.* Voyez aux pages 32, 71, 262, 282.

XIV. *Images par parties.* Voyez aux pages 73, 124, 127, 175, 200, 222, 226.

XV. *Image par une partie seule.* Voyez aux pages 28, 33, 33, 34, 36, 39, 39, 40, 79, 90, 96, 124, 177, 180, 197, 227.

XVI. *Image où tout est réuni sous un seul point de vue.* Voyez aux pages 12, 34, 35, 37, 38, 50, 79, 94, 97, 99, 118, 129, 140, 143, 148, 149, 170, 174, 175, 228, 249.

XVIII. *Assemblage de plusieurs figures.* Voyez aux pages 30, 63, 80, 84, 90, 231, 233, 241, 295.

XIX. *Comparaison.* Voyez aux pages 16, 17, 20, 24, 61, 76, 114, 115.

XX. *Répétition.* Voyez à la page 18.

XXI. *Raisonnement.* Voyez à la page 95.

XXIV. *Interrogation.* Voyez aux pages 29, 92.

XXV. *Sentences.* Voyez aux pages 14, 15, 23, 53, 54, 57, 64, 66, 198, 229, 285.

x TABLE DES FIGURES.

XXVI. *Invective*. Voyez à la page 6.

XXVIII. *Métaphore*. Voyez aux pages  
63, 76, 221, 289.

XXIX. *Hyperbate*. Voyez aux pages  
4, 5, 155, 200.

XXX. *Imprécation*. Voyez à la page 45.

XXXIV. *Projopopée*. Voyez à la pa-  
ge 9.

XXXV. *Etopée*. Voyez aux pages 25,  
49, 52, 58, 59, 60, 66, 69, 99,  
108, 109, 110, 111, 113, 119,  
212, 213, 215.



# TABLE

## DES IMAGES

*Qui composent cette troisième Partie.*

### PREMIERE SECTION.

**I**MAGES qui ont rapport particulierement à l'Ame.

Désespoir d'Action.	Pag. 1.
Frayeur.	9.

### SECONDE SECTION.

**I**MAGES qui ont rapport aux Hommes.

#### I. Rois.

Éducation des Rois.	12.
Grandeur des Rois.	15.
Servitude & inquiétudes des Rois.	31.
Dernier devoir d'un Roi.	42.
Sentiments des Peuples après la mort d'un mauvais Roi.	44.

# xij                      T A B L E

## II. Gouvernement.

Gouvernement sage.	48.
Politique.	53.
Ministres.	56.

## III. Justice.

Tribunaux.	62.
Magistrats.	65.
Chicane.	75.

## IV. Guerre.

La Guerre en général.	78.
Malheurs de la Guerre.	89.
Courage Militaire.	98.
Grands-Hommes de Guerre.	105.
Armée.	123.
Sièges.	126.
Batailles.	133.
Combats.	141.
Combats de nuit.	147.
Combats singuliers.	153.
Mêlée.	167.
Victoires.	173.
Fin de la Guerre , ou la Paix.	178.

## V. Peuple. 196.

## VI. Maux particuliers des Etats.

Faction en général.	203.
Factieux.	211.
Factions causées par l'Hérésie ou par le Fanatisme.	219.
Persécutions.	237.
Révolutions.	243.
Massacres.	252.
Meurtres.	267.
Morts Tragiques.	281.

## TROISIÈME SECTION.

PARALLELE de l'Eloquence &  
de la Peinture. *Pag.* 307.

De l'Invention.	311.
De la Disposition.	313.
Du Langage.	314.
Des quatre parties de l'Oraison.	315.
Du Style.	318.
Du Style Héroïque & Sublime.	323.
Du Style simple.	327.
Du Style tempéré.	330.
Du Style burlesque & de la raillerie.	333.
Des Figures.	334.
De la Métaphore.	337.
De l'Apostrophe, & du combat des sentiments.	338.
De la Comparaison.	340.
De la Feinte & du Silence.	341.
De la Description vive & figurée.	342.
De la Mémoire.	345.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES AUTEURS

*Dont on rapporte des Exemples dans  
cette troisième Partie.*

**A** LLEURS (l'Abbé DES). Pag. 24.

**B** OILEAU. 76.

BOSSUET. 63, 66, 113, 114, 115, 205,  
212, 220, 221.

**C** AMPISTRON (de). 54, 94, 198, 207,  
272.

CLÉMENT (M. l'Abbé). 222.

CORNEILLE (P.). 3, 7, 37, 38, 82,  
96, 97, 104, 150, 165, 197, 264,  
277, 296, 301.

CRÉBILLON (M. de). 5, 9, 208, 210, 271,  
272, 279.

COYPEL (Ch.). 307.

**F** ÉNELON (de). 136, 155, 155, 156,  
158, 168, 268, 270.

# TABLE DES AUTEURS. xv

FLÉCHIER. *Pag.* 14, 15, 16, 17, 32, 57,  
58, 59, 60, 63, 69, 79, 79, 99, 108,  
109, 110, 124, 135, 175, 175, 204,  
228, 253, 255, 255, 257.

FOSSE (la). 260, 262.

FRANC (M. le). 80, 149,

**G**RANGE (la). 39, 39, 40, 277, 303.

GRESSET (M.). 35.

**M**ABOUL. 25, 49, 71, 73, 76, 226,  
227.

MALHERBE. 180, 180, 182.

MAMIN (M.). 138.

MASCARON. 119, 134, 179, 283, 285.

MASSILLON. 23, 50, 90, 174, 175, 229.

MOLINIER. 240, 241, 245, 247, 249, 258.

MOTHE (Houdard de la). 18, 231, 233.

**N**EUVILLE (le R. P. de). 12, 43.

**P**IRON (M.). 95, 145.

**R**ACINE (Jean). 2, 4, 27, 27, 28,  
29, 33, 34, 80, 92, 93, 99, 100,  
100, 101, 103, 148, 159, 198, 201,  
260, 263, 286.

xvj TABLE DES AUTEURS.

RACINE (M.).	Pag. 45.
ROTROU.	34.
ROUSSEAU (Jean-Baptiste).	182.
RUE (P. de la).	III, 143.

S AURIN.	128.
----------	------

T ERRASSON (G.).	239.
------------------	------

V OLTAIRE (M. de).	6, 20, 30, 36, 41, 52, 53, 61, 64, 90, 118, 124, 129, 130, 131, 139, 140, 144, 162, 164, 169, 170, 177, 188, 200, 200, 215, 216, 217, 230, 234, 262, 274, 278, 288, 289, 290, 291, 293, 295.
--------------------	--

---

\* *Auteurs Anonimes.* Pag. 33, 84, 193, 213.

---

*Faute essentielle à corriger.*

*Page 333, ligne 7.*

*Au lieu* DU STYLE SUBLIME ET DE LA  
RAILLERIE: *lisez* DU STYLE BURLESQUE  
ET DE LA RAILLERIE.

L'ART





L'ART  
DE PEINDRE  
A L'ESPRIT.

---

TROISIÈME PARTIE.

I M A G E S

Qui appartiennent aux ACTIONS, & qui  
participent au PHYSIQUE.

---

§. I.

I. DÉSESPOIR D'ACTION.

DÉSESPOIR.

LE DÉSESPOIR peut être le même dans ses  
effets, sans l'être dans ses circonstances ;  
c'est ce qu'on peut voir dans les peintures

III. Partie.

A

DÉSESPOIR.

suivantes qu'en offrent Racine & Corneille. La première de Racine est remarquable par la précision des paroles & la vivacité de l'action dans les deux derniers vers. La première de Corneille est plus longue & plus lente dans la description ; il le falloit pour exprimer tous les différents mouvements de vengeance dans une femme qui se repaît avidement du sang de deux malheureux qu'elle a sacrifiés, & qui se tue elle-même, pour échapper ou à ses remords, ou à la mort violente que méritoit son crime.



**FIGURE** **E**N RENTRANT dans ces lieux nous l'avons rencontrée  
**I.** Qui couroit vers le temple, inquiète, égarée ;  
 Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats ,  
 Que son sang excitoit à venger son trépas.  
 Sans doute à cet objet sa rage s'est émue ;  
 Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue ,  
 \* Un poignard à la main , sur Pyrrhus se courber ,  
 Lever les yeux au Ciel , se frapper & tomber.

RACINE ; Tragédie d'*Andromaque* , Act. V , Sc. 5. )



**C**EPENDANT , triomphante entre ces deux mourants ,  
 Marcelle les contemple à ses pieds expirants ;  
 Jouit de sa vengeance , & , d'un regard avide ,  
 En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide ;  
 Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs ;  
 Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaîsirs ;  
 Y mesure sa joie , & trouve plus charmante  
 La douleur de l'Amant que la mort de l'Amante ;  
 Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal ,  
 Pour être trop sensible , il sent trop peu son mal ;  
 En hait sa pamoison qui la laisse impunie ,  
 Au péril de ses jours la souhaite finie.  
 Mais à peine il revit , qu'elle haussant sa voix ,  
 « Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix ,  
 » Dit-elle , ni d'attendre , à rejoindre Flavie ,  
 » Que ta rage insolente ordonne de ma vie ».  
 A ces mots , furieuse & se perçant le flanc  
 De ce même poignard fumant d'un autre sang ,  
 Elle ajoute : « Va , traître , à qui j'épargne un crime ;  
 » Si tu veux te venger , cherche une autre victime.  
 » Je meurs ; mais j'ai de quoi rendre grâces aux Dieux ,  
 » Puisque je meurs vengée , & vengée à tes yeux ».  
 Lors même dans la mort conservant son audace ,  
 Elle tombe ; & tombant elle choisit sa place  
 \* D'où son œuil semble encore à longs traits se fouler  
 Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.  
 ( P. CORNEILLE ; Tragédie de *Théodore* , Act. V , Sc. 8. )

DÉSESPOIR.  
 FIGURE  
 I.



DES ESPOIR.  
FIGURE  
XXIX.

GRACE aux Dieux ! mon malheur passe mon espérance ;  
Oui , je te loue , ô Ciel , de ta persévérance.  
Appliqué sans relâche au soin de me punir ,  
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir :  
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;  
J'étois né pour servir d'exemple à ta colère ,  
Pour être du malheur un modèle accompli.  
Hé bien , je meurs content , & mon sort est rempli.  
\* Où sont ces deux Amants pour couronner ma joie ?  
Dans leur sang , dans le mien , il faut que je me noie ;  
L'un & l'autre en mourant je les veux regarder ;  
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.....  
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?  
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?  
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel , j'entrevois.....  
Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !  
\* \* \* Quoi ! Pyrrhus , je te rencontre encore ?  
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre ?  
Percé de tant de coups , comment t'es-tu sauvé ?  
Tiens , tiens , voilà le coup que je t'ai réservé ...  
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ;  
Elle vient l'arracher au coup qui le menace.  
Dieux ! quels affreux regards elle jete sur moi !  
Quels Démons , quels serpents traîne-t-elle après soi !  
Hé bien , filles d'Enfer , vos mains sont-elles prêtes ?  
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?  
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?  
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

Venez , à vos fureurs Oreste s'abandonne ;  
 Mais non , retirez-vous ; laissez faire Hermione ;  
 \* L'ingrate mieux que vous sçaura me déchirer ;  
 Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

( *RACINE* , Tragédie d'*Andromaque* , Act. V , Sc. 5. )



**V**OTRE cœur affamé de sang & de victimes ,  
 M'a fait fouiller ma main du plus affreux des crimes.  
 Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?  
 Grace au Ciel , on m'entr'ouvre un chemin aux Enfers.  
 Descendons ; \* les Enfers n'ont rien qui m'épouvante ;  
 Suivons le noir sentier que le sort me présente ;  
 Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.  
 Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?  
 Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?  
 Que vois-je ? mon aspect épouvante les Ombres ;  
 Que de gémissements ! que de cris douloureux !  
 Oreste qui m'appelle dans ce séjour affreux ? ....  
 Egisthe ! Ah , c'en est trop ! il faut qu'à ma colère....  
 Que vois-je ! dans ses mains la tête de ma mère !  
 Quels regards ! où fuirai-je ? Ah ! monstre furieux ,  
 Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux ?  
 Je ne souffre que trop ; monstre cruel , arrête ;  
 A mes yeux effrayés dérobe cette tête.  
 Ah ! ma mère , épargnez votre malheureux fils.  
 Ombre d'Agamemnon , sois sensible à mes cris ;  
 J'implore ton secours , chère ombre de mon père ;  
 Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère.

*FIGURE*  
**XXIX.**

DÉSÉSPOIR.

Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.

Quoi ! jusques dans tes bras la barbare me suit !

C'en est fait ; je succombe à cet affreux supplice ;

Du crime de ma main mon cœur n'est point complice ;

J'éprouve cependant des tourments infinis.

Dieux ! les plus criminels feroient-ils plus punis ?

(*M. DE CRÉBILLON* ; Tragédie d'*Eleâtre*, Act. V, Sc. 9. )



FIGURE

\*\*\*\*\* **V**A, monstre impitoyable ;

XXVI. Va ; ta pitié m'outrage ; elle me fait horreur.

Dieux ! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.

Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tâ les complices ;

Je demandois vengeance ; il me faut des supplices.

Ce jour menace Rome & vous & l'Univers ;

Ma foiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.

Traître, qui m'as conduite à traversant d'abîmes,

Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.

Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour.

Où ta rage a trompé mon innocent amour ;

Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,

Fidèle à mes serments, perfide à ma Patrie,

Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,

Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,

J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire ;

Murs sacrés ! Dieux vengeurs ! Sénat ! Mânes d'un père !

Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi ;

\* Voilà votre ennemi ! Perfide, imite-moi.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Trag. de *Rome sauvée*, Act. IV, Sc. 6. )



\* \* \* \* \*

**M**A PRÉSENCE n'a fait que hâter son trépas.....  
 A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,  
 Portant je ne sçais quoi de sa main à sa bouche:  
 « Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,  
 » Et recevrai votre ordre avec tranquillité ».  
 Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée;  
 J'ai dit qu'en grande Reine elle seroit traitée;  
 Que Scipion & vous en prendriez souci;  
 Et j'en voyois déjà son regard adouci,  
 Quand, d'un souris amer, me coupant la parole:  
 « Qu'aisément, reprend-elle, une ame se console!  
 » Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper;  
 » Mais il est hors d'état de se laisser tromper;  
 » Et d'un poison ami le secourable office  
 » Vient de fermer la porte à tout votre artifice.  
 » Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment  
 » Chercher à son triomphe un plus rare ornement;  
 » Pour voir de deux grands Rois la lâcheté punie,  
 » J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie.  
 » C'est ce que méritoit leur amour conjugal;  
 » Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal:  
 » Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage;  
 » Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage;  
 » Digne sang d'un tel père & digne de régner,  
 » Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner »!  
 A ces mots la sueur lui montant au visage,  
 Les sanglots de sa voix faisaient le passage;

DÉSÉPOIR.

 FIGURE  
 II.

---

## 8 L'ART DE PEINDRE

---

**DÉSÉSPAIR.** Une morne pâleur s'empare de son front ;  
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt ;  
\* De sa haine aux abois la fierté se redouble ;  
Elle meurt à mes yeux ; mais elle meurt sans trouble ,  
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux  
Qui semble moins mourir que triompher de nous.  
(*P. CORNEILLE ; Tragéd. de Sophonisbe, Act. V, Sc. 8.*)





## II. FRAYEUR.

LA FRAYEUR est un mouvement singulier que l'Ame reçoit comme par surprise, & dont l'Héroïsme même souvent ne peut la défendre. Son langage, pour être vrai, doit exprimer l'agitation & le trouble. Où en peut-on voir un modèle plus parfait que dans le morceau suivant ? Tous les traits y sont dans l'exacte vérité. On plaint le cœur qui souffre une pareille crise ; ses douleurs passent dans le nôtre ; & voilà comme il faut peindre pour toucher le Spectateur ou le Lecteur.



EN DUSSÉ-JE périr , songez que je le veux ;  
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux.  
\* Du Soleil à regret j'y revois la lumière ,  
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière ;  
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours ;  
Tout a de tristes nuits joint de plus tristes jours.  
Une voix , dont en vain je cherche à me défendre ,  
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :

FIGURE  
XXXIV.

FRAYEUR.

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit ;  
 Malgré ma fermeté , d'infortunés présages  
 Asservissent mon ame à ces vaines images ;  
 Cette nuit même encor , j'ai senti dans mon cœur  
 Tout ce que peut un songe inspirer de terreur ;  
 Près de ces noirs détours que la rive infernale  
 Forme à replis divers dans cette île fatale ,  
 J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux  
 Que des Mânes plaintifs pouissoient jusques aux Cieux :  
 Parmi ces tristes voix , sur ce rivage sombre ,  
 \* J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre ;  
 Bien plus , j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi ,  
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi :  
 « Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste ?  
 » Suïs-moi , m'a-t-elle dit , infortuné Thyeste ».  
 Le spectre , à la lueur d'un triste & noir flambeau ,  
 A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau.  
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée ,  
 Le geste menaçant , & la vue égarée ;  
 Plus terrible pour moi dans ces cruels moments ,  
 Que le tombeau , le spectre & ses gémissements ;  
 J'ai cru voir le Barbare entouré de Furies :  
 Un glaive encor fumant armoit ses mains impies ;  
 Et , sans être attendri de ses cris douloureux ,  
 Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.  
 Ærope , à cet aspect plaintive & désolée ,  
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.

Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;  
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens ;  
A mille affreux objets l'ame entière livrée ,  
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée :  
Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc ,  
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.  
Le flambeau s'est éteint , l'Ombre a percé la terre ,  
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

(*M. DE CRÉBILLON* ; Tragéd. de *Thyeste*, Act. II, Sc. I. )

---

---

FRAYEUR.



ROIS.

§. I I.

I. ROIS.

## ÉDUCATION DES ROIS.

A VOIR le rare talent de gouverner celui qui doit gouverner des millions d'hommes ; sçavoir insinuer dans son cœur l'amour de toutes les vertus ; former son esprit à tout ce qu'il doit sçavoir, & pour se conduire, & pour conduire un Royaume ; en un mot en faire un *Roi Bien-aimé* ; voilà les devoirs du Précepteur d'un Monarque ; il ne faut que lire le morceau suivant pour voir que l'Orateur a noblement employé les couleurs de la vérité, pour faire deux portraits dans le même Tableau.



FIGURE  
XVI. QU'EST-CE qu'élever un Prince né pour le trône ? C'est lui former un mérite composé de toutes les sortes de mérites. Un Roi a toutes les espèces de devoirs à remplir ; il a besoin de tous les genres de talents & de vertus , rappro-

chés , confondus dans un mélange si parfait , que la majesté n'ôte point la confiance ; que l'affabilité ne diminue point le respect ; que l'autorité ne gêne point la liberté ; que la bonté n'affoiblisse point la vigueur du commandement ; que la justice ne captive point la clémence ; que la douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'impunité ; que la valeur ne trouble point le repos du monde ; que l'amour de la paix ne laisse point périr les intérêts & la réputation de l'Etat ; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets ; que la sagesse ne perde point les moments rapides qui décident le sort des Empires. Que sçai-je ? Pour régner , il faut toutes les qualités de l'esprit & du cœur ; en faut-il moins pour instruire un Prince à regner ? Je n'oserois le dire ; \* il est peut-être aussi difficile de former un grand Roi que de l'être.

( R. P. DE NEUVILLE ; *Oraison Funèbre du Cardinal de Fleury.* )



---

## GRANDEUR DES ROIS.

QUAND on parle d'un grand sujet & dont on a communément une haute idée , il faut le peindre par des traits nobles , & des expressions énergiques & majestueuses :

---

ROIS.

**R O I S.** tels sont tous les portraits suivans parmi lesquels on trouvera de beaux parallèles. Un des plus brillants & des plus vrais est celui que M. de Voltaire fait de Louis XIV & de Louis XV. Celui de M. Maboul contient un éloge du Dauphin, qui peint vivement son application sérieuse aux sciences convenables à un Prince, & les progrès qu'il y avoit faits. Il faut se souvenir en le lisant que ce portrait est tiré d'une *Oraison Funèbre*, & qu'on y loue un Prince qui n'est plus; sans cette considération, il seroit difficile de ne pas confondre le Dauphin petit-fils de Louis XIV, avec le Dauphin fils de Louis XV \*.



**FIGURE XXV.** LA MAJESTÉ des Rois inspire plus de respect que de tendresse: c'est une espèce de religion civile & de culte politique qui nous fait révéler \* ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous; nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient.

\* L'Auteur parloit ainsi en 1757.

les Peres des Peuples , ils en font les Maîtres & les Souverains ; quelque foiblesse qu'ils puissent avoir , l'Homme se cache , pour ainsi dire , sous le Monarque ; & , quelque bonté qu'aient les Rois , ils ont toujours l'éclat & la pompe de la Royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne ; qu'on ne voit dans leurs yeux & sur leur visage que des traits de douceur & d'innocence ; qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité ; & , qu'au lieu d'une grace , qu'un Ancien (a) disoit que Dieu donne à chaque Souverain pour tempérer l'austérité du commandement , il semble que toutes les graces ensemble les accompagnent ; alors il se fait des impressions d'amour & de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient , & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent , & qui doivent être les instruments de la félicité publique.

---

 ROIS.

(FLÉCHIER ; *Oraison Funèbre de Mme de Montausier.*)



ELLE ÉTOIT d'une Maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois ; qui donne depuis longtemps des Empereurs , des Rois & des Reines à toute l'Europe , & qui regarde la gloire & la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de

FIGURE  
XXV.

(a) Xénophon.

---



---

**ROIS.**

ces Rois qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule; qui portent leur domination au-delà des mers & des monts; qui se font obéir dans l'ancien & le nouveau monde, & dont la puissance s'étend si loin, \* qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de Provinces & de Royaumes, & que leur grandeur même leur est à charge.

( *Le même; Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.* )



**FIGURE XIX.** **L** E CIEL fit naître en même-temps, & faisoit croître sous une pareille éducation, le Roi dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'Univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance; les nœuds en étoient ferrés dans l'éternité; &, par des droits secrets que le Ciel avoit décidés, la Princesse du monde la plus parfaite appartenoit déjà au plus grand des Rois: ils travailloient, sans y penser, à se plaire & à se mériter l'un l'autre. Louis recoëuilloit dans son esprit ces grands principes qui composent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérèse s'avançoit dans la connoissance des vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées



quées avec tant d'édification. En l'un la prudence & le courage se fortifioient insensiblement par l'expérience ; en l'autre la modestie & la piété s'entretenoient par la prière. Dieu donnoit au Roi sa justice & son jugement pour le gouvernement de son Peuple ; à la Reine , sa miséricorde & sa charité pour le soulagement des pauvres : l'un nourri dans ses Camps & dans ses Armées , commençoit à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre ; l'autre élevée aux pieds des Autels , s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le Ciel prit dans deux climats différents de ces deux grandes ames qu'il devoit rassembler un jour ; & tels étoient , dans les desseins éternels de Dieu , les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur , l'admiration , ou la jalousie de toutes les autres.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.* )



**J**E NE CRAINS point de diminuer la grandeur FIGURE  
XIX.  
des actions du Roi : ce Prince veut bien partager sa gloire avec la Reine , & joindre ce que le Ciel a fait par lui , à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditoit en secret ses grands & impénétrables desseins , la Reine invoquoit cette Sagesse éternelle

**ROIS.**

qui préside au conseil des Rois ; \* si la Victoire voloit devant lui , les vœux de la Reine avoient volé devant la Victoire ; s'il marchoit au milieu des hivers , l'oraïson de cette Princesse pénétrait les nues pour lui préparer les saisons ; s'il combattoit les ennemis , elle levoit ses mains innocentes vers le Ciel ; & nos Armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière , que de la chaleur du combat : s'il s'exposoit lui-même aux périls ; Anges de Dieu , députés à la garde du Roi & à la sienne , combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir , de veiller & de lui conserver une tête si chère & si précieuse ?

( *Le même ; au même endroit.* )



**FIGURE XX.** **R**APPELLEZ. .... la plus grande partie du règne du Roi , vous le verrez assiégé , si j'ose le dire , d'une prospérité constante , & secouru aussi constamment par une sagesse toujours victorieuse ; sorte de combat qui n'est un spectacle que pour la raison. Oui , .... ce Roi dont le Ciel présagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragèrent son berceau ; sur qui la Providence attentive veilla comme sur un fils , durant les troubles de sa minorité ; & qui vit depuis sa puissance , croissant au gré de ses desirs , devenir l'étonne-

ment & la jalousie des Nations ; ce Roi qui força les Monarchies les plus altièrès à reconnoître la prééminence de son trône , & les Républiques humiliées à implorer sa protection ou sa clémence ; qui vit les Peuples de l'Orient lui apporter en tribut , des extrémités de la terre , la vénération de leurs Rois , & tomber de respect à la vue de cette Majesté que la Renommée n'avoit pu leur peindre dans tout son éclat ; ce Roi..... mais , ..... dispensez-moi de l'ordre des temps ; j'assemble ici , selon que les idées me pressent , ce corps de félicité si extraordinaire pour un seul homme ; ce Roi qui parcourut avec tant de rapidité la carrière des Conquérants ; devant qui les monts sembloient baisser leur tête , & les fleuves ouvrir leurs flots ; à qui toute l'Europe , en se liguant contre lui , rendit l'hommage de la crainte , & en recherchant son alliance , celui du respect & de l'admiration ; ce Roi plus heureux encore par sa prospérité domestique que par les succès brillants de ses armes ; qui voyoit sa postérité , se multipliant chaque jour sous ses yeux , ne lui présenter dans ses fils que des Ministres zélés de ses ordres , & plus jaloux de les exécuter que de la gloire dont ils se couvroient en les exécutant ; qui voyoit sa famille auguste s'enrichir encore de ce que l'Europe élevoit de plus illustres Princesses qui , amenées par

---

**R O I S.**

**ROIS.** la paix, venoient orner sa cour de nouvelles graces, & la rendre aussi riante qu'il la rendoit majestueuse ; ce Roi enfin si chéri de ses Peuples, de qui la santé attaquée mettoit toute la France en larmes, dont la guérison étoit une longue fête, célébrée à l'envi dans les campagnes & dans les villes, & où l'Artisan même, à force d'amour, sembloit disputer de magnificence avec le Riche ; ce Roi..... \* ( & voilà sa véritable grandeur ) n'a laissé vaincre ni sa raison ni son cœur à ce torrent de prospérité ; & , tandis que la Nation s'en enorgueillissoit de la félicité de son Monarque, le Monarque lui-même, ne la regardant que comme une décoration étrangère & fugitive, n'y attachoit point son ame ; il ne pensoit qu'à se faire un mérite solide par ses actions, en remerciant le Ciel des succès & des actions mêmes.

( *HOUDARD DE LA MOTTE ; Eloge Funèbre de Louis XIV.* )



**FIGURE XIX.** **P**ENSEZ-VOUS..... que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes ; l'un & l'autre seront semblables en ce qu'ils

n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnoissance ; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice & ont commandé leurs Armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appelloit à lui du haut de son trône ; il en étoit suivi dans ses conquêtes , dans ses entreprises ; il en remplissoit le monde ; il déployoit une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité ; dans ses Camps , dans ses Palais , dans les Cours de l'Europe & de l'Asie , les terres & les mers rendoient témoignage à sa magnificence ; & les plus petits objets , si-tôt qu'ils avoient à lui quelque rapport , prenoient un nouveau caractère , & recevoient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des Empereurs & des Rois , subjugué des Provinces , interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets , & y vole du sein de la mort dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui feroit penser que ce qui étonne le reste des hommes est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. \* Il cache la hauteur de son ame , sans étudier même à la cacher ; & il ne peut en affoiblir les rayons qui , en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable. Louis XIV se signala

---

---

R O I S.

par des monuments admirables, par l'amour de tous les arts, par les engagements qu'il leur prodiguoit : ô vous, son auguste Successeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisants qui demandent des jours tranquilles. Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province où commencèrent ceux de votre Bisaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu, dans le cours de ses glorieuses campagnes, forcer un ennemi, digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre Nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre Fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même, sans être troublé; & le plus beau triomphe, sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les moments d'horreur & de confusion; tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux, vous embrassiez ce Général qui n'avoit souhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les

siennes ont fait votre sujet ; que la France comptera toujours parmi ses enfants les plus chers & les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des François.

( M. DE VOLTAIRE ; Discours à sa Réception à l'Académie Française. )



TOUT CE QUE le monde a de plus grand paroît-  
 soit rassemblé dans le Prince que nous pleurons :  
 une naissance qui efface l'éclat de toutes les généa-  
 logies de l'Univers ; un nom au-dessus de tous les  
 autres noms ; un sang qui prend sa première source  
 dans le trône , & qui coule sans interruption de-  
 puis tant de siècles , & par tant de Souverains ;  
 une maison auguste qui a vu naître toutes les au-  
 tres ; qui a donné naissance à nos histoires ; qui  
 compte parmi ses titres domestiques tous les mo-  
 numents qui nous restent des règnes les plus éloi-  
 gnés ; & qui seule demeurée depuis le commence-  
 ment , au milieu du débris de tant de maisons  
 Souveraines qui ont péri , \* semble être , comme  
 celle de Noé , la seule dépositaire de toute la  
 gloire des siècles passés , & de la première al-

ROIS.

FIGURE  
XXV.

ROIS.

liance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testamenta seculi posita sunt apud illum.*

(*MASSILLON ; Oraison Funèbre de M. le Dauphin.*)



FIGURE  
XIX.

UNE TELLE épouse étoit due à LOUIS le Grand ; & je puis dire qu'un époux comme LOUIS le Grand étoit dû à une telle épouse. Rien que la vertu n'étoit capable de remplir l'intervalle qui est entre le mérite de ce Prince & celui de tout le reste des hommes ; la Nature ne pouvoit rien produire digne de lui être assorti ; il falloit que la Grace s'en mêlât. Admirez donc la proportion du mérite qui les égale , pendant qu'un lien sacré les assemble. LOUIS est le modèle des Rois ; THÉRÈSE est le modèle des Reines. LOUIS étonne l'Univers par sa valeur ; THÉRÈSE le surprend par sa piété. LOUIS entasse victoires sur victoires ; THÉRÈSE ajoute vertus sur vertus. Rapidité des fleuves , résistance des places , union & ligue des Princes , rigueur & injure des faisons , rien n'arrête les conquêtes de LOUIS ; fatigues des voyages , austérité de la vie chrétienne , charmes des sens , différentes attaques des ennemis de notre salut ; rien n'interrompt la piété de THÉRÈSE. LOUIS est , par la grandeur de son ame , beaucoup au-dessus de sa propre grandeur ; THÉRÈSE est , par le généreux mépris qu'elle fait des grandeurs



humaines , beaucoup plus élevée que son rang. LOUIS se sert de l'autorité du trône pour les intérêts de l'Eglise & pour l'affermissement de l'autel ; THÉRÈSE est continuellement au pied de l'autel pour les intérêts & pour l'affermissement du trône. LOUIS est sage , clément , juste , ferme , religieux , intrépide ; THÉRÈSE est modeste , prudente , douce , humble , charitable , bienfaisante ; \* en un mot LOUIS possède dans la souveraine perfection toutes les vertus de son sexe , & THÉRÈSE possède dans le degré le plus éminent toutes les vertus du sien.

( *L'Abbé DES ALLEURS ; Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.* )



LE DAUPHIN ne se fit pas de ces nouveaux engagements un prétexte de se dispenser de l'application au travail ; connoissant tout le prix du temps , & combien les moments en sont précieux , il sçut les ménager pour acquérir de jour en jour par la méditation & par l'étude de nouveaux degrés de sagesse : constant à suivre un si noble projet , rien ne fut capable de l'en détourner ; laissant à la Princesse son épouse le soin de remplir ces devoirs de bienséance & de politesse , que semble exiger de nos Princes une Cour uniquement occupée du desir de les voir & d'en être vue ; il prit pour son

ROIS.

FIGURE  
XXXV.

**R O I S.** partage des devoirs plus importants ; \* il crut qu'il étoit plus juste de se dérober à de vains amusements pour s'occuper d'un bien solide, que de se prêter, une partie des jours, à remplir les vuides d'une curieuse oisiveté. Sçavants du premier ordre qu'il honora de son estime, & qui lui parûtes dignes d'entrer dans le sanctuaire de ses études, vous pourriez nous dire jusqu'à quel point il porta les plus belles & les plus hautes connoissances, se faisant des lettres & des ouvrages d'esprit le délassement d'une étude plus sérieuse; curieux de pénétrer dans les mystères de la nature; n'ignorant rien des découvertes & des inventions des Beaux-Arts; versé dans l'histoire de l'Eglise; instruit à fond de la profane; joignant à l'héroïque science de la guerre celle des grands principes de la politique la plus sainte; appliqué, par préférence à toutes, à la science des mœurs; \* digne enfin de prêter ses lumières au Roi, de l'aider à porter le pesant fardeau des affaires; de travailler sous ses ordres au gouvernement de l'Etat, & de concourir, avec sa bonté & sa sagesse, à notre commune félicité.

(MABOUL; Oraison Funèbre de Louis second Dauphin de France.)



**E**T DEPUIS QUAND, Seigneur, tenez-vous ce langage ?  
 Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage,  
 Les Dieux , à vos desirs toujours si complaisants ,  
 Vous font-ils méconnoître & haïr leurs présents ?  
 Roi , père , époux heureux , fils du puissant Atrée ,  
 Vous possédez des Grecs la plus riche contrée ;  
 Du sang de Jupiter issu de tous côtés ,  
 L'Hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez ;  
 Le jeune Achille enfin , vanté par tant d'Oracles ,  
 Achille à qui le Ciel promet tant de miracles ,  
 Recherche votre fille , & d'un hymen si beau  
 Veut dans Troie embrâsée allumer le flambeau.  
 Quelle gloire , Seigneur , quels triomphes égalent  
 Les spectacles pompeux que ces bords vous étalent !  
 \* Tous ces mille vaisseaux qui , chargés de vingt Rois ,  
 N'attendent que les vents pour partir sous vos loix !  
 Ce long calme , il est vrai , retarde vos conquêtes ;  
 Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes ,  
 D'Ilion trop long-temps vous ferme le chemin ;  
 Mais , parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin ;  
 Tandis que vous vivrez , le sort qui toujours change ,  
 Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.

( R A C I N E ; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. I. )



**D**E CETTE NUIT , Phénice , as-tu vu la splendeur ?  
 Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?  
 Ces flambeaux , ce bucher , cette nuit enflammée ,  
 Ces aigles , ces faisceaux , ce peuple , cette armée ,

ROIS.  
 FIGURE  
 II.

FIGURE  
 IV.

---



---

**ROIS.**

Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,  
 Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat;  
 Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,  
 Et ces lauriers encor témoins de sa victoire.  
 \* Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts  
 Confondre sur lui seul leurs avides regards;  
 Ce port majestueux, cette douce présence;  
 Ciel! avec quel respect & quelle complaisance,  
 Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi!  
 Parle : peut-on le voir sans penser comme moi,  
 Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,  
 Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

( *Le même* ; Tragédie de *Bérénice*, Act. I, Sc. 5. )



**FIGURE** **MAIS** aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux décillés,  
**XV.** Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,  
 Verront autour de vous les Rois sans diadème,  
 Inconnus dans la foule, & son Amant lui-même;  
 Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard  
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;  
 Quand elle vous verra de ce degré de gloire,  
 Venir en soupirant avouer sa victoire;  
 Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,  
 \* Commandez qu'on vous aime, & vous serez aimé.

( *RACINE* ; Tragédie de *Britannicus*, Act. II, Sc. 2. )



\* \* \* \* \* **T**ITUS, ouvre les yeux.  
Quel air respirez-tu? N'es-tu pas dans ces lieux  
Où la haine des Rois avec le lait sucée,  
Par crainte ou par amour ne peut être effacée?  
Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois;  
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix?  
Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée  
T'annoncer ton devoir jusques dans ton armée?  
Et, lorsque Bérénice arriva sur tes pas,  
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas?  
Faut-il donc tant de fois te le faire redire?  
Ah! lâche, fais l'amour, & renonce à l'Empire;  
Au bout de l'Univers, va, cours te confiner,  
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.  
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,  
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?  
Depuis huit jours je règne; &, jusques à ce jour,  
Qu'ai-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.  
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?  
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?  
\* Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits  
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?  
L'Univers a-t-il vu changer ses destinées?  
Sçais-je combien le Ciel m'a compté de journées?  
Et de ce peu de jours, si long-temps attendus,  
Ah! malheureux, combien j'en ai déjà perdus?  
Ne tardons plus, faisons ce que l'honneur exige;  
Rompons le seul lien. . . . .

ROIS.  
FIGURE  
XXIV.

( *Le même* ; Tragédie de *Bérénice*, Act. IV, Sc. 4. )



ROIS.  
FIGURE  
XVIII.

CIEL ! quel pompeux amas d'Esclaves à genoux  
Est aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous ?  
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France  
N'accoutuma son Peuple à tant d'obéissance :  
Je le vois comme vous par la gloire animé ,  
Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé ;  
Je le vois éprouvant des fortunes diverses ,  
Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses ;  
De vingt Peuples ligüés bravant seul tout l'effort ,  
\* Admirable en sa vie , & plus grand dans sa mort.  
Siècle heureux de Louis ! Siècle que la nature  
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure !  
C'est toi qui dans la France amènes les Beaux-Arts ;  
Sur toi tout l'Avenir va porter ses regards ;  
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;  
La toile est animée & le marbre respire.  
Quels Sages rassemblés dans ces augustes lieux ,  
Mesurent l'Univers , & lisent dans les Cieux ?  
Et , dans la nuit obscure apportant la lumière ,  
Sondent les profondeurs de la nature entière ?  
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'en fuit ;  
Et vers la Vérité le doute les conduit.  
Et toi , fille du Ciel , toi puissante Harmonie ,  
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie ,  
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur  
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.  
François , vous sçavez vaincre & chanter vos conquêtes ;  
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Un Peuple de Héros va naître en ces climats ;  
Je vois tous les BOURBONS voler dans les combats.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poème de la *Henriade*, Ch. VII.)

---

ROIS.



---

## SERVITUDE ET INQUIÉTUDES

### DES ROIS.

COMME les situations les plus heureuses varient selon les circonstances , & qu'elles deviennent malheureuses , envisagées sous d'autres jours , il importe au Poète & à l'Orateur de sçavoir les peindre sous différents aspects : il suffit pour se former une juste idée des agitations & des inquiétudes qui travaillent les Rois & les Grands , de jeter les yeux sur les portraits qui suivent. On y voit non-seulement les sollicitudes où les jete le Gouvernement ; mais encore les noirs soucis & les chagrins dévorants que leur donnent leurs passions personnelles & leurs afflictions domestiques ; on y voit qu'ils sont plus exposés & plus sensibles

ROIS.

au malheur que les autres ; & tout cela est rendu avec la noblesse qui convient à ces grands personnages. Les deux premiers portraits sont de parfaits modèles de ce qu'on appelle *Précautions Oratoires* : l'un est de Fléchier qui désigne avec une grande délicatesse les amours de Louis XIV ; l'autre est d'un Courtisan qui , pour déterminer son Roi , lui fait entrevoir des malheurs qu'il n'ose nommer.



FIGURE  
XIII. ELLE RÉPANDOIT ses larmes & sa tendresse.... dans ces inquiétudes & dans ces peines secrètes , que la Providence de Dieu pour le salut de ses Elus mêle souvent aux grandes fortunes ; mais ne fondons pas ce qui se passoit entre Dieu & elle : les gémissements de la colombe doivent être laissés à la solitude & au silence à qui elle les a confiés ; \* il y a des croix dont le fort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ.

(FLÉCHIER ; *Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.* )



L'ORGUEUIL



L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,  
 Et je suis Citoyen avant que d'être père ;  
 Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré ,  
 Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré :  
 Ces titres de l'orgueil , les rangs , les diadèmes ,  
 Idoles des humains , ne font rien par eux-mêmes ;  
 \* Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur ,  
 Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.  
 Mais de vos sentimens je connois la noblesse ;  
 Maître de vous , Seigneur , vainqueur d'une foiblesse ,  
 Vous n'immolerez point vos premières vertus ,  
 Et la paix , & la gloire , & peut-être encor plus.  
 Oui , je crains tout pour vous ; vieilli sur ces rivages ,  
 J'en connois les écueils , j'en ai vu les naufrages ;  
 \* La plus foible étincelle embrase ce climat ,  
 Et rien dans ces moments n'est sacré que l'état ;  
 Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême ,  
 Trahiroit la patrie , & l'honneur , & vous-même.

( \* \* \* . )



\* \* \* \* P LAIGNEZ ma grandeur importune.  
 Maître de l'Univers , je règle sa fortune ;  
 \* Je puis faire les Rois ; je puis les déposer ;  
 Cependant de mon cœur je ne puis disposer.  
 Rome , contre les Rois , de tout temps soulevée ,  
 Dedaigne une Beauté dans la pourpre élevée :  
 L'éclat du Diadème & cent Rois pour Aïeux  
 Dshonorent ma flamme & blessent tous les yeux ;

III. Partie.

G

ROIS.  
 FIGURE  
 XV.

FIGURE  
 XV.

ROIS.

Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,  
 Peut brûler à son choix dans des flammes obscures;  
 Et Rome avec plaisir recevrait de ma main  
 La moins digne Beauté qu'elle cache en son sein;  
 Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.  
 Si le Peuple demain ne voit partir la Reine,  
 Demain elle entendra ce Peuple furieux  
 Me venir demander son départ à ses yeux.

(*RACINE*; Tragédie de *Bérénice*, Act. III, Sc. 1.)

FIGURE  
XV.

JUSTE CIEL! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,  
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!  
 Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,  
 Par des larmes au-moins soulager ma douleur!  
 Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes,  
 Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,  
 Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,  
 \* Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

(*Le même*; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. I, Sc. 5.)

FIGURE  
XVI.

UN ROI vous semble heureux, & sa condition  
 Est douce au sentiment de votre ambition;  
 Il dispose à son gré des fortunes humaines;  
 Mais, comme les douceurs, en sçavez-vous les peines?  
 A quelque heureuse fin que tendent ses projets,  
 Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets:

\* Il passe pour cruel, s'il garde la justice;  
 S'il est doux, pour timide & partisan du vice;  
 S'il a l'humeur guerrière, il fait des malheureux;  
 Et, s'il est pacifique, il n'est pas généreux;  
 S'il pardonne, il est mou; s'il se venge, barbare;  
 S'il donne, il est prodigue; & s'il épargne, avare.

( *ROTROU* ; Tragédie de *Venceflas* . )



**R O I S.**

**H**EUREUX ! que dites-vous ? apparence trop vaine !  
 Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?  
 Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs  
 Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs :  
 Quel accablant fardeau ! tout prévoir, tout conduire,  
 Entouré d'envieux unis pour tout détruire ;  
 Responsable du sort & des événements,  
 Des misères du Peuple, & des brigues des Grands ;  
 Réunir seul enfin, par un triste avantage,  
 Tous les soins, tous les maux que l'Empire partage :  
 Voilà le joug brillant auquel je suis lié.  
 Sort toujours déplorable & toujours envié !  
 C'est peu que les périls, l'esclavage & la peine,  
 Que dans tous les Etats le Ministère entraîne ;  
 Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs,  
 Ministre d'un Empire où règnent deux pouvoirs ;  
 Où je dois, unissant le Trône & la Patrie,  
 Sauver la liberté, servir la Monarchie ;  
 Affermir l'un par l'autre, & former le lien  
 D'un Peuple toujours libre, & d'un Roi citoyen.

**FIGURE  
XVI.**

**R O I S.** Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave ;  
 Maître & Juge de tout , de tout on est esclave ;  
 Et régir des Mortels le destin inconstant ,  
 N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant  
 Leurs méprisables vœux , leurs peines dévorantes ,  
 Leurs vices trop réels , leurs vertus apparentes ,  
 \* Et de voir de plus près l'affreuse vérité  
 Du néant des Grandeurs & de l'Humanité.  
 ( *M. GRESSET* ; Tragédie d'*Edouard III*, Act. I, Sc. 4. )



**FIGURE** \* \* \* **Q**UE DIS-TU ? Crois-tu qu'une Princesse  
**XV.** Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?  
 Des Courtisans sur nous les inquiets regards ,  
 Avec avidité tombent de toutes parts ;  
 A travers les respects leurs trompeuses souplesses  
 Pénètrent dans nos cœurs , & cherchent nos foiblesses.  
 A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ,  
 Un seul mot , un soupir , un coup d'œil nous trahit ;  
 Tout parle contre nous jusqu'à notre silence :  
 Et quand leur artifice & leur persévérance  
 Ont enfin malgré nous arraché nos secrets ,  
 Alors avec éclat leurs discours indiscrets  
 \* Portant sur notre vie une triste lumière ,  
 Vont de nos passions remplir la terre entière.  
 ( *M. DE VOLTAIRE* ; Tragédie d'*Œdipe* , Act. III , Sc. 1. )



---

ROIS.  
FIGURE  
XVI.

CET EMPIRE absolu sur la terre & sur l'onde,  
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,  
Cette grandeur sans borne, & cet illustre rang  
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de sang ;  
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune  
D'un Courtisan flatteur la présence importune,  
\* N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,  
Et qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en jouit.  
L'ambition déplaît quand elle est assouvie ;  
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;  
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,  
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir ;  
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre,  
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.  
J'ai souhaité l'Empire, & j'y suis parvenu ;  
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu ;  
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes  
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,  
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,  
Point de plaisir sans trouble, & jamais de repos.  
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;  
Le grand César mon père en a joui de même ;  
D'un œuil si différent tous deux l'ont regardé,  
Que l'un s'en est démis & l'autre l'a gardé ;  
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquile,  
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa Ville ;  
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,  
A vu trancher ses jours par un assassinat :

**ROIS.**

Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire ,  
 Si par l'exemple seul on se devoit conduire.  
 L'un m'invite à le suivre , & l'autre me fait peur ;  
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;  
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées ,  
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées ;  
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé ,  
 Et par où l'un périt , un autre est conservé.  
 ( *P. CORNEILLE* ; Tragédie de *Cinna*, Act. II, Sc. 1. )



**FIGURE XVI.** **C**RISPE, il n'est que trop vrai ; la plus belle couronne  
 N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;  
 Et celui dont le Ciel pour un sceptre fait choix ,  
 Jusqu'à ce qu'il le porte , en ignore le poids ;  
 Mille & mille douceurs y semblent attachées ,  
 Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées.  
 Qui croit les posséder les sent s'évanouir ,  
 \* Et la peur de les perdre empêche d'en jouir ;  
 Sur-tout qui , comme moi , d'une obscure naissance ,  
 Monte par la révolte à la toute-puissance ;  
 Qui , de simple soldat à l'Empire élevé ,  
 Ne l'a que par le crime acquis & conservé.  
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes ,  
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ;  
 Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur ,  
 Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur.  
 J'en ai semé beaucoup ; & , depuis quatre lustres ,  
 Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;

Et j'ai mis au tombeau , pour régner sans effroi ,  
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

R O I S.

( *Le même* ; Tragédie d'*Héraclius* , Act. I , Sc. I. )



**D**E CE VASTE Palais parcourant les détours ,  
 Il croit tromper les bras armés contre ses jours.  
 C'est-là qu'au moindre bruit craignant sa dernière heure ,  
 En cent lieux différents il change de demeure ;  
 Et que , plus malheureux que ses moindres sujets ,  
 \* Il cherche le sommeil qu'il ne trouve jamais.  
 Autour de son Palais une garde empressée ,  
 De piques & de dards est toujours hérissée ;  
 Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons ,  
 De tout ce qui l'approche il craint des trahisons.

FIGURE  
 XV.

( *DE LA GRANGE* ; Tragédie d'*Amasis* , Act. I , Sc. I. )



**L**ES Dieux m'ont mis au trône , il faut m'y maintenir ;  
 Puisque c'est leur ouvrage , il faut le soutenir ;  
 Par les soins que je prends à défendre ma vie ,  
 Leur gloire attend de moi que je les justifie.  
 Cependant t'avoûrai-je une foule d'ennuis  
 Qui ne sortent jamais de la place où je suis ?  
 J'ai monté par le meurtre à ce degré suprême ;  
 Un autre , à mon exemple , en peut faire de même ;  
 Il est toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir ;  
 Et plus on est puissant , plus on se fait haïr.

FIGURE  
 XV.

**ROIS.**

Voilà ce que je crains ; voilà ce qui me trouble ;  
 En redoublant mes soins ma frayeur se redouble :  
 \* Je crois ne voir par-tout que des pièges secrets ,  
 Que des traîtres cachés au fond de ce Palais.  
 Je prends pour assassins tout ce qui m'environne ;  
 Nul ne peut m'approcher que je ne le soupçonne ;  
 Mon fils même , ce fils qui vient de triompher  
 D'un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer ,  
 N'a pu se garantir de ma terreur secrète ;  
 J'ai senti dans mon cœur la nature muette ;  
 Et s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi ,  
 Je frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.  
 Toi-même à qui je dois la moitié de ma gloire ,  
 Toi qui vins confirmer ma dernière victoire ;  
 Ne sçachant quelquefois par où j'ai mérité  
 Ces effets surprenants de ta fidélité ,  
 De ton pouvoir trop grand mon ame est alarmée.....

( *Le même ; au même endroit , Sc. 4.* )



**FIGURE  
XV.**

**E**NFIN, loin d'une Cour qui m'assiège en tous lieux ,  
 Pour témoin de mes maux je n'ai plus que tes yeux ,  
 D'un moment de repos je puis goûter les charmes ,  
 Et dans un sein fidèle épancher mes alarmes.  
 O que le sort des Rois est digne de pitié !  
 Sous ombre de respect , de zèle & d'amitié ,  
 \* Toujours environnés d'une foule importune ,  
 Ce n'est pas nous qu'on aime ; on aime la Fortune.



Tous veulent pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs ,  
Moins comme nos amis , que comme nos censeurs ;  
Et , dans nos déplaisirs charmés de nous contraindre ,  
Ils aiment à les voir , & feignent de les plaindre.

( *Le même ; Tragédie d'Erigone, Act. II, Sc. 2.* )



**V**OILA DONC, juste Dieu ! quelle est ma destinée , FIGURE  
La splendeur de mon sang , la pourpre où je suis née ; VII.  
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours ,  
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours ;  
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie  
Le funeste poison dont elle fut remplie.  
O naissance ! ô jeunesse ! Et toi , triste beauté  
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité ;  
Flatteuse illusion dont je fus occupée ;  
Vaine ombre de bonheur , que vous m'avez trompée !  
Sous ce trône coupable , un éternel ennui  
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.  
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère ;  
Mon époux à mes yeux a massacré mon père :  
Par ce cruel époux condamnée à périr ,  
Ma vertu me restoit ; on ose la flétrir.  
Grand Dieu , dont les rigueurs éprouvent l'innocence ,  
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance ;  
J'appris de mes Aïeux que je sçais imiter ,  
A voir la mort sans crainte & sans la mériter ;  
Je t'offre tout mon sang ; \* défends au moins ma gloite ;  
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire ;

**R O I S.** Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager ;  
Honoré la vertu c'est assez la venger.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Tragédie de *Mariamne* , Act.V, Sc. 1.)



### DERNIER DEVOIR D'UN ROI.

**L**ES DEVOIRS d'un Roi vis-à-vis de son Peuple ne doivent finir qu'avec ses jours ; mais le dernier , & un des plus importants peut-être pour un Monarque qui va remettre sa Couronne entre les mains d'un jeune enfant , est de choisir un Mentor pour veiller sur l'éducation de ce successeur. Nous sentons la justesse des vues de Louis le Grand ; nous en admirons le succès , & jouissons des fruits de sa sagesse. L'Orateur a su à merveille développer tous ces différents traits pour louer un grand Roi & un fidèle Ministre.



**L**OUIS XIV, ce Monarque, la gloire de son Peuple & de son siècle, la gloire de la Religion & de l'Etat ; plus Héros dans le déclin des années & de la prospérité, que dans le brillant de sa jeunesse & de ses victoires ; dont la vertu éprouvée par la disgrâce, força enfin la fortune à rougir de son inconstance, lui fit sentir sa foiblesse, lui apprit qu'il ne lui appartient ni de donner ni d'ôter la véritable grandeur. Louis XIV avoit vu passer comme l'ombre sa nombreuse postérité ; seul dans ses Palais immenses, il semble se survivre à lui-même ; ses yeux prêts à se fermer pour toujours, n'apperçoivent à la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, qu'une fleur à peine éclosée, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle qui avoit consumé, séché tant de tiges si florissantes. Nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché au débris de son auguste maison ; ayant peine à se faire jour à travers les ruines, sous lesquelles il parut enseveli ; dans cet enfant se réunissent les mouvements de son cœur & les vues de son esprit, les tendresses d'un père, & les projets d'un Roi. O si du-moins il pouvoit par ses leçons & par ses exemples le former dans le grand art de régner ! \* Mais le temps coule ; le tombeau s'ouvre devant le Monarque ; le tom-

R O I S.  
F I G U R E  
I I.

---

 ROIS.

beau l'attend & le demande ; il pense donc à se remplacer auprès de son successeur. Or snr qui tombera le choix de ce Prince vieilli dans l'étude & dans la connoissance des hommes ; de ce Prince dont le choix des Bossuet & des Fénelon avoit prouvé & honoré les lumières ? Il appelle l'Evêque de Fréjus ; il lui remet les destinées de son sang & de son Royaume.

( R. P. DE NEUVILLE ; *Oraison Funèbre du Cardinal de Fleury.* )




---

## SENTIMENTS DES PEUPLES

APRÈS LA MORT D'UN MAUVAIS ROI.

UN MAUVAIS Roi , tant qu'il respire , peut trouver des flatteurs ; mais à peine disparoit-il , que la vérité sort de toutes les bouches. Si les flatteurs déconcertés se taisent , les Sujets , déchargés du joug du tyran , s'expriment comme les Juifs après la mort du Roi de Babylone. Quelle force ! quelle vérité dans tout ce morceau de M. Racine ! Tout est peinture , & peinture

frappante. C'est ici un des plus beaux ROIS.  
modèles de l'enthousiasme poétique ; on le  
lit & on veut le relire encore.



COMMENT est disparu ce maître impitoyable ?  
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés  
Sommes-nous foulagés ?

FIGURE  
XXX.

Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable  
Dont le poids accabloit les Humains languissants ;  
Ce sceptre qui frappa d'une plaie incurable  
Les Peuples gémissants.



Nos cris sont apaisés ; la terre est en silence ;  
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence ,

O fier & rigoureux Tyran !  
Les Cèdres mêmes du Liban  
Se réjouissent de ta perte :

« Il est mort , disent-ils ; & l'on ne verra plus  
» La montagne couverte  
» Des restes de nos troncs par le fer abattus ».



Roi cruel , ton aspect fit trembler les lieux sombres ;  
Tout l'Enfer se troubla ; les plus superbes Ombres

Coururent pour te voir ;  
**ROIS.** Les Rois des Nations descendants de leur trône ,  
 T'allèrent recevoir ;  
 « Toi-même , dirent-ils , ô Roi de Babylone ,  
 » Toi-même comme nous , te voilà donc percé !  
 » Sur la poussière renversé ,  
 » Des vers tu deviens la pâture ,  
 » Et ton lit est la fange impure ».



Comment es-tu tombé des Cieux ,  
 Astre brillant , fils de l'Aurore ?  
 Puissant Roi , Prince audacieux ,  
 La terre aujourd'hui te dévore ;  
 Comment es-tu tombé des Cieux ,  
 Astre brillant , fils de l'Aurore ?



Dans ton cœur tu disois , à Dieu même pareil :  
 « J'établirai mon trône au-dessus du Soleil ,  
 » Et près de l'Aquilon , sur la Montagne sainte ,  
 » J'irai m'asseoir sans crainte ;  
 » A mes pieds trembleront les Humains éperdus ».  
 \* Tu le disois , & tu n'es plus.



Les Passants qui verront ton cadavre paroître ,  
 Diront , en se baissant , pour te mieux reconnoître :

« Est-ce là ce Mortel , l'effroi de l'Univers ;  
» Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers ;  
» Ce Mortel dont le bras détruisit tant de Villes ;  
» Sous qui les champs les plus fertiles  
» Devenoient d'arides déserts » ?



Tous les Rois de la terre ont de la sépulture  
Obtenu le dernier honneur ;  
Toi seul privé de ce bonheur ,  
En tous lieux rejeté , l'horreur de la nature ,  
Homicide d'un Peuple à tes soins confié ,  
De ce Peuple aujourd'hui tu te vois oublié.



Qu'on prépare à la mort ses enfants misérables ;  
La race des méchants ne subsistera pas.  
Courez à tous ses fils annoncer le trépas ;  
Qu'ils périssent ; l'auteur de leurs jours déplorables  
Les a remplis de son iniquité ;  
Frappez , faites sortir de leurs veines coupables  
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

( *RACINE ; Ode tirée d'Isaïe , Cantique des Juifs  
à leur délivrance de Babylone.* )



## §. III.

GOUVER-  
NEMENT.

## GOUVERNEMENT SAGE.

**P**ARCOURIR les devoirs d'une personne, & finir par dire qu'elle les a remplis, c'est une manière de louer dans un seul mot, & qui est fort ordinaire aux Orateurs; elle est susceptible d'un style nombreux & sentencieux; on en voit un exemple dans Maboul. L'autre manière de louer & de peindre, telle que celle de Maffillon & de M. de Voltaire, consiste à nommer la personne dès le commencement, & à proportionner la noblesse des traits à la grandeur de son Héros. Cette manière, comme on peut le voir, doit être plus vive, plus pompeuse, plus remplie de faits, & plus ornée de figures hardies. Toute louange froide, toute action commune languiroit auprès d'un grand nom qui donne lui seul de grandes idées.





**J**E N'APPELLE PAS *Roi* celui que le seul bonheur de la naissance a placé sur le trône , & qui , n'ayant de *Roi* que le nom , esclave en effet des vices les plus honteux , sans talents , sans vertus , n'offre aux yeux de l'Univers qu'un vain fantôme de la Royauté. J'appelle *Roi*..... celui qui , étant l'image de Dieu sur la terre par la participation de sa puissance , lui ressemble encore plus par la participation de ses vertus ; qui , maître de ses passions , ne régne pas moins sur son cœur que sur les Peuples qui lui sont soumis ; qui , au-dessus des autres hommes par la hauteur de sa dignité est au-dessus de sa dignité par la supériorité de ses talents ; qui , versé dans la science profonde du gouvernement , suffit à tout par ses lumières ; & qui , jaloux de ses devoirs , ne se repose que sur lui-même du pénible soin de les remplir ; qui , redoutable à la guerre , facile à la paix , réunit en soi les qualités rarement compatibles de *Guerrier* & de *Pacifique* ; qui , dans un juste milieu de clémence & de fermeté , sçait tempérer la rigueur des Loix , sans affoiblir l'obéissance ; pour tout dire en un mot , \* qui , faisant de la justice le principe de ses délibérations & de ses conseils , la fait régner avec lui sur le même trône. Tel fut Louis , &c.

( *MABOUL* ; *Oraison Funèbre de Louis XIV.* )

III. Partie.

D

GOUVERNEMENT.  
FIGURE  
XXXV.

GOUVERNEMENT.  
FIGURE  
XVI.

IL EST VRAI que les soins de LOUIS, pour augmenter l'éclat & le bon ordre du Royaume, ne se propoisoient point de bornes. La ville régnaute, l'abord de toutes les Nations, & qui rassemble le choix comme le rebut de nos Provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La Police y ôta au crime la sûreté que la confusion & la multitude lui avoient jusque là donnée; au milieu de ce cahos regnèrent l'ordre & la paix; & dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du Magistrat. \* Le Royaume entier changea de face comme la Capitale; la Justice eut des loix fixes; & le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du Juge, ou du crédit de la Partie; des réglemens utiles, & qui deviendront la Jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du Droit François & du Droit Public se ranima; des Sénateurs célèbres, & dont les noms formeront un jour la tradition des Grands-Hommes qui embelliront l'histoire de la Magistrature, ornèrent nos Tribunaux; l'éloquence & la science des loix & des maximes brillèrent dans le Barreau; & la tribune du Sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des

plaidoyers publics , que l'avoit été , sous les Horrense & sous les Cicéron , celle de Rome. A quel point de perfection les sciences & les arts ne furent-ils pas portés ? Vous en ferez les monuments éternels , Ecoles fameuses rassemblées autour du trône , & qui en assurez plus l'éclat & la majesté que les soixante Vaillants qui environnoient le trône de Salomon ! L'émulation y forma le goût ; les récompenses augmentèrent l'émulation ; le mérite qui se multiplioit , multiplia les grandes récompenses. Quels hommes & quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces Assemblées sçavantes ? des Phidias , des Apelles , des Platons , des Sophocles , des Plautes , des Démonsthènes , des Horaces ; des hommes & des ouvrages , au goût desquels le goût des âges futurs de la Monarchie se rappellera toujours. Je vois revivre le siècle d'Auguste , & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de LOUIS ; & que les époques des Lettres y fussent aussi célèbres que celles des Victoires.

GOUVERNEMENT.

( MASSILLON ; Oraison Funèbre de Louis XIV. )



GOUVERNEMENT.  
FIGURÉ  
XXXV.

**S**UR ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,  
 Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent ;  
 \* Une femme à ses pieds enchaînant les Destins,  
 De l'éclat de son règne étonnoit les Humains.  
 C'étoit Elisabeth ; elle dont la prudence  
 De l'Europe à son choix fit pencher la balance ;  
 Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté ,  
 Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.  
 Ses Peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;  
 De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,  
 Les guérets de leurs bleds , les mers de leurs vaisseaux ;  
 Ils sont craints sur la terre ; ils sont Rois sur les Eaux ;  
 \* Leur Flotte impérieuse asservissant Neptune ,  
 Des bouts de l'Univers appellent la Fortune.  
 Londres , jadis barbare , est le centre des Arts ;  
 \* Le magasin du Monde , & le temple de Mars ;  
 Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble  
 Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ;  
 Les Députés du Peuple , & les Grands , & le Roi ,  
 \* Divisés d'intérêts , réunis par la Loi ;  
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,  
 Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.  
 Heureux , lorsque le Peuple instruit dans son devoir ,  
 Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !  
 Plus heureux lorsqu'un Roi , doux , juste & politique ,  
 Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

( *M. DE VOLTAIRE* ; Poème de la *Henriade*, Ch. I. )



## §. I V.

POLITIQUE.

## P O L I T I Q U E.

LES DEUX PORTRAITS qui suivent sont parfaitement caractérisés : l'un représente la *Politique* par ce qu'elle est ; l'autre la peint par ses effets. Tous les deux concourent à donner une idée juste de cette fausse vertu qui consiste dans une conduite fine & adroite, dont la fin est de se maintenir ou de parvenir à ce qu'on ambitionne ; & qui ne ressemble que par le nom à l'art sublime de gouverner les Etats avec sagesse : celle-ci forme l'ame des grands Ministres ; celle-là est la ressource des ames basses & ambitieuses.



Sous le puissant abri de son (a) bras despotique,  
Au fond du Vatican régnoit la Politique,  
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition  
Dont naquirent la Fraude & la Séduction.

FIGURE  
XXV.(a) *Le Pape Sixte-Quint.*

POLITIQUE.

Ce monstre ingénieux , en détours si fertile ,  
 Accablé de soucis paroît simple & tranquile ;  
 Ses yeux creux & perçants , ennemis du repos ,  
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;  
 Par ses déguisements à toute heure elle abuse  
 Les regards éblouis de l'Europe confuse ;  
 Le Mensonge subtil qui conduit ses discours ,  
 De la Vérité même emprunte le secours ;  
 \* Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures ,  
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

(M. DE VOLTAIRE ; Poème de la *Henriade* , Ch. IV.)



FIGURE  
 XXV.

DES MAINS de la Victoire en cent lieux couronné ,  
 César illustre encor le sang dont il est né.  
 Par l'éclat de son nom , son crédit , sa vaillance ,  
 Clodius de César balance la puissance.  
 Dangereux concurrent , il gémit en secret  
 Du nom de *Citoyen* qu'il porte avec regret :  
 De nos Patriciens l'égalité l'outrage ;  
 Il ne respecte en eux , ni leur rang , ni leur âge.  
 Avide , impatient , prodigue , ambitieux ,  
 Voluptueux , superbe , ardent , audacieux ;  
 Constant dans ses projets , téméraire , intrépide ,  
 Et prenant seulement ses passions pour guide.  
 Tel que je le dépeins , il eût avec ardeur  
 Traversé de César la prochaine grandeur :  
 Il falloit les unir ; cet hymen va le faire :  
 Unis , Rome à leurs loix ne sauroit se soustraire ;

Il faut qu'elle obéisse. Enfin le temps n'est plus  
Où ses Consuls dictoient ses ordres absolus ;  
Où chacun ennemi du pouvoir tyrannique ,  
De ses biens , de son sang , servoit la République ;  
Et ne craignoit jamais que pour sa liberté.  
De nos premiers Héros la noble austérité ,  
Du luxe & de l'orgueil est aujourd'hui suivie ;  
Leur zèle & leur justice ont fait place à l'envie :  
\* La stérile vertu n'a plus de sectateurs ,  
Et les Romains sont tous , ou tyrans , ou flatteurs ,  
Puisqu'au mépris des loix de leurs fameux Ancêtres ,  
Ils veulent commander , ou demandent des Maîtres.  
( *DE CAMPISTRON* ; Tragéd. de *Pompéia*, Act. I, Sc. 3.)



## MINISTRES.


IL EST DIFFICILE de peindre en peu de mots toutes les parties d'un sujet, sur-tout lorsqu'on le fait avec un style un peu lent & sentencieux; mais alors la difficulté contribue à la beauté de l'image. C'est en quoi a réussi Fléchier: rien qui demande plus de qualités qu'un grand *Ministre*; & toutes ces qualités, l'Orateur les réunit avec toute la pompe & la majesté du style qui lui est naturel; il n'omet rien; les vœux intéressés de ceux qui font la cour au *Ministre*, ne sont pas même oubliés: aussi peut-on remarquer que pas un mot n'est inutile ni hasardé. Les deux portraits du Cardinal de Richelieu & du Cardinal Mazarin sont dignes de l'Orateur & des deux *Ministres*. Quoiqu'ils soient loués par la même bouche, leurs éloges ne sont pas jetés dans le même moule; quoiqu'ils aient exercé les mêmes emplois,



on ne leur fait pas faire les mêmes actions ; quoiqu'on parle d'eux avec le même style, on n'emploie ni les mêmes tours, ni les mêmes traits. Le parallèle de ces deux grands hommes qu'on voit ensuite, les montre sous un autre jour qui n'est pas moins brillant, mais au fond plus propre à la Poésie, qu'à l'Eloquence de la chaire.



**R**ÉPRÉSENTEZ-VOUS donc un grand Ministre FIGURE  
XX XV. qui sert un grand Roi ; & qui, l'assistant de ses soins & de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques & particulières. C'est lui qui reçoit les vœux ; qui écoute les plaintes ; qui examine les nécessités ; qui pèse les services ; qui démêle les intérêts, \* & qui, posant au pied du trône comme un dépôt sacré, les prières & les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs qui déclarent l'intention du Prince, & font la destinée des Sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits & les récompenses ; chacun court à lui comme au

 centre où aboutissent toutes les lignes de la Fortune.

MINISTRES.

( *FLÉCHIER* ; *Oraison Funèbre de la Duchesse d'Aiguillon.* )



**FIGURE XXXV.** **D**ÉJÀ, pour l'honneur de sa maison , & plus encore pour celui de la France , étoit entré dans l'administration des affaires , un homme plus grand par son esprit & par ses vertus , que par ses dignités & par sa fortune ; toujours employé & toujours au-dessus de ses emplois ; capable de régler le présent , & de prévoir l'avenir ; d'assurer les bons événements , & de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins , pénétrant dans ses conseils , juste dans ses choix , heureux dans ses entreprises , & , pour tout dire en peu de mots , rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines ames \* qu'il a créées pour être maîtresses des autres , & pour faire mouvoir ces ressorts dont sa Providence se sert pour élever ou pour abattre , selon ses décrets éternels , la fortune des Rois & des Royaumes. Ici , ..... vous pensez au Cardinal de Richelieu , sans que je le nomme. Recœuillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître , ce que son maître fit pour lui ; les services qu'il rendit ,

& les graces qu'il reçut; & quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le Siècle a de pompeux & de magnifique; \* les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, & tout ce qui suit ordinairement la faveur & la reconnoissance d'un Roi juste & puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle & nécessaire.

( *Le même; au même endroit.* )



DÉJÀ, pour le soutien d'une minorité & d'une régence tumultueuse, s'étoit élevé à la Cour un FIGURE  
XXXV. de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence & de conseil, & qu'il tire de temps en temps des trésors de sa Providence pour assister les Rois, & pour gouverner les Royaumes: son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces; à préparer les événements par des négociations pressées ou lentes; à exciter ou à calmer les passions par des intérêts & des vues politiques; à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un Ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir, & la douceur dont il usa

---



---

**MINISTRES.**

après plusieurs agitations , le mirent enfin au-dessus de l'envie ; & , tout concourant à sa gloire , le Ciel même faisant servir à son élévation , & sa faveur , & ses disgraces , il prit les rênes de l'Etat. \* Heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie ; d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre , & plus encore d'avoir appris l'art de régner , & les secrets de la Royauté , au premier Monarque du monde.

( *Le même ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



**FIGURE  
XXXV.**

**I**L FALLOIT un homme laborieux , pour se charger d'un long & pénible détail ; exact , pour entretenir l'ordre & la discipline de tant d'armées ; fidèle , \* pour distribuer les Finances avec des mains pures & innocentes ; juste , pour représenter les services des Soldats & des Officiers , & faire élever les plus dignes aux places qu'une louable , mais malheureuse valeur rendoit vacantes ; sage , pour ménager dans des conjonctures difficiles ces esprits vains & remuants qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever ; éclairé , pour décider dans les conseils , & trouver des expédients & des ouvertures dans les Affaires.

( *Le même ; au même endroit.* )



**H**ENRI dans ce moment voit sur des fleurs de lis  
 Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.  
 Ils tiennent sous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne;  
 Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine ;  
 Tous deux sont entourés de Gardes, de Soldats.  
 Il les prend pour des Rois. « Vous ne vous trompez pas ;  
 » Ils le sont, dit Louïs, sans en avoir le titre ;  
 » Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre ;  
 » Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,  
 » Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels ,  
 » \* Enfants de la Fortune & de la Politique ,  
 » Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.  
 » Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;  
 » Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami ;  
 » L'un fuyant avec art , & cédant à l'orage ;  
 » L'autre aux flots irrités opposant son courage ;  
 » Des Princes de mon sang ennemis déclarés ,  
 » Tous deux haïs du Peuple , & tous deux admirés ;  
 » \* Enfin , par leurs efforts ou par leur industrie ,  
 » Utiles à leurs Rois , cruels à la Patrie ».

(*M. DE VOLTAIRE ; Poëme de la Henriade, Ch. VII.*)

MINISTRES.  
 FIGURE  
 XIX.



JUSTICE.

§. VI.

J U S T I C E.

T R I B U N A U X.

C'EST un grand ornement, & en même-temps une grande ressource pour l'Eloquence & la Poésie, de personnaliser les vices, les vertus, les choses inanimées. On donne par-là non-seulement de la noblesse & de la concision à une peinture, mais encore de l'ame & de la vie. Les deux portraits de Fléchier & de M. de Voltaire en font foi ; celui de Bossuet est également sublime pour les pensées, pour les tours & pour les expressions ; il montre au commun des peuples que Dieu préside dans les *Tribunaux* des Magistrats, & il rend par-là les Magistrats vénérables aux peuples ; il s'adresse ensuite aux Magistrats, & il leur montre Dieu séant au milieu de leurs assemblées, & il rend par-là ces assemblées respectables aux peuples & redoutables aux Magistrats mêmes.



AU MILIEU du Palais auguste , & presque sur le trône de nos Rois , s'élève , sous le nom de *Conseil* , un Tribunal souverain où l'on réforme les jugements , & où l'on juge les Justices. C'est-là que la foible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des Magistrats qui la poursuivent ; \* c'est de-là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité , jusqu'aux Tribunaux les plus éloignés ; c'est-là qu'on règle le sort des Jurisdictions douteuses ; & que du haut de sa dignité , le premier & universel Magistrat , au milieu des Juges d'une probité & d'une expérience consommée , veille sur tout l'empire de la Justice , & sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent .

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



OUVREZ les yeux..... contemplez ces augustes Tribunaux où la Justice rend ses oracles ; vous y verrez avec David les Dieux de la terre , qui meurent à la vérité comme les hommes , mais qui cependant doivent juger comme des Dieux , sans crainte , sans passions , sans intérêt ; le Dieu des Dieux à leur tête , comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin Psaume. « Dieu assiste,

JUSTICE.  
FIGURE  
XXVIII.

FIGURE  
XVIII.

JUSTICE.

» dit-il, à l'assemblée des Dieux ; & au milieu  
 » il juge les Dieux ». \* O Juges, quelle majesté  
 de vos séances ! quel Président de vos assemblées !  
 mais aussi quel censeur de vos jugements ! Sous ses  
 yeux redoutables notre sage Magistrat écoutoit  
 également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur  
 & d'autant plus ferme dans l'administration de la  
 Justice, que , sans porter ses regards sur les hautes  
 places dont tout le monde le jugeoit digne , il  
 mettoit son élévation comme son étude à se rendre  
 parfait dans son état.

( BOSSUET ; *Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



FIGURE XXV. IL EST, dans ce saint Temple, un Sénat vénérable ,  
 Propice à l'innocence , au crime redoutable ;  
 Qui des loix de son Prince & l'organe & l'appui ,  
 \* Marche d'un pas égal entre son peuple & lui :  
 Dans l'équité des Rois sa juste confiance  
 Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;  
 Le seul bien de l'Etat fait son ambition ;  
 Il hait la tyrannie & la rebellion ;  
 Toujours plein de respect , toujours plein de courage ,  
 De la soumission distingue l'esclavage ;  
 Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,  
 Connoît Rome , l'honore , & la sçait réprimer.

( M. DE VOLTAIRE ; Poème de la *Henriade*, Ch. IV. )



MAGISTRATS.



## MAGISTRATS.

## JUSTICE.

LORSQUE , pour donner une juste idée d'un personnage , on est obligé de rapporter plusieurs faits d'une manière historique , il faut avoir soin de les entrecouper par des traits vifs & saillants , qui empêchent la narration de devenir froide & languissante ; ainsi Bossuet après un détail assez long , ne manque pas de le relever par ces paroles : *Ne dites pas , &c.* Il y ajoute ensuite une apostrophe vive & pathétique qui soutient ou qui recueille l'attention. Les deux morceaux de Fléchier & de Maboul peuvent servir de modèles sur la manière d'orner les faits , & de leur ôter la froideur de la narration simple. On peut encore remarquer dans celui de Maboul l'adresse & la précaution dont il faut user pour couvrir & ne laisser qu'entrevoir certains faits odieux ; on voit que l'Orateur y ménage les présents & les absents, les vivants & les morts , & qu'il sçait plaire à tous ceux devant qui il parle.



**JUSTICE.** **FIGURE XXXV.** LA JUSTICE passe du Prince dans les Magistrats; & du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est, dans le règne d'Ezéchias, le modèle de nos jours; un Prince zélé pour la Justice, nomme un principal & universel Magistrat, capable de contenter ses desirs. L'infatigable Ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux; animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice; il sçait que si la prudence du souverain Magistrat est obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de suppléer à la prévoyance des Loix, c'est toujours en prenant leur esprit; & enfin qu'on ne doit sortir de la règle qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; \* & le langage des Loix est dans son discours. Par toute l'étendue du Royaume, chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du Prince; & la Justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage Magistrat modère tout le corps de la Justice; voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avoient ni règle ni fin; que la force des choses jugées n'étoit presque plus connue;

que la compagnie où l'on renversoit avec tant de facilité les jugements de toutes les autres, ne respectoit pas davantage les siens; enfin que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, & que souvent l'iniquité sortoit du lieu où elle devoit être foudroyée? Sous le sage Michel le Tellier, le Conseil fit sa véritable fonction; & l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contrepoids, tenoit par tout le Royaume la balance égale: les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faisoient redouter, furent sans crédit; leur nom ne servit qu'à rendre la Justice plus attentive. Au Conseil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires, n'étonnèrent jamais ce grand Magistrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux que de le surprendre; & dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que *le crime de le tromper seroit le moins pardonnable*. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétoit les détours; & d'abord il sçavoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit; & l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais

---



---

**JUSTICE.**

desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours & par ses ordres, qu'il établit dans le Conseil une pureté & un zèle de la Justice, qui attire la vénération des Peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce règne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte; sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive sollicitation. \* Ne dites pas à ce zélé Magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir; vous irriterez le plus patient de tous les hommes. « Est-on, disoit-il, dans les places pour » se reposer & pour vivre? Ne doit-on pas sa vie » à Dieu, au Prince & à l'Etat? » Sacrés Autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui, par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles! Sçache la Postérité (si le nom d'un si grand Ministre fait aller mon discours jusqu'à elle) que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses!

(*BOSSUET; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



**L**A CONNOISSANCE des affaires , l'application à ses devoirs , l'éloignement de tout intérêt , le firent connoître au Public , & produisirent cette première fleur de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie. Les plaisirs ne troublèrent pas la discipline de ses mœurs ni l'ordre de ses exercices. Il joignoit à la beauté de l'esprit & au zèle de la Justice , l'assiduité du travail , & méprisa ces ames oisives qui n'apportent d'autre préparation à leurs charges que celle de les avoir désirées ; qui mettent leur gloire à les acquérir , non pas à les exercer ; qui s'y jettent sans discernement , & s'y maintiennent sans mérite ; & qui n'achètent ces titres vains d'occupation & de dignité , que pour satisfaire leur orgueil & pour honorer leur paresse. Les sollicitations de ses amis , les conjonctures du temps , le poussèrent bien-tôt dans un autre emploi qui , le faisant l'*Homme du Roi* dans une grande juridiction , donna plus d'étendue à sa vertu & plus de matière à sa gloire. C'est-là que , chargé de la protection des Loix & des Polices humaines , au milieu d'un conflit tumultueux de grands & de petits intérêts qui divisent les Citoyens , il réprimoit la licence des uns , relevoit la foiblesse des autres ; & , de son équitable tri-

JUSTICE.  
FIGURE  
XXXV.

**JUSTICE.**

bunal , à l'épreuve des importunités , au-dessus des passions qui l'environnent , il poursuivoit le crime , armé du glaive de la Justice , & couvroit l'innocence du bouclier des Loix & de l'autorité Royale : la douceur naturelle de son esprit ne faisoit qu'augmenter le respect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'espéroit pas , en l'abordant , du secours ou de la pitié ? \* La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance & la liberté qui lui est due ? A qui refusa-t-il jamais le temps & la patience de l'écouter ? Le vit-on rebutter un pauvre , *mépriser sa propre chair* , comme parle le Prophète ? Qu'il étoit éloigné de ceux qui , joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur , affligent les pauvres de Jésus-Christ , & désespèrent , par leur dureté , des misérables qui ne gémissent déjà que trop sous le poids de leur mauvaise fortune ; qui craignent plus leurs juges que leurs parties , & qui regardent le mépris qu'on a pour eux comme un avant-coureur de l'injustice qu'on va leur faire ! Mais Dieu le destinoit à de plus nobles fonctions , & vouloit approcher des Rois une tête aussi capable de les servir ; il s'élève & se fait admirer dans le Conseil. Que croiriez-vous..... de ces changements & de ces accroissements de gloire , si sa modération ne vous étoit aussi connue que

sa fortune ? Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines que produit quelquefois dans les Etats l'heureuse ambition des Sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne pensez pas à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes-gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas ; qui se dispensent de l'ordre du temps & de la raison , pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du Royaume , comme si l'honneur pouvoit s'acquérir sans travail , & la sagesse sans expérience.

---

**JUSTICE.**

(*FLÉCHIER; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



C'EST ICI, .... je l'avoue, l'endroit le plus important, mais le plus difficile de mon sujet. L'éloge que l'on m'a confié m'engage à rompre le silence ; mais l'honneur de ma patrie me l'impose : je voudrois vous mettre devant les yeux l'inimitable conduite d'un Ministre habile & fidèle dans les temps les plus difficiles ; mais je voudrois aussi vous dissimuler les erreurs d'un peuple, qu'un prompt & sincère repentir a effacées. Dans cet embarras, ..... imitons celui dont nous publions les louanges ; & , puisque pendant sa vie il a toujours fait céder ses intérêts particu-

**FIGURE  
XIII.**

**JUSTICE.**

liers au bien public , faisons encore après sa mort céder sa gloire à celle de sa patrie ; l'amour tendre qu'il a eu pour elle nous en avouera sans doute , & consentira que ses plus mémorables actions soient ensevelies avec nos malheurs dans un oubli éternel. Eloignez donc..... de votre mémoire ces troubles que l'inquiétude , la jalousie , l'ambition & l'intérêt firent naître en France , dans un temps où de glorieuses victoires sembloient nous promettre une paix avantageuse ; perdez l'idée de ces torrents impétueux de factions qui , se répandant dans Paris , ébranlèrent les plus sages , & entraînent malgré eux les plus fidèles ; oubliez que les plus fameux Héros tournèrent contre la France les mêmes armes qu'ils avoient si heureusement prises pour sa défense ; oubliez , dis-je , toutes ces tempêtes que la sagesse de M. le Tellier a calmées ; & retranchez de sa vie des jours qui , ayant été pour l'Etat des jours de confusion & de désordre , furent pour lui des jours de triomphe & de gloire. Que ne puis-je vous le faire voir au milieu de ces agitations , se possédant toujours lui-même ; tantôt opposer aux desseins des factieux une généreuse résistance ; tantôt leur accorder quelque chose pour ne pas les irriter ; traitant avec les Grands & avec les peuples suivant leurs intérêts ; proportionnant les remèdes aux con-



jonctures ; également habile , soit qu'il fallût , par une lente , mais prudente négociation , laisser la faction se rallentir d'elle-même , soit que , par une entreprise hardie , mais salutaire , il fallût couper le mal dans sa racine. \* Mais encore une fois ,... que le souvenir de ces temps malheureux s'efface pour toujours de vos esprits , & admirons , par les travaux de M. le Tellier , ou plutôt par un miracle de la Providence , le Peuple dans le devoir , le Ministre dans la splendeur , le Prince dans l'autorité , les membres de l'Etat dans l'union , concourir avec une égale ardeur à l'agrandissement de ce Royaume.

( *M A B O U L ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



U N MAGISTRAT doit être dans un mouvement perpétuel. Ce qui est exactitude pour un simple particulier , devient minutie chez un homme public. Ces petites régularités , cet arrangement superstitieux , ces heures marquées pour le sommeil , pour le repas , pour les occupations domestiques ; pour les récréations innocentes , tout cela n'est pas pour un homme qui s'est donné au Public. L'ordre demande souvent qu'il ne garde aucun ordre dans ce qui ne concerne point le grade au-

JUSTICE.

FIGURE  
XIV.

JUSTICE.

quel il est élevé, & le caractère dont il est revêtu : il faut qu'il se prête aux besoins de tous, & souvent il faut qu'il soit en garde contre les complots de tous. Les ambitieux ne cessent de travailler à élever l'édifice de leur orgueil, & à affermir des hommes libres, souvent, sous prétexte de la liberté des Peuples ; il faut qu'il mette des digues à cet orgueil : les hypocrites se couvrent du manteau de la Religion & du bien public, pour traverser le bien public, & pour ébranler la Religion ; il faut qu'il perce cette écorce, & qu'il fasse tomber ce masque : les Jurisconsultes frauduleux enveloppent les Loix, au-lieu de s'appliquer à les éclaircir ; il faut qu'il démêle ces sophismes, & qu'il trouve des chemins dans ces labyrinthes trompeurs : les Pauvres se réfugient sous l'ombre de sa protection, & réclament son autorité contre l'oppression ; il faut qu'il écoute leurs cris & qu'il recueille leurs larmes : les Ennemis prennent le nom d'*Alliés*, pour s'insinuer avec plus de facilité, & pour porter des coups moins suspects & plus dangereux ; il faut qu'il soit attentif à tous ces détours, & qu'il en prévienne le funeste effet. \* En un mot, il faut en quelque sorte qu'il soit semblable à ce Dieu *qui garde Israël*, & qui ne sommeille jamais. Comment soutiendra-t-il tant de travaux ? Comment se prêtera-t-il à tant

de soins ? Comment dévorera-t-il tant de difficultés, s'il est plongé dans l'indolence ? Néhémie est infatigable quand les besoins de Jérusalem le demandent.

( *Le même ; au même endroit.* )



## C H I C A N E.

LE même portrait peut être traité avec succès par deux Peintres différents , & , malgré la dissemblance du *faire* , être parfaitement ressemblant. La vérité doit être faisie par quiconque veut peindre ; mais l'Orateur & le Poète ont chacun leur pinceau. L'Orateur ( sur-tout l'Orateur Chrétien ) doit employer le ton mâle & vigoureux , en évitant tout ce qui ne répondroit pas à la dignité de la Chaire ; pour le Poète , par le droit qu'il a de dire la vérité en riant , il peut égayer ses couleurs ; c'est ce que l'on peut vérifier dans les deux morceaux qui suivent.



JUSTICE.

JUSTICE.

FIGURE

XXVIII.

**I**L GÉMISSOIT depuis long-temps de voir en France un monstre que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, l'ambition & l'opiniâtreté des hommes ont rendu invincible, & qui, dans les douceurs de la plus parfaite paix, fait ressentir les maux de la guerre la plus cruelle; \* un monstre qui sçait se maintenir par les armes mêmes dont on se sert pour le combattre; à qui rien n'est inaccessible; qui travaille à la propre perte de ceux dont il entreprend la défense, & qui, n'épargnant aucune condition de la vie, ose porter ses fureurs jusque dans le Sanctuaire. Parlons..... sans figure; la Chicane triomphante défoloit impunément le Royaume; tout étoit possible à ses artifices; les affaires les plus injustes réussissoient par ses subtilités, ou duroient éternellement par ses longueurs; enfin elle n'étoit jamais sans ressource; vaincue dans un Tribunal, elle cherchoit asyle dans un autre; &, ne manquant jamais de spécieux prétextes, elle avoit le secret de recommencer une guerre & plus longue & plus dangereuse. (*MABOUL; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)



FIGURE

XIX.

**E**NTRE ces vieux appuis dont l'affreuse Grand'salle Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale, Est un pilier fameux, des plaideurs respecté, Et toujours des Normands à midi fréquenté.

\* Là, sur des tas poudreux de sacs & de Pratique,  
Hurle tous les matins une Sibylle étiquée ;  
On l'appelle *Chicane* ; & ce Monstre odieux ,  
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.  
La Disette au teint blême , & la triste Famine ,  
Les Chagrins dévorants & l'infâme Ruine ,  
Enfants infortunés de ses raffinements ,  
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.  
Sans cesse feuilletant les Loix & la Coutume ,  
Pour consumer autrui le Monstre se consume ;  
Et , dévorant Maisons , Palais , Châteaux entiers ,  
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.  
Sous le coupable effort de sa noire insolence ,  
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.  
Incessamment il va de détour en détour ;  
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.  
Tantôt les yeux en feu , c'est un lion superbe ;  
Tantôt humble serpent , il se glisse sous l'herbe ;  
Envain , pour le dompter , le plus juste des Rois  
Fit régler le cahos des ténébreuses Loix :  
Ses griffes vainement par Puffort accourcies ,  
Se rallongent déjà , toujours d'encre noircies ;  
Et ses ruses perçant & dignes & remparts ,  
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

( *BOILEAU DESPRÉAUX* ; Poème du *Lutrin* , Ch. V. )



GUERRE.

## §. VII.

## G U E R R E.

## LA GUERRE EN GÉNÉRAL.

IL N'EST peut-être point de morceaux d'Eloquence & de Poésie qui présentent plus d'images à la fois que ceux qui suivent : tout ce qui regarde la *Guerre* ; ses fureurs comme ses malheurs se trouvent réunis sous les yeux , avec des expressions qui répondent à ce que le sujet a de terrible & de tumultueux. Fléchier sur-tout s'y distingue par l'harmonie & l'arrangement des paroles , dont l'abondance ne nuit pas à la précision. Les termes choisis & placés à propos , ne frappent pas simplement l'oreille , mais vont à l'esprit , lui plaisent , le saisissent , l'occupent tout entier , en lui présentant une agréable diversité de noms , de choses , de situations & de beautés.



DÉJÀ frémissait dans son camp l'ennemi confus & déconcerté. Déjà prenoit l'effort, pour se sauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces. \* Ces foudres de bronze, que l'Enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés, pour favoriser & pour précipiter cette retraite; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la Guerre, étoit infaillible.

GUERRE.  
FIGURE  
XV.

(FLÉCHIER; *Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)



DANS la fatale nécessité de recourir encore aux armes, nous pleurons les malheurs, ou plutôt les péchés du monde. Vous voyez approcher..... la triste saison où les fureurs des hommes se renouvellent. On entend déjà le bruit des Soldats qui insultent, *des chevaux qui hennissent, des chariots qui roulent, de la cavalerie qui s'avance; on voit des épées qui brillent, des lances qui étincèlent*; appareil de guerre par-tout: des nuages épais se rassemblent de tous côtés, pour former comme un orage universel sur toute la face de la terre: les Puissances ne songent qu'à s'attaquer ou à se défendre, selon les projets qu'elles ont concertés; la campagne

FIGURE  
XVI.

**GUERRE.** est prête à s'ouvrir ; les peuples gémissent ; les ennemis menacent ; \* & les uns & les autres ne sont occupés que du mal qu'ils ont à souffrir , ou de celui qu'ils ont à faire.

( *Le même ; Mandement pour la Publication du Jubilé.* )



**FIGURE V.** **P**LEUREZ ce sang , pleurez ; ou plutôt , sans pâlir ,  
 Confidérez l'honneur qui doit en rejaillir.  
 Voyez tout l'Helléspont blanchissant sous nos rames ,  
 Et la perfide Troie abandonnée aux flammes ;  
 Ses Peuples dans vos fers ; Priam à vos genoux ;  
 Hélène , par vos mains , rendue à son époux ;  
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées ,  
 Dans cette même Aulide avec vous retournées ;  
 \* Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
 L'éternel entretien des siècles à venir.

( *RACINE ; Tragédie d'Iphigénie, Act. I, Sc. 5.* )



**FIGURE XVIII.**

\* \* **L'**IMPITOYABLE Guerre  
 Ne connoît plus les saisons ;  
 Bellone couvre la terre  
 De feux parmi les glaçons ;

Dans



Dans la campagne éthérée,  
Sur les plaines de Nérée,  
Tout s'enflamme en un moment ;  
Et le souffle de Borée  
Redouble l'embrasement.



Mars franchissant la barrière ;  
Le glaive & la torche en main ,  
Dans le sang & la poussière  
Fait rouler son char d'airain ;  
Il ensanglante les ondes ,  
Les rives les plus fécondes  
Et les plus stériles lieux ;  
\* Tout lui cède , & des deux mondes  
Il bannit les autres Dieux.



Sur ses pas il vous assemble ,  
Souverains des Nations ;  
L'Univers alarmé tremble  
Au bruit de vos légions ;  
Les forges de Vulcain fument ,  
Les foudres brûlants s'allument ,  
\* La mort épuise ses traits ;  
Des torrents de feu consomment  
Les Temples & les Palais.



## GUERRE.

Rois, à quel terme aboutissent  
 Vos triomphes destructeurs ?  
 Les victoires affoiblissent  
 Les vaincus & les vainqueurs ;  
 Votre ambitieuse rage  
 Commença par le ravage  
 Des Empires désolés ,  
 \* Et finit par le partage  
 De leurs restes dépeuplés.

(*M. LE FRANC ; Ode à M. le Marquis de M\*\*\*.*)



FIGURE **L'**AUROIT-ON jamais cru ? Déjà les deux armées,  
 II. D'une égale chaleur au combat animées,  
 Se menaçoient des yeux ; & , marchant fièrement,  
 N'attendoient pour donner que le commandement ;  
 Quand notre Dictateur devant les rangs s'avance,  
 Demande à votre Prince un moment de silence,  
 Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous , Romains ,  
 » Dit-il , & quel démon nous fait venir aux mains ?  
 » Souffrons que la raison éclaire enfin nos ames.  
 » Nous sommes vos voisins ; nos filles sont vos femmes ;  
 » Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds ,  
 » Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.  
 » Nous ne sommes qu'un sang & qu'un peuple en deux  
 villes ,  
 » Pourquoi nous déchirer par des Guerres civiles  
 » Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs ,  
 » Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?

- » Nos ennemis communs attendent avec joie  
» Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,  
» Lassé, demi rompu , vainqueur , mais pour tout fruit,  
» Dénué d'un secours par lui-même détruit.  
» Ils ont assez long-temps jouï de nos divorces ;  
» Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces ,  
» Et noyons dans l'oubli ces petits différends  
» Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.  
» Que si l'ambition de commander aux autres  
» Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres ,  
» Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'appaiser ,  
» Elle nous unira , loin de nous diviser.  
» Nommons des combattants pour la cause commune ;  
» Que chaque Peuple aux siens attache sa fortune ;  
» Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort ,  
» Que le foible parti prenne loi du plus fort.  
» Mais, sans indignité pour des guerriers si braves ,  
» Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves ,  
» Sans honte , sans tribut , & sans autre rigueur ,  
» Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur ;  
» Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un Empire ».

Il semble qu'à ces mots notre discorde expire.

Chacun , jetant les yeux dans un rang ennemi ,  
Reconnoît un beau-frère , un cousin , un ami ;

\* Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides ,  
Voloient , sans y penser , à tant de parricides ,  
Et font paroître un front couvert tout à la fois  
D'horreur pour la bataille , & d'ardeur pour ce choix.

**GUERRE.**

Enfin l'offre s'accepte ; & la paix désirée ,  
 Sous ces conditions , est aussi-tôt jurée.  
 Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir  
 Nos Chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir ;  
 Le vôtre est au Sénat , le nôtre dans sa tente.....

(*P. CORNEILLE ; Tragédie d'Horace , Act. I , Sc. 4.*)



**FIGURE  
 XVIII.**

**M**ONSTRE affreux sorti du Ténare ,  
 La Guerre s'offre à mes regards ;  
 L'Audace & la Terreur barbare  
 L'environnent de toutes parts ;  
 L'Orgueil jaloux du rang suprême ,  
 L'avide Intérêt au teint blême  
 Conduisent ses pas incertains ;  
 La Discorde , au sein de vipère ,  
 De ce monstre odieuse mère ,  
 Le nourit du sang des Humains.



Après lui paroît l'Indigence ,  
 La sévère Nécessité ,  
 Le Mépris des Dieux , la Licence ,  
 Et l'implacable Cruauté.  
 Sans les maux que Bellone enfante ,  
 Allez la Parque ravissante

Remplit l'Achéron d'habitants.  
Quoi ! faut-il encor que nos crimes ,  
Pour peupler les sombres abîmes ,  
Préviennent les décrets des Temps ?



Orgueilleux enfants de la Terre ,  
Jadis les Titans furieux ,  
Conduits par l'inhumaine Guerre ,  
Osèrent attaquer les Cieux ;  
Le Roi de la troupe immortelle ,  
Contre cette ligue rebelle  
Lança ses redoutables traits :  
Dieux ! malgré le courroux céleste  
A notre repos si funeste ,  
La Guerre a pour nous des attraits.



Quel charme fatal nous entraîne ,  
Sanglants Ministres des Destins !  
Toujours l'impitoyable haine  
Anime nos tristes desseins ;  
Au mépris de la Loi suprême ,  
L'homme , acharné sur l'homme même ,  
S'applaudit d'un cruel effort ;  
Et son bras , que Mégère guide ,  
S'instruit , dans un art parricide ,  
A porter sûrement la mort.



GUERRE.

## GUERRE.

Les Temples, respectable asyle,  
Sont remplis de crainte & d'horreur ;  
Leur sainteté, frein inutile ,  
Ne peut arrêter la fureur ;  
Le fer du Vainqueur sacrilège ,  
Aux yeux de Dieu qui les protège ,  
Enfangeante les saints Autels.  
Au milieu des fières alarmes ,  
La puissance & le droit des armes  
Règlent le devoir des Mortels.



Des noirs abîmes de la terre  
L'acier fatal est arraché ;  
En vain pour prévenir la Guerre,  
La Nature l'avoit caché.  
Sortis du sein des Euménides ,  
Les Arts aux secrets homicides  
En font mille instruments divers.  
De notre adresse les victimes ,  
Nous-mêmes de nos propres crimes  
Vengeons l'Auteur de l'Univers.



Aux cris perçants de Tisiphone  
S'immolent d'inhumains Guerriers ;  
Pallas & la fière Bellone  
Ceignent leurs têtes de lauriers.

Triste Déesse des alarmes ,  
Victoire , ainsi tes plus beaux charmes  
Naissent du meurtre & de l'horreur ;  
Et l'homme , consacrant sa rage  
Sous tes traits & sous ton image ,  
N'offre des vœux qu'à la Fureur.



\* Je ne vois que villes fumantes ;  
Je n'entends que d'horribles cris ;  
Murs abattus , plaines sanglantes ,  
Tout présente d'affreux débris ;  
Jusques dans son sein désolée  
La terre se sent ébranlée  
Sous les coups du Dieu des combats :  
Mieux que Jupiter par sa foudre ,  
Mars renverse & réduit en poudre  
Les Monarques & les Etats.



Peuple vainqueur , illustre Empire ,  
Qui triomphas de l'Univers ,  
Aux maux que la Discorde attire ,  
Tu dois tes éclatants revers.  
Rome , sous qui trembla le monde ,  
Pour ta perte en Guerriers féconde ,

## GUERRE.

Tu vis abattre tes remparts ;  
Et, dans le sein de la Victoire ,  
Ce même fer qui fit ta gloire ,  
Te fit la victime de Mars.



Favoris de la Renommée ,  
Les plus illustres Conquérants ,  
Maîtres de la terre opprimée ,  
N'en ont été que les Tyrans.  
Faut-il que nos erreurs bisarres  
Confacent des vertus barbares  
Que forma l'inhumanité ?  
Ce n'est qu'une aveugle ignorance  
Qui sous le beau nom de *Vaillance* ,  
Nous déguise la Cruauté.

( \* \* \* )





## MALHEURS DE LA GUERRE.

GUERRE.

LORSQUE le Lecteur, ou l'Auditeur, a une grande idée d'un objet, il est très-important d'en donner des images qui ne soient pas au moins au-dessous de l'idée qu'il en a conçu. On risqueroit d'avilir dans son esprit le sujet qu'on traite, au-lieu de le relever ; aussi nos Poètes & nos Orateurs ont-ils répandu un grand éclat sur les portraits qu'ils ont faits des *Malheurs de la Guerre*. Quoique dans les images suivantes on ne trouve pas en un seul trait toutes les horreurs de ce fléau funeste, tout y est cependant bien frappé, & propre à inspirer de la terreur & de la pitié. Qu'on médite sur-tout le morceau de Massillon ; les traits en sont hardis, les couleurs vives, les pensées grandes, les expressions nobles, les sentimens pathétiques ; on voit que la vérité conduisoit son pinceau ; que la Religion éclairoit son esprit, & que la compassion attendrissoit son cœur.



GUERRE.  
FIGURE  
XV.

ON NE SÇAIT que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles ; combien de blessés restent confondus parmi les morts ; combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours , reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons qui leur arrachent de misérables dépouilles couvertes de sang & de fange ; ceux même qui sont secourus , le sont souvent d'une manière si précipitée , si inattentive , si dure , que le secours même est funeste ; \* ils perdent la vie dans de nouveaux tourments , en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte.

( *M. DE VOLTAIRE* ; Panégyrique de *Louis XV.* )



FIGURE  
XVIII. MAIS HÉLAS ! triste souvenir de nos victoires , que nous rappelez-vous ? \* Monuments superbes , élevés au milieu de nos places publiques pour en immortaliser la mémoire , que rappellerez-vous à nos neveux , lorsqu'ils vous demanderont , comme autrefois les Israélites , ce que signifient vos masses pompeuses & énormes ? *Quandò interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur & de carnage ; l'élite de la Noblesse Françoisè précipitée dans le tombeau ; tant de Maisons an-

ciennes éteintes ; tant de mères point consolées , qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes , & au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein , n'offrant plus que des ronces au petit nombre des Laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos Peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant ; vous leur rappellerez nos pertes , plutôt que nos conquêtes : *Quandò interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du Ciel sur les plus justes entreprises ; le feu , le sang , le blasphème , l'abomination , & toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quandò interrogaverint vos filii vestri dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* O fléau de Dieu ! ô Guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? \* O glaive du Seigneur , levé depuis long-temps sur les Peuples & sur les Nations , ne vous reposerez-vous pas encore ? *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ?* Vos vengeances , ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste Enfant que vous venez d'établir sur la Nation , ne désarme-

GUERRE.

t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez - le du haut du Ciel , & n'exercez plus sur nous des châtimens qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ? ingredere in vaginam tuam , refrigerare & sile.*

( *MASSILLON ; Oraison Funèbre de Louis le Grand.* )



**FIGURE XXIV.** QUE VIENT chercher ici le Roi qui vous envoie ?  
 Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ?  
 De quel front ose-t-il prendre sous son appui  
 Des Peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?  
 Avant que sa fureur ravageât tout le monde ,  
 L'Inde se reposoit dans une paix profonde ;  
 Et, si quelques voisins en troubloient les douceurs ,  
 Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.  
 Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie  
 A-t-on de votre Maître excité la furie ?  
 Vit-on jamais chez lui nos Peuples , en courroux ,  
 Désoler un pays inconnu parmi nous ?  
 Faut-il que tant d'Etats , de déserts , de rivières ,  
 Soient entre nous & lui d'impuissantes barrières ?  
 \* Et ne sçauroit-on vivre au bout de l'Univers ,  
 Sans connoître son nom & le poids de ses fers ?  
 Quelle étrange valeur qui , ne cherchant qu'à nuire ,  
 Embrase tout , si-tôt qu'elle commence à luire ;

Qui n'a que son orgueil pour règle & pour raison ,  
 Qui veut que l'Univers ne soit qu'une prison ;  
 Et que , maître absolu de tous tant que nous sommes ,  
 Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes ?  
 Plus d'Etats , plus de Rois ; ses sacrilèges mains  
 Dessous un même joug rangent tous les Humains.  
 Dans son avide orgueil je sçais qu'il nous dévore ,  
 De tant de Souverains nous seuls régnons encore.  
 Mais que dis-je , nous seuls ? Il ne reste que moi  
 Où l'on découvre encor les vestiges d'un Roi.  
 Mais c'est pour mon courage une illustre matière ;  
 Je vois d'un œuil content trembler la terre entière ;  
 Afin que par moi seul les Mortels secourus ,  
 S'ils sont libres , le soient de la main de Porus ;  
 Et qu'on dise par-tout , dans une paix profonde :  
 « Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;  
 » Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers ,  
 » Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

( RACINE ; Tragédie d' *Alexandre* , Act. II , Sc. 2. )



DOIS-JE oublier Hector privé de funérailles ,  
 Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?  
 Dois-je oublier son père à mes pieds renversé ,  
 Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé ?  
 Songe , songe , Céphise , à cette nuit cruelle  
 Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle ;  
 \* Figure-toi Pyrrhus , les yeux étincelants ,  
 Entrant à la lucur de nos Palais brûlants ,

F I G U R E  
 I V.

## GUERRE.

Sur tous mes frères morts se faisant un passage ;  
Et, de sang tout couvert , échauffant le carnage ;  
Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris des  
mourants

Dans la flamme étouffés , sous le fer expirants.  
Peins-toi , dans ces horreurs , Andromaque éperdue :  
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;  
Voilà par quels exploits il sçut se couronner ;  
Enfin voilà l'époux que tu veux me donner.  
Non , je ne ferai point complice de ses crimes ;  
Qu'il nous prenne , s'il veut , pour dernières victimes ;  
Tous mes ressentiments lui seroient asservis.....

( *Le même* ; Tragédie d' *Andromaque* , Act. III , Sc. 8. )

FIGURE  
XVI.

**V**OUS SACRIFIEZ tout au soin de votre rang ;  
Des Peuples malheureux vous prodiguez le sang ;  
Et votre ambition , d'un faux zèle animée ,  
Achète de leur vie un peu de renommée.  
Quel bonheur dans la Guerre ont trouvé nos Etats ?  
De quoi leur ont servi nos sièges , nos combats ?  
Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes ;  
Les Temples ruinés , les Provinces désertes ;  
Les Princes moissonnés à la fleur de leurs ans ;  
Les massacres cruels des femmes , des enfants ;  
Les campagnes par-tout languissantes , stériles ,  
La faim , les fers , la mort , le pillage des villes ;  
Ce sont là les effets par la Guerre produits ,  
Et de votre fierté les déplorables fruits.

Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine ;  
Et votre amour pour eux est semblable à la haine.  
Pour moi je ne veux plus de victoire à ce prix ;  
Je préfère la paix à ces tristes débris :  
La paix rend un Etat florissant , riche , illustre ;  
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre ;  
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers ,  
Elle les fait gémir sous leurs propres lauriers.  
Ici le frère en pleurs redemande son frère ;  
Là le père son fils ; ici le fils son père ;  
\* Et dans le camp vainqueur il est souvent douteux  
Lequel des deux partis est le plus malheureux.  
( *CAMPISTRON* ; Tragédie d' *Arminius* , Act. II, Sc. 4. )



C E FER qui vous rendit la terreur des Humains ,  
Vous en rendroit l'amour en vous tombant des mains :  
Supposons vos succès , & que tout vous seconde ;  
Que déjà vous touchez aux limites du monde :  
Supposons tout vaincu , soumis & terrassé ;  
\* Votre course a fini ; le torrent a passé ;  
Le tourbillon de flamme a dévoré sa proie ;  
L'indomptable Océan l'éteint , & vous renvoie.  
Malgré vous , sur vos pas forcé de retourner ,  
Quel fruit de vos exploits va vous environner ?  
La désolation , l'horreur & le ravage ;  
Votre propre dégât nuit à votre passage ;  
Des chemins disparus sous un fleuve élargi ,  
Par des ruisseaux de sang dont vous l'avez rougi ;

FIGURE  
X X I.

**GUERRE.** Quelques débris fumants, des campagnes stériles,  
Des déserts empestés, où florissoient des villes,  
Et des restes plaintifs de peuples vagabonds,  
Composés de vieillards & d'enfants moribonds.  
(*M. PIRON* ; Tragédie de *Callisthène*, Act. IV, Sc. 5.)



**FIGURE XV.** QUAND les Dieux étonnés sembloient se partager,  
Phartiale a décidé ce qu'ils n'osoient juger;  
Ses fleuves teints de sang & rendus plus rapides  
\* Par le débordement de tant de parricides;  
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,  
Sur ces champs empestés confusément épars;  
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,  
Que la nature force à se venger eux-mêmes,  
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents  
De quoi faire la guerre au reste des vivants,  
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée  
Justifiant César, a condamné Pompée.  
Ce déplorable chef du parti le meilleur,  
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,  
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire  
Des changements du fort une éclatante histoire.

(*P. CORNEILLE* ; Tragédie de *Pompée*, Act. I, Sc. 1.)





**V**OYFZ donc votre force, & regardez Pompée,  
 Sa fortune abattue, & sa valeur trompée.  
 César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état;  
 Il fuit, & le reproche, & les yeux du Sénat  
 Dont plus de la moitié piteusement étale  
 Une indigne curée aux vautours de Pharfale :  
 Il fuit Rome perdue; il fuit tous les Romains  
 A qui, par sa défaite, il met les fers aux mains :  
 Il fuit le défefpoir des Peuples & des Princes  
 Qui vengeroient sur lui le fang de leurs Provinces,  
 Leurs Etats & d'argent & d'hommes épuisés,  
 Leurs trônes mis en cendre, & leurs fceptres brifés :  
 \* Auteur des maux de tous il eft à tous en butte,  
 Et fuit le monde entier écrasé fous fa chute.  
 Le défendrez-vous feul contre tant d'ennemis ?  
 L'efpoir de fon falut en lui feul étoit mis;  
 Lui feul pouvoit pour foi; cédez alors qu'il tombe.  
 Soutiendrez-vous un faix fous qui Rome fuccombe;  
 Sous qui tout l'Univers fe trouve foudroyé;  
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé ?

( *Le même ; au même endroit.* )



GUERRE.  
 FIGURE  
 XVI.

GUERRE.

## COURAGE MILITAIRE.

**L**ORSQU'IL s'agit de peindre les nobles sentimens de l'ame, il faut que la vivacité de la peinture consiste principalement dans la grandeur des pensées ; ce qui ne va guère sans un style concis & ferré, qui laisse beaucoup à réfléchir ; il ne faut pas croire néanmoins que ces pensées doivent être ampoulées & pleines d'une vaine enflure : on a évité cet écueil, & l'on a suivi toutes les règles contraires dans les portraits suivans. Tous les coups de pinceau sont pleins d'un noble feu ; chaque parole est un trait de flamme qui communique sa chaleur à l'Auditeur ou au Lecteur ; point de paroles inutiles, ou plutôt pas une parole qui ne renferme plusieurs pensées, & point de pensée qui n'inspire de nobles sentimens.



**S**ON COURAGE , qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie , sembla s'échauffer dans les guerres étrangères ; & l'on vit redoubler sa *Valeur*. N'entendez pas par ce mot, ... une hardiesse vaine, indiscrete, emportée ; qui cherche le danger pour le danger même ; qui s'expose sans fruit , & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissements des hommes ; je parle d'une hardiesse sage & réglée , qui s'anime à la vue des ennemis ; qui , dans le péril même , pourvoit à tout , & prend tous ses avantages ; mais qui se mesure avec ses forces ; qui entreprend les choses difficiles , & ne tente pas les impossibles ; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu ; \* capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile , & prêt à mourir dans la victoire ou à survivre à son malheur , en accomplissant ses devoirs.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )

**S**EIGNEUR , ou je me trompe , ou nos fiers ennemis Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis ; Nos Chefs & nos Soldats , brûlants d'impatience , Font lire sur leur front une mâle assurance ; Ils s'animent l'un l'autre ; & nos moindres Guerriers Se promettent déjà des moissons de lauriers.

G ij

GUERRE.  
FIGURE  
XXXV.

FIGURE  
XVI.

BIBLIOTHECA

Octaviani

GUERRE.

J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue ,  
 Par des cris généreux éclater à ma vue ;  
 Ils se plaignent qu'au-lieu d'éprouver leur grand cœur ,  
 \* L'oisiveté d'un camp consume leur vigeur.

( *RACINE*, Tragédie d'*Alexandre* , Act. I, Sc. 2. )



FIGURE  
VII.

LOIN de le mépriser , j'admire son courage ;  
 Je rends à sa valeur un légitime hommage ;  
 Mais je veux à mon tour mériter les tributs  
 Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.  
 Oui , je consens qu'au Ciel on élève Alexandre ;  
 Mais , si je puis , Seigneur , je l'en ferai descendre ;  
 \* Et j'irai l'attaquer jusques sur les autels  
 Que lui dresse , en tremblant , le reste des Mortels ;  
 C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes  
 Dont sa valeur pourtant a conquis les Provinces.

( *Le même ; au même endroit.* )



\* \* \* \* \*

FIGURE  
VII.

COMPTERAI-JE pour rien la perte de ma gloire ?  
 Votre Empire & le mien seroient trop achetés ,  
 S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.  
 Mais croyez-vous qu'un Prince enflé de tant d'audace ;  
 De son passage ici ne laissât point de trace ?

Combien de Rois brisés à ce funeste écœuil ,  
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?  
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes ,  
Tant que nous régnerions flotteroient sur nos têtes ;  
Et nos sceptres , en proie à ses moindres dédains ,  
Dès qu'il auroit parlé , tomberoient de nos mains.  
Ne dites point qu'il court de Province en Province ;  
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince ;  
Et pour mieux asservir les Peuples sous ses loix ,  
Souvent dans la poussière il leur cherche des Rois :  
Mais ses indignes soins touchent peu mon courage ;  
Votre seul intérêt m'inspire ce langage ;  
Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;  
\* Et , quand la Gloire parle , il n'écoute plus rien.

( *Le même ; au même endroit.* )



SEIGNEUR , ne croyez point qu'une fierté barbare  
Nous fasse méconnoître une vertu si rare ;  
Et que dans leur orgueil nos Peuples affermis ,  
Prétendent , malgré vous , être vos ennemis.  
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples ;  
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs Temples.  
Des Héros qui , chez vous , passoient pour des Mortels ,  
En venant parmi nous ont trouvé des autels ;  
Mais en vain l'on prétend , chez des Peuples si braves ,  
Au-lieu d'adorateurs se faire des esclaves ;  
Croyez-moi , quelqu'éclat qui les puisse toucher ,  
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.

FIGURE  
VII.

GUERRE.

Assez d'autres Etats devenus vos conquêtes ,  
 De leurs Rois , sous le joug , ont vu ployer les têtes ;  
 Après tous ces Etats qu'Alexandre a soumis ,  
 N'est-il pas temps , Seigneur , qu'il cherche des amis ?  
 Tout ce Peuple captif qui tremble au nom d'un Maître ,  
 Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître ;  
 Ils ont , pour s'affranchir , les yeux toujours ouverts ;  
 Votre Empire n'est plein que d'ennemis couverts ;  
 Ils pleurent en secret leurs Rois sans diadèmes.  
 Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes ;  
 Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés ,  
 Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.  
 Essayez ; en prenant notre amitié pour gage ,  
 Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;  
 Laissez un Peuple au-moins qui puisse quelquefois  
 Applaudir , sans contrainte , au bruit de vos exploits.  
 \* Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ,  
 Et je l'attends déjà , comme un Roi doit attendre  
 Un Héros dont la gloire accompagne les pas ;  
 Qui peut tout sur mon cœur , & rien sur mes Etats.

( *Le même ; au même endroit , Act. II , Sc. 2.*  )



Moi, je m'arrêtois à de vaines menaces ?  
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces ?  
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,  
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.  
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,  
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.  
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
\* Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,  
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,  
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;  
Et, toujours de la Gloire évitant le sentier,  
Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier ?  
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles ;  
L'Honneur parle, il suffit ; ce sont là nos oracles :  
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;  
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.  
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?  
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-  
mêmes ;  
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur  
Nous promet un destin aussi grand que le leur ;  
C'est à Troie, & j'y cours ; &, quoi qu'on me prédise,  
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise ;  
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,  
Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.

( *Le même ; Tragédie d'Iphigénie, Act. I, Sc. 2.* )



GUERRE.  
FIGURE  
VII.

QUE je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête  
Des lauriers immortels que la Gloire m'apprête,  
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu,  
Qu'il auroit triomphé, si j'avois combattu;  
Et que sous mon amour ma valeur endormie  
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!  
Non, Albe; après l'honneur que j'ai reçu de toi,  
Tu ne succomberas, ni vaincras que par moi;  
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,  
\* Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

(P. CORNEILLE; Tragédie d'*Horace*, Act. II, Sc. 5.)





GRANDS-HOMMES DE GUERRE. GUERRE.

**L**ES DEUX plus Grands-Hommes de Guerre que la France ait produits, sont ici dépeints par les deux plus grands Orateurs François. L'un des deux Héros, plus tranquille & plus lent dans son action, est célébré par l'Orateur dont le style est plus mesuré, plus coulant & plus sentencieux; l'autre, plus prompt & plus hardi dans ses opérations, est représenté par l'Orateur dont le style est plus faillant, plus vif & plus vigoureux. Il n'est pas surprenant qu'ils soient rendus parfaitement l'un & l'autre dans leurs différents caractères; il ne restoit plus qu'à faire le parallèle entier de ces deux Grands-Hommes; & on le trouve ici fait de main de maître; il s'agit à présent d'examiner toutes ces beautés. Ne semble-t-il pas que Fléchier, en écrivant, fut animé de l'esprit de M. de Turenne, & qu'il fut inspiré de sa sagesse? Il entre dans tous les desseins de ce grand Capitaine; il le voit délibérer,

## GUERRE.

conclure , agir , changer de conduite selon les circonstances ; préparer les heureux événements , réparer les mauvais ; il le suit dans tous ses pas ; il se multiplie avec lui ; il l'envisage dans toutes les positions où se trouve un Général ; il se le représente & le représente aux autres avec une telle vérité , qu'avec le livre à la main , on se sent comme transporté à la tête des Armées , dans des Sièges & dans des Champs de Batailles ; c'est la juste idée qu'il a de son Héros qui le lui fait comparer à Judas Machabée , dont on trouve ici le portrait. Le grand Condé sous la plume du grand Bossuet , ne marche pas , il vole ; il ne médite pas , il est inspiré subitement ; il ne se trouve pas dans un seul lieu , il est multiplié dans plusieurs endroits à la fois ; il ne considère pas un seul objet , tout s'offre ensemble à ses regards ; il ne combat pas comme les autres hommes , il foudroie , il renverse des Légions entières ; il ne falloit pas moins que de pareilles expressions

pour peindre un Héros si prompt & si véhément : des traits plus ménagés eussent languï. Enfin le parallèle des deux Héros est digne de l'un & de l'autre , aussi-bien que de l'Orateur qui l'a fait. Si c'est un grand spectacle pour la France d'avoir vu Turenne & Condé ; c'est une grande gloire pour elle d'avoir entendu Fléchier & Bossuet consacrer la mémoire de ces deux Grands-Hommes. Après ces grands morceaux on peut lire avec autant de plaisir le suivant. Comme M. de Luxembourg peut être placé à côté des Turennes , la peinture qu'en a faite le P. de la Rue , peut se soutenir auprès de celles de Bossuet. Il étoit convenable de finir cet article par l'éloge général de nos Officiers dont plusieurs ont les qualités qui font les Héros ; mais on s'est apperçu qu'on avoit oublié le plus beau portrait qui se soit peut-être jamais fait de M. de Turenne ; ainsi on l'ajoute ici tel qu'il se trouve dans l'Oraison de Mascaron. Il ne s'agit, ni du courage ,

## GUERRE.

ni essentiellement de la prudence du Héros : on y fait voir un amour pour l'Etat auquel il sacrifie tout ; qui démontre la supériorité de ses sentimens , & qui le rend plus grand & plus vénérable aux yeux du Philosophe , du Citoyen & du Chrétien même , que les plus célèbres victoires. Ce sont de pareils traits qu'il faut saisir dans un éloge ; c'est une gloire que le Héros ne doit ni à la valeur des troupes , ni à l'heureux concours des circonstances ; il ne le tient que de lui-même , & pour mieux dire de Dieu.



*FIGURE* **S**OIT qu'il fallût préparer les affaires , ou les *XXXV.* décider , chercher la victoire avec ardeur , ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse , ou dissiper les craintes & les jalousies des Alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités , ou se soutenir dans les malheurs de la Guerre , son ame fut toujours égale. \* Il ne fit que changer de vertu , quand la fortune changeoit de face ; heureux sans orgueil ; malheureux avec dignité , & presque aussi admirable ,

lorsqu'avec jugement & avec fierté il fauvoit les restes des troupes battues à Mariendal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bava-rois, & qu'avec des troupes triomphantes il for-çoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

GUERRE.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )



Y EUT-IL jamais homme plus sage & plus pré- F I G U R E  
voyant ; qui conduisît une Guerre avec plus d'or- X X X V.  
dre & de jugement ; qui eût plus de précautions  
& plus de ressources ; qui fût plus agissant & plus  
retenu ; qui disposât mieux toutes choses à leur  
fin, & qui laissât murir ses entreprises avec tant  
de patience ? Il prenoit des mesures presque in-  
faillibles ; & , pénétrant non-seulement ce que  
les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils  
avoient dessein de faire, \* il pouvoit être malheu-  
reux, mais il n'étoit jamais surpris ; il distinguoit  
le temps d'attaquer & le temps de défendre ; il ne  
hazardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup  
à gagner, & qu'il n'avoit presque rien à perdre :  
lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas  
de se faire craindre ; telle enfin étoit son habi-  
leté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en

GUERRE.

attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; & , lorsqu'il étoit vaincu , on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

( *Le même ; au même endroit.* )



FIGURE  
XXXV.

CET HOMME qui portoit la gloire de sa Nation jusqu'aux extrêmités de la terre ; qui couvroit son Camp du bouclier , & forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels , & réjouissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits ; dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendoit les villes de Juda ; qui domptoit l'orgueil des enfants d'Ammon & d'Ésaü ; qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie , après avoir brûlé sur leurs propres Autels les Dieux des Nations étrangères ; \* cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain , où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie , & qui , après avoir défait de nombreuses Armées , déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie , venoit tous les ans comme le moindre des Israélites , réparer avec ses mains triomphantes les ruines du Sanctuaire ,

& ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie , que l'honneur de l'avoir servie.

( *Le même ; au même endroit.* )



A V E C quelle facilité donnoit-il à ces vastes FIGURE XXXV.  
corps , composés de tant de parties différentes , ce mouvement nécessaire au succès des grands desseins ? Je dis *facilité* , ..... je dirois *prudence* & *sagesse* , si j'avois à dépeindre un de ces esprits profonds , dont la conduite est le fruit d'une application chagrine ou laborieuse , & qui laissent lire sur leur visage l'importance de leurs projets : mais avoir comme lui ses desseins toujours arrangés ; prévoir ceux des ennemis avec une pénétration presque toujours sûre ; trouver en soi dans les événements subits des ressources toujours prêtes ; & couvrir tout cela d'une tranquillité , d'une égalité , d'un jeu , pour ainsi dire , continuel ; ce sont des traits qui nous font souvenir de cette sagesse éternelle , dont Salomon n'a pas cru nous donner une basse idée , quand , pour nous exprimer l'élévation de sa conduite , & en même-temps sa facilité dans l'exécution des plus grands desseins , il nous a dit qu'elle *se joue à gouverner l'Univers* : *Ludens in orbe terrarum*. Sera-ce faire injure

## GUERRE.

à la sagesse des hommes, que de marquer par la même expression l'activité tranquille & aisée d'un esprit supérieur à tout ce qu'il entreprend ? Tel étoit ce grand Général dans la conduite des Armées. Il ne lui falloit point, pour s'attirer le respect, appeler à son secours la pompe ni la fierté ; il ne lui falloit point, pour maintenir la discipline, employer la dureté, la rigueur ; ni, pour engager le soldat aux exécutions difficiles, user de force ou d'autorité. Toutes ces qualités, nécessaires au commandement, étoient en lui renfermées dans un air de popularité noble & militaire, qui lui étoit naturel. Par-là..... il étoit si bien entré dans les cœurs, qu'avec une parole obligeante ou familière, il y portoit en un moment le courage & la confiance qui régnoit dans son propre cœur ; il faisoit disparaître, en se montrant, le péril de l'affaut, la difficulté du combat, la peine & le travail des marches précipitées, au travers des pays impénétrables jusqu'alors ; \* ils sçavoient que par quelque fatigue & quelque route que ce fût, il les menoit à la gloire, & jamais ils n'étoient trompés.

( P. DE LA RUE ; *Oraison Funèbre du Duc de Luxembourg.* )



LORSQUE



LORSQUE David , un si grand Guerrier , déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre , il leur donna cet éloge : *Plus vîtes que les Aigles , plus courageux que les Lions.* C'est l'image du Prince que nous regrettons ; il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés ; on le voit en même-temps à toutes les attaques , à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté , il envoie reconnoître l'autre , le diligent Officier qui porte ses ordres , s'étonne d'être prévenu , & trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince. \* Il semble qu'il se multiplie dans une action ; ni le fer , ni le feu ne l'arrêtent ; il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant , & laisser seulement sur lui des marques de son courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du sang si nécessaire à l'Etat , doit être épargnée ; il répond qu'un Prince du sang , plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi & de la Couronne , doit , dans le besoin de l'Etat , être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

(BOSSUET ; Oraison Funèbre de Louis de Bourbon.)



GUERRE.  
FIGURE  
XIX.

C'ÉTOIT une de ses maximes , qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne plus les craindre de près , & se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il confidère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre ? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment , les temps , les lieux , les personnes , & non-seulement leurs intérêts & leurs talents , mais encore leurs humeurs & leurs caprices ? Le voyez-vous comme il compte la Cavalerie & l'Infanterie des ennemis , par le naturel des Pays , ou des Princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail & du plan universel de la Guerre , on le voit toujours attentif à ce qui survient ; il tire d'un déserteur , d'un transfuge , d'un prisonnier , d'un passant , ce qu'il veut dire , ce qu'il veut taire , ce qu'il sçait , & pour ainsi dire ce qu'il ne sçait pas ; tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses ; on l'éveille à chaque moment ; car il tenoit encore pour maxime qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu , mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure , & de quelque côté que viennent les ennemis , ils le trouvent toujours

sur ses gardes , toujours prêt à fondre sur eux , & à prendre ses avantages ; comme un aigle qu'on voit toujours , soit qu'il vole au haut des airs , soit qu'il se pose sur le haut de quelque rocher , porter de tous côtés des regards perçants , & tomber si sûrement sur sa proie , qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. \* Aussi vifs étoient les regards ; aussi vîte & impétueuse étoit l'attaque ; aussi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En son Camp on ne connoît point les vaines terreurs qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls ; tout est prêt au premier signal ; & , comme dit le Prophète : *Toutes les flèches sont aiguës , & tous les arcs sont tendus.*

GUERRE.

( *Le même ; au même endroit.* )



ÇA ÉTÉ dans notre siècle un grand spectacle , de voir dans le même temps & dans les mêmes campagnes ces deux hommes , que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des siècles passés , tantôt à la tête de corps séparés , tantôt unis , plus encore par le concours des mêmes pensées , que par les ordres

FIGURE  
XIX.

---

**GUERRE.**

que l'inférieur recevoit de l'autre : tantôt opposés front à front , & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance ; comme si Dieu dont souvent , selon l'Écriture , la sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes , & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements ! que de belles marches ! que de hardiesse ! que de précautions ! que de périls ! que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus , avec des caractères si divers , pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes , & l'autre par de soudaines illuminations ; celui-ci par conséquent plus vif , mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid , sans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler ; résolu & déterminé au-dedans , lors même qu'il paroïssoit embarrassé au-dehors. L'un , dès qu'il paroît dans les armées , donne une haute idée de sa valeur , & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois il s'avance par ordre , & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre , comme un homme inspiré dès sa première bataille , s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un , par de vifs & continuel

efforts , emporte l'admiration du genre humain , & fait taire l'envie ; l'autre jete d'abord une si vive lumière , qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin , par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage , s'élève au-dessus des plus grands périls , & sçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre , & par l'avantage d'une si haute naissance , & par ces grandes pensées que le Ciel envoie , & par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent point le secret , semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins , & forcer les destinées. Et , afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères mais divers , \* l'un emporté d'un coup soudain , meurt pour son pays , comme un Judas le Machabée ; l'Armée le pleure comme son père , & la Cour & tout le Peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage , & sa mémoire ne se flétrit point par le temps ; l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David , comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu , & instruisant sa famille , & laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie , que de la douceur de sa mort.

GUERRE.

( *Le même ; Oraison Funèbre de Louis de Bourbon.* )



GUERRE.  
FIGURE  
XVI.

**T**EL n'est point l'Officier, idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain, \* bravant de sang froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie ; quittant gaiement les délices de la Société, pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincèle de rage par-tout autour de lui ; né pour les douceurs de la Société comme pour les dangers de la Guerre ; aussi poli que fier ; orné souvent par la culture des Lettres , & plus encore par les graces de l'esprit. A ce portrait les Nations étrangères reconnoissent nos Officiers ; elles avouent sur-tout que, lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer, même de leurs ennemis ; mais si leurs graces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur ? Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette Capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de moments ; eux qui attaquoient, qui assiégeoient leurs assiégeants ; eux qui donnoient de longues batailles dans des tranchées ; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette mémorable marche, moins

longue que celle des Grecs de Xénophon , mais non moins pénible & non moins hasardeuse.

GUERRE.

( *M. DE VOLTAIRE ; Eloge Funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de 1741.* )



**O**UTRE les sentiments que la Religion lui inspiroit sur ce sujet , ceux qu'il avoit pour le Roi & pour l'Etat , lui ôtoient toutes les vues de sa gloire particulière ; & il eût cru faire un larcin , de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyoit devoir tout entier à son Prince & à sa Patrie. Quel est le Général d'Armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui ? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune , lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas , ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie , ou balancée ? Notre Héros , défait de ces pernicieuses maximes , donnoit ses desirs & ses craintes aux entreprises où il ne pouvoit contribuer de ses soins & de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'autres rencontres : « Qu'il falloit toujours craindre l'ennemi

FIGURE  
XXXV.

---

GUERRE.

» éloigné, & ne le craindre plus dès qu'il est pré-  
 » sent ». Ce Capitaine intrépide & assuré contre  
 l'ennemi qu'il avoit en tête, portoit ses craintes &  
 ses desirs par-tout où le Roi portoit ses armes,  
 en Flandre, en Sicile, en Catalogne; semblable à  
 ce sage & généreux Caton qui, sans rien craindre  
 pour lui-même, craignoit pour toutes les parties  
 de la République Romaine : *Cunctisque timentem,*  
*securumque sui.* Il a poussé cette délicatesse & les  
 effets de cet amour si loin, qu'il semble que ce  
 n'est pas ici le portrait d'un homme qui ait été  
 tel qu'on le représente; mais la simple idée du  
 sujet le plus zélé qui fût jamais. Car hasarder  
 simplement sa vie & sa fortune pour l'Etat, ce  
 ne fut pas assez pour satisfaire une ame aussi  
 héroïque & aussi remplie de l'amour de ses véri-  
 tables obligations, que celle de M. de Turenne;  
 mais hasarder sa réputation pour son Prince,  
 renoncer à sa propre gloire pour l'intérêt de  
 l'Etat, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand  
 Capitaine puisse faire à son Maître; & c'est.....  
 ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux der-  
 nières Campagnes. \* Il y a un an que nous lui  
 voyons faire le personnage de cet illustre Ro-  
 main qui fut appelé *l'Épée de la République.*  
 Avec un nombre inégal & un désavantage qui le



menaçoit presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain qui fut appelé le *Bouclier de la République*. Quoique le nombre & la valeur de ses troupes semblaient lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats & des batailles; différent de lui-même dans la conduite; mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son Prince & pour le bien de l'Etat. Il y a un an qu'il étoit en deçà du Rhin, où il falloit, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France; pour cela les poursuivre & les battre sans relâche: cette année il étoit au-delà du Rhin, & il lui suffisoit de maintenir l'Armée du Roi, & d'assurer le repos de sa Patrie. Avouez..... que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particulière, il ne devoit, ce semble, que se couvrir du Bouclier; se couvrir simplement du Bouclier, lorsqu'il pouvoit en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; \* enfin s'exposer au danger & à la honte d'être vaincu, lorsque le service du Roi demandoit qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les

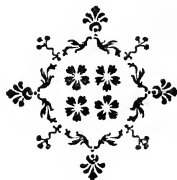
---

---

**GUERRE.**

occasions de combattre & de vaincre , lorsque , pour le service du Roi , il suffisoit de n'être pas vaincu , est une chose si rare , si singulière , si héroïque , qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle , & qu'elle ne sera jamais imitée.

( *MASCARON ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )



## A R M É E.

## GUERRE.

UN PORTRAIT n'est jamais lu, ou écouté plus favorablement, que lorsqu'il n'est point placé comme un vain ornement, mais comme une pièce nécessaire d'où dépendent l'ordre & la liaison de ce qui suit ; ainsi le portrait ou la définition oratoire que Fléchier fait d'une *Armée*, sert à relever toutes les vertus militaires de M. de Turenne ; chaque trait qui caractérise l'*Armée*, caractérise une qualité du Héros ; ces fortes de rapports font toujours un bel effet. On est encore agréablement frappé d'un trait faillant & concis, qui termine une peinture d'une manière qui surprend. M. de Voltaire finit de cette façon le portrait qu'il a fait d'une *Armée* ; tout ce qu'il en a dit se trouve réuni à la fin sous deux idées qui font une opposition vive, vraie, & qui a quelque chose de neuf.



GUERRE.  
FIGURE  
XIV.

QU'EST-CE qu'une Armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes , qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la Patrie ; c'est une troupe d'hommes armés , qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne sçavent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames pour la plupart viles & mercenaires , \* qui , sans songer à leur propre réputation , travaillent à celle des Rois & des Conquérants ; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujétir à l'obéissance ; de lâches qu'il faut mener au combat ; de téméraires qu'il faut retenir ; d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance.

( FLÉCHIER ; *Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )



FIGURE  
XV.

DES BORDS du Pô , jusqu'à ceux du Danube , on bénit de tous côtés , au nom du même Dieu , ces Drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires , à qui l'esprit de débauche , de libertinage & de rapine , a fait quitter leurs campagnes. Ils vont & ils changent de maîtres ; ils s'exposent à un supplice infâme

pour un léger intérêt ; le jour du combat vient , & souvent le soldat qui s'étoit rangé n'aguères sous les Enseignes de sa Patrie , répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra , dans le champ du carnage , arracher aux mourants quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat ; telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires , & pour élever les monuments de la gloire. \* Considérés tous ensemble , marchant avec ordre sous un grand Capitaine , ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers ; pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales ( si on en excepte un petit nombre ) c'est la lie des Nations.

( *M. DE VOLTAIRE ; Eloge Funèbre des Officiers qui sont morts dans la Guerre de 1741.* )



## GUERRE.

## S I È G E S.

**L**A PEINTURE que Saurin fait du *Siège* de Jérusalem , comparée à celles que M. de Voltaire fait du *Siège* de Paris , montre bien que l'enthousiasme & le feu conviennent autant à l'Eloquence qu'à la Poésie , & qu'ils se trouvent quelquefois dans un plus haut degré chez l'Orateur que chez le Poète. Les peintures de M. de Voltaire sont sans contredit très-vives ; elles répondent à la terreur du sujet ; mais celle de Saurin ne lui cède point pour cet article : celles du Poète sont plus brillantes ; les expressions en sont plus choisies & plus correctes ; mais celle de l'Orateur , quoique moins travaillée , paroît plus fière , plus terrible , & fait un plus grand effet. Tant il est vrai qu'une chose n'est belle qu'à proportion de la chaleur & de l'ame qu'on sçait y mettre !



LISEZ les affreux déportements de ces cruels assassins qui , en plein jour , & particulièrement dans les fêtes les plus solennelles , faisoient sentir les effets de leur fureur , & mêloient le sang humain avec celui des animaux qu'on immoloit dans le Temple. Lisez ce furieux combat que les zélateurs livrent dans le Temple même , & \* où , sans craindre de violer la sainteté de la Religion , ils souilloient ce lieu sacré de leur sang impur , pour parler avec l'Historien Juif. Lisez la pathétique description que le même Historien nous fait des factions qui tenoient leurs assises dans le Temple : « Leurs coups , dit-il , portoient jusque sur » l'Autel , & tuoient les Sacrificateurs avec ceux » qui offroient les sacrifices ; l'on voyoit des gens » qui venoient des extrémités du monde pour » adorer Dieu dans ce lieu saint , tomber morts » avec leurs victimes , & arroser de leur sang cet » Autel révééré non-seulement par les Grecs , mais » encore par les Nations les plus barbares ; on » voyoit couler le sang par ruisseaux , & les corps » morts , tant des Sacrificateurs que du Peuple , » tant des originaires des pays que des étrangers » dont ces lieux saints étoient remplis ». Lisez toute l'histoire de ce Siège que tant de malheurs

GUERRE.  
FIGURE  
XIV.

**GUERRE.**

rendront à jamais mémorable ; voyez Jérusalem noyée dans son sang & ensevelie dans sa propre cendre ; voyez comment elle fut assiégée , précisément dans le temps des fêtes les plus solennelles , lorsque des Juifs sans nombre , de tous les lieux de l'Univers , étoient accourus pour célébrer la Pâque ; voyez comment le sang d'onze cents mille personnes fut mêlé avec celui de leurs victimes , & justifia cette partie de notre texte. Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables ? Non , vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez , vous périrez tous semblablement. Voyez comment , dans cette même circonstance , les murs de Jérusalem ébranlés par le Belier Romain & par mille autres instruments de guerre , croulèrent sur ses Citoyens , les ensevelirent sous leurs ruines , & justifèrent encore à la terre cette autre partie de l'oracle. Pensez-vous que ces dix-huit , sur lesquels tomba la tour de Siloé , fussent plus coupables que les autres habitants de Jérusalem ? Non , vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez , vous périrez tous semblablement.

( SAURIN ; Sermon sur les Malheurs de l'Europe. )



HENRI



**H**ENRI sçait profiter de ce grand avantage  
Dont le fort des combats honora son courage.  
Des moments , dans la Guerre , il connoît tout le prix ;  
Il presse au même instant ses Ennemis surpris ;  
Il veut que les Assauts succèdent aux Batailles ;  
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.  
Valois , plein d'espérance , & fort d'un tel appui ,  
Donne aux soldats l'exemple , & le reçoit de lui ;  
Il soutient les travaux ; il brave les alarmes.  
La peine a ses plaisirs ; le péril a ses charmes.  
Tous les Chefs sont unis ; tout succède à leurs vœux ,  
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux ,  
Des Assiégés tremblants dissipant les cohortes ,  
A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes.  
Que peut faire Maïenne en ce péril pressant ?  
Maïenne a pour soldats un peuple gémissant.  
Ici la fille en pleurs lui redemande un Père ;  
Là , le frère effrayé , pleure au tombeau d'un frère ;  
Chacun craint le présent , & craint pour l'avenir ;  
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir ;  
\* On s'assemble , on consulte , on veut fuir ou se rendre ;  
Tous sont irrésolus ; nul ne veut se défendre.  
Tant le foible Vulgaire , avec légèreté ,  
Fait succéder la peur à la témérité !

(M. DE VOLTAIRE ; Poëme de *La Henriade* , Ch. IV.)

---

GUERRE.  
FIGURES  
XVI.



GUERRE.  
FIGURE

I.

D U CÔTÉ du Levant, bientôt Bourbon s'avance ;  
 Le voilà qui s'approche , & la mort le devance ;  
 Le fer avec le feu vole de toutes parts ,  
 Des mains des Assiégeants , & du haut des remparts.  
 Ces remparts menaçants , leurs tours & leurs ouvrages  
 S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages ;  
 On voit les Bataillons rompus & renversés ,  
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés ;  
 Ce que le fer atteint tombe , réduit en poudre ,  
 Et chacun des partis combat avec la foudre.  
 Jadis , avec moins d'art , au milieu des combats  
 Les malheureux Mortels avançoient leur trépas ;  
 Avec moins d'appareil ils voloient au carnage ,  
 Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.  
 \* De leurs cruels enfants l'effort industrieux  
 A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.  
 On entendoit gronder ces bombes effroyables ,  
 Des troubles de la Flandre enfants abominables ;  
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé  
 Vole avec la prison qui le tient renfermé ;  
 Il la brise , & la mort en sort avec furie.  
 Avec plus d'art encore & plus de barbarie ,  
 Dans des antres profonds on a sçu renfermer  
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer :  
 Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,  
 Le soldat valeureux se fie à son courage ,  
 On voit en un instant des abymes ouverts ,  
 Des noirs torrents de soufre épandus dans les airs ;

Des Bataillons entiers par ce nouveau tonnerre  
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre ;  
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;  
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir ;  
Ses Guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;  
L'Enfer est sous leurs pas ; la foudre est sur leurs têtes.

(*Le même ; au même endroit , Ch. VI.*)



**I**LS DESCENDENT enfin dans ce chemin terrible, FIGURE  
I.  
Qu'un glacié teint de sang rendoit inaccessible ;  
C'est-là que le danger ranime leurs efforts ;  
Ils comblent les fossés de fascines, de morts ;  
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;  
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.  
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,  
Henri vole à leur tête, & monte le premier ;  
Il monte ; il a déjà de ses mains triomphantes  
Arboré de ses lis les enseignes flottantes ;  
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;  
Ils sembloient respecter leur vainqueur & leur Roi ;  
Ils cédoient ; mais Maïenne à l'instant les ranime ;  
Il leur montre l'exemple ; il les rappelle au crime ;  
Leurs Bataillons serrés pressent de toutes parts  
Ce Roi dont ils n'osoient soutenir les regards.  
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle  
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.

---



---

**GUERRE.**

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,  
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sur.  
 Alors on n'entend plus ces foudres de la Guerre,  
 Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre ;  
 \* Un farouche silence, enfant de la Fureur,  
 A ces bruyants éclats succède avec horreur.  
 D'un bras déterminé, d'un œuil brûlant de rage,  
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage ;  
 On saisit, on reprend, par un contraire effort,  
 Ce Rempart teint de sang, théâtre de la mort.  
 Dans ses fatales mains la Victoire incertaine,  
 Tient encor près des lis l'Etendard de Lorraine.  
 Les Assiégeants surpris sont par-tout renversés,  
 Cent fois victorieux, & cent fois terrassés :  
 Pareils à l'Océan poussé par les orages,  
 Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.  
 Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,  
 N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal ;  
 Chacun d'eux au milieu du sang & du carnage,  
 Maître de son esprit, maître de son courage,  
 Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-temps,  
 Et conduit d'un coup d'œuil ces affreux mouvements.

( *Le même ; au même endroit.* )



## BATAILLES.

GUERRE.

**R**IEN ne semble d'abord plus tumultueux qu'une *Bataille* ; & rien néanmoins ne demande plus d'ordre & d'intelligence dans ceux qui y président. L'Orateur & le Poète doivent aussi garder un certain ordre dans les peintures qu'ils en font , malgré l'enthousiasme & le feu dont ils doivent être animés en traitant ces sortes de sujets. On voit cet ordre observé dans les portraits suivans ; on y laisse remarquer la situation des lieux , la disposition des Armées , la différence des Combattans , le courage de certains particuliers , la fureur de certains autres , & enfin l'acharnement de tous. Les deux premiers sont dignes d'attention par leur tour particulier ; dans l'un M. Mascarón décrit non-seulement un Combat , non-seulement une *Bataille* , mais une Campagne , par une seule apostrophe ; & Fléchier , en ne disant qu'un mot de la *Bataille* de Rocroi , donne la plus haute idée de la *Bataille* , du Héros & de la France.

GUERRE.  
FIGURE  
I.

ASSEMBLEZ-VOUS, Ennemis d'Israël, dit le Dieu des Armées, & vous serez vaincus : *Congregamini, populi, & vincimini* ; renforcez votre Ligue de l'union de cent Peuples confédérés, vous serez vaincus : *Confortamini, & vincimini* ; faites des apprêts effroyables de Guerre, vous serez vaincus : *Accingite vos, & vincimini* ; joignez la prudence à la force ; tenez mille conseils de Guerre ; tous vos desseins seront renversés : *Inite consilium, & dissipabitur* ; promettez, espérez, menacez ; il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquimini verbum, & non fiet*. Voilà..... comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent & de la fumée ; & voilà ce que promet fièrement ce grand Capitaine, cet autre David inspiré & animé de l'esprit de Dieu. Peuples, que le Rhin sépare de nous, unissez-vous ; sortez de vos forêts & de vos neiges, pour venir inonder les doux climats de la France ; cercles de l'Empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, & il ne vous restera que de tristes & malheureux débris de vos Armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes & de soldats, votre défaite & la grandeur de mon Roi. \* Il le dit, il l'exécute ; il fait une marche de près de cent lieues ; il conduit son Armée & son artillerie par

des chemins que les montagnes , les précipices , les torrents & les neiges rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres & déchargés ; la marche se fait avec un secret si prodigieux , qu'on eût dit que les troupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les Ennemis ; il les attaque avec un nombre inégal ; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées ; & , pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'Ecriture-Sainte & de l'Eglise qui viennent si bien à mon sujet , à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses Etendards l'image éclatante du Soleil de la France , que les yeux des Ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe , ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite & l'ardeur de notre illustre Général qui ne leur donnoit point de relâche : *Refulsit ( Sol ) in clypeos aureos , & multitudo gentium dissipata est.*

( MASCARON ; Oraison Funèbre de M. de Turenne. )



LE DIEU des Armées bénit aussi-tôt nos Guer- FIGURE  
res en ses mains ; la réputation de nos Armes ne II.  
fit que croître ; la perte d'un Roi victorieux fut  
adoucie par le gain d'une Bataille & par une suite

## GUERRE.

de victoires ; la France affligée & triomphante tout ensemble , mêla aux chants de douleurs & de funérailles , des Cantiques de louanges & d'actions de graces ; & l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires ; que la nouveauté des Acteurs , si j'ose parler ainsi , ne changeoit pas la face de la scène , \* & que , si nos Rois étoient mortels , la fortune de l'Etat , la valeur de la Nation , & la protection du Dieu vivant sur ce Royaume , ne mouroient pas.

(*FLÉCHIER ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.*)

FIGURE  
I.

**D'**UN CÔTÉ , une troupe d'Archers adroits percent de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre , des Frondeurs jetent une grêle de grosses pierres ; Adraste lui-même , l'épée à la main , marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens , poursuit , à la lueur du feu , les troupes qui s'enfuient ; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage ; les lions & les tigres n'égale point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent ,



& le courage les abandonne ; \* la pâle Mort, conduite par une Furie infernale dont la tête est hérissée de serpents , glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent , & leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante à qui la honte & le désespoir donnent encore un reste de force & de vigueur , élève les mains & les yeux vers le Ciel ; il voit tomber à ses pieds son frère Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraсте. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière, un sang noir & bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumière ; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frère , & ne pouvant le secourir , se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser ; son bouclier est percé de mille traits ; il est blessé en plusieurs endroits de son corps ; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives ; les Dieux le voient , & ils n'en ont aucune pitié.

( DE FÉNELON ; *Télémaque* , Livre XVI.)



GUERRE.  
FIGURE  
I.

LES DEUX ARMÉES gardent un morne silence ; elles s'avancent fièrement l'une contre l'autre ; une noble fureur étincèle dans les yeux ; \* bientôt on s'attaque ; on se mêle ; un nuage de poussière s'élève & obscurcit le jour ; la terre tremble sous les pieds des combattants ; chacun cherche à prévenir , à terrasser son ennemi. Au courage succèdent la colère , la rage ; les flèches , les dards , les javelots volent de toutes parts ; les casques , les cuirasses retentissent des coups qu'on se porte avec acharnement ; les boucliers sont brisés ; le sang coule & rougit les flots du Scamandre. Les uns tombent & mordent la poussière à la place où ils ont combattu ; d'autres sont atteints en fuyant d'un fer meurtrier qui les renverse sans vie ; le bruit des armes , le hennissements des chevaux , les cris des soldats qui voudroient éviter ou qui demandent le trépas , répandent le trouble & la fureur. Hector , Achille , comme ces tourbillons violents qui déracinent les forêts , & renversent les édifices qu'ils trouvent sur leur passage , ouvrent les rangs , & font plier tout ce qui ose résister à leur courage ; leurs chars traînés par des coursiers fongueux , roulent sur des tas de blessés , de morts & de mourants ; deux lions affamés ne

font pas plus acharnés après un troupeau qu'ils ont surpris dans la plaine. Lassé de ne porter ses coups que sur de trop foibles Guerriers, Achille cherche Hector ; le carnage & la victoire l'accompagnent par-tout où il conduit ses pas.

( M. MAMIN ; *Aventures d'Ulysse* , Livre IV. )



\* \* \* \* \*

L'ÉTONNEMENT , l'esprit de trouble & de terreur  
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;  
Il passe en tous les rangs ; il s'étend sur l'Armée ;  
Les Chefs sont effrayés , les Soldats éperdus ;  
L'un ne peut commander ; l'autre n'obéit plus.  
Ils jettent leurs Drapeaux ; ils courent , se renversent ,  
Poussent des cris affreux , se heurtent , se dispersent ;  
Les uns , sans résistance à leur vainqueur offerts ,  
Fléchissoient les genoux , & demandent des fers ;  
D'autres , d'un pas rapide évitant sa poursuite ,  
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ,  
Dans les profondes eaux vont se précipiter ,  
\* Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.  
Les flots couverts de morts interrompent leur course ,  
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

FIGURE  
I.

( M. DE VOLTAIRE ; Poëme de *La Henriade* , Ch. VIII. )



GUERRE.

FIGURE

XVI.

**L'**ESCAUT, les Ennemis, les Remparts de la Ville,  
 Tout présente la Mort; & LOUIS est tranquille.  
 Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.  
 D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,  
 S'avance vers nos rangs la profonde Colonne  
 Que la terreur devance & la flamme environne;  
 Comme un nuage épais qui sur l'aîle des vents  
 Porte l'éclair, la foudre & la Mort dans ses flancs.  
 Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,  
 Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être;  
 Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits;  
 Bourbons, voici le temps de venger les Valois.  
 Dans un ordre effrayant trois attaques formées  
 Sur trois terrains divers engagent les Armées.  
 Le François, dont Maurice a gouverné l'ardeur,  
 A son poste attaché, joint l'Art à la valeur;  
 \* La Mort sur les deux Camps étend sa main cruelle;  
 Tous ses traits sont lancés; le sang coule autour d'elle.  
 Chefs, Officiers, Soldats, l'un sur l'autre entassés,  
 Sous le fer expirants, par le plomb renversés,  
 Poussent les derniers cris en demandant vengeance....

(M. DE VOLTAIRE; Poëme de Fontenoy.)



## C O M B A T S.

GUERRE.

**L**ES CIRCONSTANCES frappantes du temps, du lieu, des personnes, des événements inopinés, contribuent beaucoup à rendre un portrait plus beau; elles piquent la curiosité; elles intéressent les passions; elles réveillent l'attention; il faut donc en profiter avec soin, & les faire valoir avec art, comme ont fait le P. de la Rue, M. de Voltaire & M. Piron. Le premier emploie les circonstances des événements inopinés avec tout l'art possible; un *Combat* changé en *Siège*; beaucoup plus d'Ennemis qu'on n'en attendoit; les Ennemis mis en fuite; leur Chef tué; un carnage beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire; tout cela décore son tableau, & donne lieu à l'Orateur de l'orner encore par un trait de l'Ecriture-Sainte, qui convient parfaitement à son sujet, & qui termine ce morceau aussi noblement que chrétiennement. M. de Voltaire oppose le courage d'Henri IV à

**GUERRE.**

celui du Duc d'Aumale ; les efforts réitérés de celui-ci échouent contre la présence seule du Roi ; le Poëte y dispose le Lecteur par l'image terrible qu'il a faite du Héros ; c'est la circonstance des personnes. Pour la circonstance du lieu , il n'en est guères de plus singulière que celle dont M. Piron se sert & dont il sçait profiter en grand maître ; il n'oublie rien de ce qu'elle fournit pour rendre le *Combat* plus périlleux & plus affreux. Tels sont ces vers :

*Elle nuit à la force ; elle aide à la foiblesse ;  
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.*

Tels sont encore ces deux autres :

*Se fend, s'ouvre, se brise, & s'épanche en glaçons  
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoiſſons.*

S'il s'étoit contenté de dire qu'on livra sur les bords de la mer un *Combat* sanglant , & que les glaces ne purent refroidir l'ardeur des Combattants ; ce simple exposé n'eût point produit , à beaucoup près , un si grand effet.



NOTRE ARMÉE , secondée de l'élite de trois Nations belliqueuses ; fidèles Sujets d'un Roi qui méritoit de ne régner que sur de pareils Sujets ; attaquer tant de Nations liguées , au milieu de leurs lignes & de leurs retranchements , avec autant d'ardeur qu'en rase campagne ; un Combat changé en Siège ; Officiers & Soldats sans se rebuter , retourner quatre & cinq fois à l'assaut ; le feu des armes & des canons rendu inutile & sans effet , par le tranchant de l'épée ; \* le Général présent à tout donnant ses ordres & les exécutant lui-même ; au milieu de la mêlée , tel qu'au milieu de ses amis ; l'Ennemi forcé de tous côtés ; heureux de pouvoir dans sa fuite opposer deux rivières à la poursuite du vainqueur. On vit alors la vérité de ces expressions qui passent pour fabuleuses ; la Iette comblée de morts ; ses flots changés en sang , & arrêtés dans leurs cours ; on vit renouveler dans ces champs célèbres les images que nous fait le Prophète Ezéchiel , de ces défaites sanglantes des ennemis du Peuple de Dieu : « Là , dit-il , les Princes de l'Aquilon » tremblants & confus dans leur force : *Ibi Prin-* » *cipes Aquilonis paventes & in suâ fortitudine con-* » *fusi.....* Là le Prince entouré des sépulcres de » ses Soldats au lieu même où il espéroit triom-

GUERRE.  
FIGURE  
XVI.

GUERRE.

» pher ; tous égorgés , ajoute-t-il , & tous percés  
 » par l'épée : *In circuitu illius sepulcra ejus ; omnes*  
*interfecti & qui ceciderunt gladio.*

( *P. DE LA RUE ; Oraison Funèbre de M. de Luxembourg.* )



**FIGURE II.** AU SEUL nom de Henri les François se rallient ;  
 La honte les enflamme ; ils marchent ; ils s'écrient :  
 » Qu'il vienne ce Héros , nous vaincrons sous ses yeux ».  
 Henri dans le moment paroît au milieu d'eux ;  
 Brillant comme l'éclair au fort de la tempête ,  
 Il vole aux premiers rangs ; il s'avance à leur tête ;  
 Il combat ; on le suit ; il change les Destins ;  
 \* La foudre est dans ses yeux ; la mort est dans ses mains.  
 Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent ;  
 La Victoire revient ; les Ligueurs disparaissent ;  
 Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit ,  
 S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.  
 C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives ,  
 Des siens épouvantés les troupes fugitives ;  
 Sa voix pour un moment les rappelle aux Combats ;  
 La voix du grand HENRI précipite leurs pas ;  
 De son front menaçant la terreur les renverse ;  
 Leur Chef les réunit ; la crainte les disperse.  
 ( *M. DE VOLTAIRE ; Poème de La Henriade , Ch. IV.* )





**S**UR CES BORDS, dont l'hiver a glacé la surface,  
Mes ravisseurs fuyoient; & , franchissant l'espace  
Qui semble séparer le rivage & les eaux,  
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.  
J'en croyois Frédéric; & je m'étois flattée  
De voir, en sa faveur, la flotte révoltée;  
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir;  
Tout ce que j'apperçois paroît dans le devoir.  
Laisant donc pour jamais Gustave & ma Patrie,  
Je demandois la mort; quand ce Prince en furie,  
Du Palais où ses yeux ne me rencontroient point,  
Entend mes cris, me voit, vole à nous, & nous joint.  
On se mêle; je veux regagner le rivage;  
Par-tout je me trouve au centre du carnage.  
\* La Fortune se joue en ce combat fatal;  
Sur la glace long-temps l'avantage est égal;  
Elle nuit à la force; elle aide à la foiblesse;  
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.  
Parmi des cris de rage & de mourantes voix,  
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,  
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre;  
\* La glace en mille endroits menace de se fendre;  
Se fend, s'ouvre, se brise & s'épanche en glaçons  
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoißons.  
I'en encor ( quelqu'effroi qui dût m'avoir émue )  
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;  
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,  
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés;

**GUERRE.** Du reste, mieux que moi, tu n'es pas informée ;  
Ainsi, de plus en plus, tu me vois alarmée ;  
D'un rude & long Combat, peut-être qu'affoibli,  
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli ;  
Peut-être que, sans Chef, nos troupes fugitives  
Auront à son rival abandonné ces rives ;  
Et quand je me figure en proie à ses transports,  
L'épouvantable abîme où je retombe alors.....

(*M. PIRON ; Tragédie de Gustave, Act. V. Sc. I.*)



## COMBATS DE NUIT.

GUERRE.

LES COMBATS livrés dans la nuit offrent d'autres circonstances & d'autres traits pour former une peinture. Les Poètes qui ont tracé celles qui suivent, ont emprunté des circonstances du temps, les traits qui rendent leurs portraits affreux tels qu'ils doivent être; ce que l'un a dû parce qu'il devoit le taire; l'autre l'a dit parce qu'il devoit le dire. L'un, comme Racine, fait entendre des bruits confus que renvoient les échos pendant un *Combat* nocturne; l'autre, comme M. le Franc, exprime un sombre silence pendant qu'on s'égorge mutuellement; un autre, comme Corneille, fait précéder le silence, & lui fait succéder des cris de désespoir de la part des vaincus, & des cris de joie de la part des vainqueurs. Ces Poètes n'ont pu répandre ces fortes de traits dans leurs narrations, qu'après les avoir long-temps médités;

GUERRE.

qu'après en avoir étudié les effets ; qu'après s'être pénétrés de leur sujet, & l'avoir examiné dans toutes ses parties ; & ce n'est qu'ainsi que l'on peut réussir.



**FIGURE XVI.** **J**E SUIS VAINCU. Pompée a saisi l'avantage  
 D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.  
 Mes soldats presque nuds , dans l'ombre intimidés ;  
 Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;  
 Le désordre par-tout redoublant les alarmes ;  
 \* Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes ;  
 Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ;  
 Enfin toute l'horreur d'un Combat ténébreux :  
 Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?  
 Les uns sont morts ; la fuite a sauvé tout le reste ;  
 Et je ne dois la vie , en ce commun effroi ,  
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.  
 Quelque temps inconnu , j'ai traversé le Phasé ;  
 Et de-là , pénétrant jusqu'au pied du Caucase ,  
 Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés ,  
 J'ai rejoint de mon Camp les restes séparés.

(*RACINE* ; Tragédie de *Mithridate* , Act. II. Sc. 3.)



PENDANT QUE l'Ennemi , plongé dans le sommeil ,  
Renvoyoit son attaque au lever du soleil ,  
Le Héros des Troyens rassemble nos cohortes ,  
Leur parle en peu de mots , & fait ouvrir les portes.  
Les feux des Africains nous servent de flambeaux ,  
On invoque les Dieux & l'on suit les drapeaux :  
Nous marchons ; le soldat que la vengeance entraîne ,  
Se dévoue à la Mort & jure par sa Reine ;  
Nous arrivons aux lieux où de sombres clartés  
Guidoient vers l'ennemi nos pas précipités.  
Aussi-tôt le signal vole de bouche en bouche ;  
\* On observe , en frappant , un silence farouche ;  
Le sable est abreuvé du sang des Africains ;  
La nuit & le sommeil les livre dans nos mains ;  
La Mort couvre leur Camp de ses voiles funèbres ,  
Et le Ciel , obscurci par d'épaisses ténèbres ,  
Ne retentit encor dans ces moments d'horreur  
Ni des cris des mourants , ni des cris du vainqueur.  
Cependant on s'éveille ; on crie ; on prend les armes ;  
Iarbe accourt lui-même au bruit de tant d'alarmes ;  
Il arrive ; il ne voit que des Gardes errants ,  
Des Soldats massacrés l'un sur l'autre expirants ;  
Et par-tout ses regards trouvent l'affreuse image  
D'une défaite entière & d'un vaste carnage.  
A ce triste spectacle il frémit de courroux ,  
Et vole vers Enée à travers mille coups ;  
Les combattants surpris , reculant en arrière ,  
Autour de ces rivaux forment une barrière ;

## GUERRE.

\* Ils fondent l'un sur l'autre; ils brûlent de fureur,  
 Et disputent long-temps d'adresse & de valeur;  
 Mais le Dieu des Combats règle leur destinée;  
 Iarbe enfin chancelle, & tombe aux pieds d'Enée;  
 Il expire. Aussi-tôt les Africains troublés  
 S'échappent par la fuite à nos traits redoublés;  
 Et, tandis qu'éclairé des rayons de l'Aurore,  
 Le Soldat les renverse & les poursuit encore,  
 Le Vainqueur sur ses pas rassemblant les Troyens,  
 Appelle autour de lui les chefs des Tyriens.

(*M. LE FRANC*; Tragédie de *Didon*, Act. V. Sc. 4.)



**FIGURE** **C**ETTE obscure clarté qui tombe des étoiles;  
**II.** Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.  
 L'Onde s'enfle dessous, & d'un commun effort,  
 Les Mores & la Mer montent jusques au Port.  
 On les laisse passer; tout leur paroît tranquille;  
 Point de Soldats au Port; point aux murs de la Ville.  
 Notre profond silence abusant leurs esprits,  
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;  
 Ils abordent sans peur; ils ancrent; ils descendent,  
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
 Nous nous levons alors, & tous en même-temps  
 Poussons jusques au Ciel mille cris éclatants;  
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent,  
 Ils paroissent armés; les Mores se confondent;

L'épouvante les prend à-demi descendus ;  
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.  
Ils couroient au pillage , & rencontrent la Guerre.  
Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre ,  
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,  
Avant qu'aucun résiste , ou reprenne son rang ;  
Mais bientôt malgré nous leurs Princes les rallient ;  
Leur courage renaît , & leurs terreurs s'oublient ;  
La honte de mourir sans avoir combattu ,  
Arrête leur désordre , & leur rend leur vertu.  
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;  
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;  
\* Et la terre & le fleuve & leur flotte & le port  
Sont des champs de carnage où triomphe la Mort.  
O combien d'actions ! combien d'exploits célèbres  
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres  
Où chacun , seul témoin des grands coups qu'il donnoit ,  
Ne pouvoit discerner où le Sort inclinoit !  
J'allois de tous côtés encourager les nôtres ,  
Faire avancer les uns , & soutenir les autres ,  
Ranger ceux qui venoient , les pousser à leur tour ;  
Et ne l'ai pu sçavoir jusques au point du jour.  
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;  
Le More voit sa perte , & perd soudain courage ;  
Et , voyant un renfort qui nous vient secourir ,  
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.  
Ils gagnent leurs vaisseaux ; ils en coupent les cables ,  
Poussent jusqu'aux Cieux des cris épouvantables ;

**GUERRE.**

Font retraite en tumulte , & sans considérer  
 Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.  
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ;  
 Le flux les apporta , le reflux les remporte ;  
 Cependant que leurs Rois engagés parmi nous ,  
 Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups ,  
 Disputent vaillamment , & vendent bien leur vie :  
 A se rendre , moi-même en vain je les convie ;  
 Le cimenterre au poing , ils ne m'écoutent pas ;  
 Mais , voyant à leurs pieds tomber tous leurs Soldats ;  
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent ;  
 Ils demandent le Chef ; je me nomme ; ils se rendent ;  
 Je vous les envoyai tous deux en même-temps ,  
 Et le Combat cessa faute de combattants.

(*P. CORNEILLE* ; Tragédie du *Cid* , Act. IV. Sc. 3.)





## COMBATS SINGULIERS.

GUERRE.

**I**L N'EST GUÈRES de sujet où l'hypotypose réussisse mieux que dans la description d'un *Combat singulier* : il est aisé de s'en appercevoir dans les portraits suivans, soit de Fénelon, soit de Racine, soit de Voltaire, soit de Corneille ; ces Auteurs ont sçu si bien y jeter de l'intérêt, qu'on croit en les lisant voir l'action sous les yeux. On se sent animé des passions des Combattants ; on partage leurs périls ; on est étonné de leur courage, & touché de la mort de celui qui succombe. Comment ont-ils trouvé le secret de produire tous ces sentimens sur l'esprit du Lecteur ? C'est en peignant autant les dispositions que les actions des Combattants ; c'est en n'omettant rien des mouvements & des efforts physiques qu'ils font pour disputer la victoire à leur adversaire ; c'est en interrompant leur narration par des traits vifs & faillants qui raniment l'attention & piquent la curiosité ; c'est en

GUERRE.

produisant une surprise subite qui rend tout-à-coup la scène plus intéressante. Tel est, par exemple, ce trait de Racine :

*Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain  
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main.*

Tel cet autre de M. de Voltaire :

*O désespoir ! ô cris !  
Il le voit ; il l'embrasse , hélas ! c'étoit son fils.*

Tel cet autre du même M. de Voltaire :

*Il regarde Paris , & meurt en soupirant.*

Ces fortes d'images ajoutent beaucoup à la narration entière ; elles peignent plus vivement ce qu'a de personnel la douleur des malheureux ; ce qui précède a touché le Lecteur insensiblement & par degrés ; & ces fortes de traits qui suivent , achèvent de l'attendrir & de l'émouvoir ; c'est une espèce de douce violence qu'on lui fait pour exciter sa compassion , & il est rare qu'il lise ces fortes de morceaux sans émotion ou au-moins sans intérêt.

**L**IL MÉPRISOIT un ennemi aussi foible que moi ; mais , sans m'étonner de sa force prodigieuse ni de son air sauvage & brutal , je pouffai ma lance contre sa poitrine , \* je lui fis vomir en expirant , des torrents d'un sang noir ; il pensa m'écraser dans sa chute ; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes ; je pris ses dépouilles , & je revins trouver Aceste.

( *DE FÉNELON ; Télémaque , Livre I.*  )



**L**LE PREMIER Combat fut celui de la Lutte : un Rhodien , d'environ trente-cinq ans , surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple & fort ; je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & , regardant avec pitié ma tendre jeunesse , il voulut se retirer , mais je me présentai à lui. \* Alors nous nous saisîmes l'un de l'autre ; nous nous serrâmes à perdre la respiration ; nous étions épaule contre épaule , pied contre pied , tous les nerfs tendus , & les bras entrelacés comme des serpents , chacun s'es-

GUERRE.  
FIGURE  
XXIX.

FIGURE  
I.

GUERRE.

forçant d'enlever de terre son ennemi : tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit , tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche : pendant qu'il me tâtoit ainsi , je le pouffai avec tant de violence que ses reins plièrent ; il tomba sur l'arène , & m'entraîna sur lui ; en vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi.

( *Le même ; au même endroit , Livre V.* )



FIGURE I. **A** PEINE Télémaque eut tiré cette épée , qu'Hippias , qui vouloit profiter de l'avantage de sa force , se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse ; l'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisirent & se ferrèrent l'un l'autre : les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; \* ils se raccourcissent ; ils s'allongent ; ils se baissent ; ils se relèvent ; ils s'élancent ; ils sont altérés de sang : les voilà aux prises , pied contre pied , main contre main ; ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un ; mais Hippias , d'un âge plus avancé , sembloit devoir accabler Télémaque dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse : déjà Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux

chancelants. Hippias le voyant ébranlé, redoubla ses efforts ; c'étoit fait du fils d'Uliſſe ; il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement , ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui , & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire , n'eût déterminé la victoire en ſa faveur : elle ne quitta point le Palais de Salente ; mais elle envoya Iris , la prompte meſſagère des Dieux : celle-ci volant d'une aîle légère , fendoit les eſpaces immenſes des airs , laiſſant après elle une longue trace de lumière qui peignoit un nuage de mille différentes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'Armée innombrable des Alliés. Elle voit de loin la querelle , l'ardeur & les efforts des deux Combattants ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé des vapeurs ſubtiles. Dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force , ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la Déeſſe lui avoit confiée. Auſſi-tôt Télémaque , dont les forces étoient épuifées , commence à ſe ranimer ; à meſure qu'il ſe ranime , Hippias ſe trouble ; il ſent je ne ſçais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque , tantôt dans une ſituation ,

GUERRE.

tantôt dans une autre ; il l'ébranle ; il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jete par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti , ne fait pas un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit , tout ce qu'il environne en est ébranlé.

( *Le même ; au même endroit , Livre XVI.*  )



FIGURE  
I.

QUAND on les vit ainsi tous deux combattre de près , tous les autres Combattants en silence , mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement , & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives , brillants comme les éclairs d'où partent les foudres , se croisent plusieurs fois , & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent ; \* les deux Combattants s'allongent , se replient , s'abaissent , se relèvent tout d'un coup , & enfin se saisissent : le lierre en naissant au pied d'un ormeau , n'en serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre , que ces deux Combattants se serrent l'un l'autre.

( *Le même ; au même endroit , Livre XX.*  )



## CRÉON.

GUERRE.  
FIGURE  
I.

**V**OUS AVEZ VU, Madame, avec quelle furie  
Les deux Princes sortoient pour s'arracher la vie;  
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,  
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.  
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,  
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit sçu faire.  
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis;  
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis.  
Ils ont choisi d'abord pour leur champ de bataille  
Un lieu près des deux Camps, au pied de la muraille;  
C'est-là, que reprenant leur première fureur,  
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur;  
\* D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,  
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;  
Et, la seule fureur précipitant leurs bras,  
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.  
Mon fils qui, de douleur, en soupiroit dans l'ame;  
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,  
Se jete au milieu d'eux, & méprise, pour vous,  
Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous;  
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,  
Et, pour les séparer, s'expose à leur furie;  
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours,  
Et ces deux furieux se rapprochent toujours:  
Il tient ferme pourtant, & ne perd point courage;  
De mille coups mortels il détourne l'orage,

GUERRE.

Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,  
Soit qu'il cherchât son frère ou ce fils malheureux,  
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

A N T I G O N E.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie ?

C R É O N.

J'y cours ; je le relève , & le prends dans mes bras ,  
Et, me reconnoissant : « Je meurs , dit-il tout bas ,  
» Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse.  
» En vain à mon secours votre amitié s'empresse ;  
» C'est à ces furieux que vous devez courir ;  
» Séparez-les , mon père , & me laissez mourir « .  
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle  
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle ;  
Seulement Polinice en paroît affligé :  
» Attends , Hémon , dit-il ; tu vas être vengé « .  
En effet sa douleur renouvelle sa rage ,  
Et bientôt le Combat tourne à son avantage.  
Le Roi , frappé d'un coup qui lui perce le flanc ,  
Lui cède la victoire & tombe dans son sang.  
Les deux Camps aussi-tôt s'abandonnent en proie ,  
Le nôtre à la douleur , & les Grecs à la joie ;  
Et le peuple alarmé du trépas de son Roi ,  
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.  
Polinice , tout fier du succès de son crime ,  
Regarde avec plaisir expirer sa victime ;  
Dans le sang de son frère il semble se baigner ;  
« Et , tu meurs , lui dit-il , & moi je vais régner ;  
» \* Regarde



» \* Regarde dans mes mains l'empire & la victoire ;  
 » Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;  
 » Et , pour mourir encor avec plus de regret ,  
 » Traître , songe en mourant que tu meurs mon sujet ».  
 En achevant ces mots , d'une démarche fière ,  
 Il s'approche du Roi couché sur la poussière ;  
 Et , pour le désarmer , il avance le bras ;  
 Le Roi , qui semble mort , observe tous ses pas ;  
 Il le voit ; il l'attend , & son ame irritée ,  
 Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée ;  
 L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs ,  
 Et retarde le cours de ses derniers soupirs ;  
 Prêt à rendre la vie , il en cache le reste ,  
 Et sa mort au vainqueur est un piège funeste ;  
 Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain  
 Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main ,  
 Il lui perce le cœur ; & son ame ravie ,  
 En achevant ce coup , abandonne la vie.  
 Polinice frappé pousse un cri dans les airs ;  
 Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.  
 \* Tout mort qu'il est , Madame , il garde sa colère ;  
 Et l'on diroit qu'encor il menace son frère ;  
 Son visage , où la Mort a répandu ses traits ,  
 Demeure plus terrible & plus fier que jamais.  
 ( RACINE ; Tragédie des *Frères Ennemis* , Act. V. Sc. 3.)



GUERRE.  
FIGURE

I.

D'Ailly portoit par-tout la crainte & le trépas ;  
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ,  
Et qui , dans les horreurs de la Guerre cruelle ,  
Reprend , malgré son âge , une force nouvelle.  
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants ;  
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans .....  
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière ,  
Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,  
A travers les blessés , les morts & les mourants.  
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ;  
Tous deux sur l'herbe unie & de sang colorée ,  
S'élancent loin des rangs , d'une course assurée ;  
Sanglants , couverts de fer , & la lance à la main ,  
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.  
La terre en retentit ; leurs lances sont rompues ;  
Comme , en un Ciel brûlant , deux effroyables nues  
Qui , portant le Tonnerre & la Mort dans leurs flancs ,  
Se heurtent dans les airs & volent sur les vents ;  
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;  
La foudre en est formée , & les Mortels frémissent.  
Mais , loin de leurs coursiers par un subit effort ,  
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre Mort ;  
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre ;  
La Discorde accourut , le démon de la guerre ,  
La Mort pâle & sanglante étoient à ses côtés ;  
Malheureux , suspendez vos coups précipités ;  
Mais un destin funeste enflamme leur courage ;  
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ;

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas :  
Le fer qui les couvroit brille & vole en éclats ;  
Sous leurs coups redoublés leur cuirasse étincelle ,  
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;  
Leur bouclier , leur casque , arrêtant leur effort ,  
Pare encor quelques coups , & repousse la Mort.  
Chacun d'eux , étonné de tant de résistance ,  
Respectoit son rival , admiroit sa vaillance.  
Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,  
Fait tomber à ses pieds ce Guerrier généreux ;  
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;  
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.  
D'Ailly voit son visage ; \* ô désespoir ! ô cris !  
Il le voit , il l'embrasse ; hélas ! c'étoit son fils.  
Le père infortuné , les yeux baignés de larmes ,  
Tournoit contre son sein ses parricides armes ;  
On l'arrête ; on s'oppose à sa juste fureur ;  
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ;  
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;  
Il renonce à la Cour , aux Humains , à la Gloire ;  
Et , se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,  
Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.  
Là , soit que le soleil rendît le jour au monde ,  
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'Onde ,  
Sa voix faisoit redire aux échos attendris  
Le nom , le triste nom de son malheureux fils.

(M. DE VOLTAIRE ; Poëme de la *Henriade*, Ch. VIII.)



GUERRE.  
FIGURE  
I.

M A I S la trompette sonne ; ils s'élancent tous deux ;  
Ils commencent enfin ce combat dangereux.  
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse ,  
L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse  
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.  
Cent coups étoient portés & parés à l'instant ;  
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ,  
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite ;  
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ,  
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;  
On se plaît à les voir s'observer & se craindre ,  
Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre ;  
Le fer étincelant , avec art détourné ,  
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.  
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante  
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,  
Et se rompant encor par des chemins divers ,  
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.  
Le spectateur surpris , & ne pouvant le croire ;  
Voyoit à tout moment leur chute & leur victoire.  
D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;  
Turenne est plus adroit & moins impétueux ;  
Maître de tous ses sens , animé sans colère ,  
Il fatigue à loisir son terrible adversaire ;  
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;  
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur :  
Turenne qui l'observe aperçoit sa foiblesse ;  
Il se ranime alors ; il le pousse ; il le presse ;

Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc ;  
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.  
 Il tombe , & de l'Enfer tous les monstres frémissent ;  
 Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :  
 « De la Ligue à jamais le trône est renversé ;  
 » Tu l'emportes , Bourbon ; notre règne est passé.  
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable ;  
 D'Aumale , sans vigueur étendu sur le sable ,  
 Menace encor Turenne , & le menace en vain ;  
 Sa redoutable épée échappe de sa main :  
 Il veut parler ; sa voix expire dans sa bouche ;  
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche ;  
 \* Il se lève ; il retombe ; il ouvre un œil mourant ;  
 Il regarde Paris , & meurt en soupirant.

( *Le même ; au même endroit , Ch. X. )*



\* \* \* \* \* APPRENEZ , apprenez  
 La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.  
 Resté seul contre trois , mais en cette aventure ,  
 Tous trois étant blessés , & lui seul sans blessure ;  
 Trop foible pour eux tous , trop fort pour chacun d'eux ,  
 Il sçait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;  
 Il fuit pour mieux combattre ; & cette prompte ruse  
 Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.  
 Chacun le fuit d'un pas ou plus ou moins pressé ,  
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;

FIGURE  
I.

GUERRE.

Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,  
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite,  
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,  
Se retourne, & déjà les croit demi domptés :  
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre ;  
L'autre tout indigné qu'il ait osé l'attendre,  
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,  
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur,  
Albe à son tour commence à craindre un fort contraire ;  
Elle crie au second qu'il secoure son frère ;  
\* Il se hâte & s'épuise en efforts superflus ;  
Il trouve en le joignant que son frère n'est plus.

(P. CORNEILLE ; Tragédie d'*Horace*, Act. V, Sc. 2.)



**L**A MÊLÉE est le moment d'une Bataille dans sa plus grande chaleur : comme c'est une des actions les plus tumultueuses , il faut que les portraits qu'on en fait aient aussi quelque chose de cette chaleur ; que le style en soit véhément , les phrases concises , les traits hardis , fiers & , pour ainsi dire , terribles ; qu'on y évite un ordre marqué ; que tout y retrace la confusion & l'horreur. On peut voir tout cela dans les portraits suivants ; mais on doit y remarquer sur-tout , que , comme les peintres , qui représentent des Batailles , ont soin de placer sur le devant ou sur les côtés du tableau le portrait de quelques particuliers qui concourent à l'action générale , de même ces Auteurs célèbres font agir d'une manière plus marquée certains hommes fameux. Ces traits singuliers & remarquables font , comme on dit en Peinture ,

GUERRE.

des *repos* qui soulagent l'esprit de l'effort qu'il a fait en considérant des objets confus.



FIGURE  
I.

ALORS une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattants ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants , & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la Mêlée ; la terre gémissoit sous un monceau de corps morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts ; \* Bellone & Mars avec les Furies infernales vêtues de robes toutes dégoutantes de sang , repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle , & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs ; ces Divinités ennemies des hommes , repoussioient loin des deux partis la Pitié généreuse , la Valeur modérée , la douce Humanité ; ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres , que massacre , vengeance , désespoir & fureur brutale. La sage & invincible Pallas elle-même , l'ayant vu , frémit & recula d'horreur.

( DE FÉNELON ; *Télémaque* , Livre XX. )





**S**UR les pas des deux Chefs, alors en même-temps ,  
On voit des deux partis voler les Combattants.  
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide ,  
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;  
Soudain les flots émus de deux profondes mers ,  
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;  
La terre au loin gémit , le jour fuit , le Ciel gronde ,  
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.  
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas  
Déjà de tous côtés porte un double trépas ;  
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre ,  
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre ,  
Rassemble en même-temps, digne fruit de l'Enfer ,  
Ce qu'ont de plus terrible , & la flamme & le fer.  
\* On se mêle ; on combat ; l'adresse , le courage ,  
Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,  
La honte de céder , l'ardente soif du sang ,  
Le désespoir , la mort passent de rang en rang ;  
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;  
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère ;  
La nature en frémit ; & ce rivage affreux  
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

GUERRE.  
FIGURE  
I.

(*M. DE VOLTAIRE ; Poëme de la Henriade, Ch. VIII.*)



GUERRE.  
FIGURE  
XVI.

LE JOUR frappe déjà de ses rayons naissants  
De vingt Peuples unis les drapeaux menaçants ;  
Le Belge qui , jadis fortuné sous nos Princes ,  
Vit l'abondance alors enrichir ses Provinces ;  
Le Batave prudent , dans l'Inde respecté ,  
Puissant par son travail & par sa liberté ,  
Qui , long-temps opprimé par l'Autriche cruelle ,  
Ayant brisé son joug s'arme aujourd'hui pour elle ;  
L'Hanovrien constant qui , formé pour servir ,  
Sçait souffrir & combattre , & sur-tout obéir ;  
L'Autrichien rempli de sa gloire passée ,  
De ses derniers Césars occupant sa pensée ;  
Sur-tout ce Peuple altier qui voit sur tant de mers  
Son commerce & sa gloire embrasser l'Univers ;  
Mais qui , jaloux en vain des grandeurs de la France ,  
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance :  
Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit ;  
La haine les anime & l'espoir les séduit.  
De l'Empire François l'indomptable Génie ,  
Brave auprès de son Roi leur foule réunie ;  
Des montagnes , des bois , des fleuves d'alentour ,  
Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour ;  
Incertains pour quels maîtres en ces plaines fécondes  
Vont croître leurs moissons , & vont couler leurs ondes.  
La Fortune auprès d'eux , d'un vol prompt & léger ,  
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air ;  
\* Elle observe LOUIS , & voit avec colère  
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,  
A déjà disposé ses bataillons hardis ;  
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,  
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre ;  
Ces antiques Héros qui, montés sur un char,  
Combattoient en désordre & marchoient au hasard ;  
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage ;  
Tel son rival & lui, prudents avec courage,  
Déployant de leur art les terribles secrets,  
L'un vers l'autre avancés s'admiroient de plus près.  
\* \* \* \* \*  
Le feu qui se déploie, & qui, dans son passage,  
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage ;  
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,  
Le flux impétueux des menaçantes mers,  
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,  
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance.  
\* \* \* \* \*  
D'Argenson qu'enflammoient les regards de son père,  
La gloire de l'Etat à tous les siens si chère,  
Le danger de son Roi, le sang de ses aïeux,  
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,  
Cette masse de feu qui semble impénétrable.  
On l'arrête ; il revient ardent, infatigable ;  
Ainsi qu'au premier temps, par leurs coups redoublés,  
Les Beliers enfonçoient les remparts ébranlés.  
\* \* \* \* \*  
Ce Danois, (a) ce Héros qui, des frimats du Nord,  
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,

(a) *M. de Lovendal.*

## GUERRE.

Admire les François qu'il est venu défendre.  
 Mille cris redoublés près de lui font entendre :  
 « Rendez-vous , ou mourez , tombez sous notre effort » ;  
 C'en est fait , & l'Anglois craint LOUIS & la mort.  
 Allez , brave d'Estrée ; achevez cet ouvrage ;  
 Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ;  
 Que du Roi qu'ils bravoient ils implorent l'appui ;  
 Ils seront fiers encor ; ils n'ont cédé qu'à lui.  
 Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide ,  
 Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide ,  
 Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme encourageant,  
 Donne de deux combats le spectacle effrayant.  
 C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides,  
 Différemment armés des chasseurs intrépides ;  
 Les courriers écumants franchissent les guérets ;  
 On gravit sur les monts ; on borde les forêts ;  
 Les pièges sont dressés ; on attend ; on s'élançe ;  
 Le javelot fend l'air , & le plomb le devance ;  
 Les léopards sanglants , percés de coups divers ,  
 D'affreux rugissemens font retentir les airs ;  
 Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.  
 Ah ! c'est assez de sang , de meurtre , de ravage ;  
 Sur des morts entassés c'est marcher trop long-temps ;  
 Noailles , ramenez vos soldats triomphants.

( *M. DE VOLTAIRE ; Poëme de Fontenoy.* )



**P**EINDRE en détail ou en abrégé ; ne présenter qu'un fait ou en rappeler plusieurs , c'est ce qui demande une grande différence dans l'exposition & dans le style. Il est aisé de s'en appercevoir dans les morceaux suivans. Les deux de Maffillon & celui de Fléchier ne montrent les choses qu'en gros & en général ; aussi les pensées sont-elles vives , les phrases courtes , le style ferré , sentencieux & rempli de grands objets , qui laissent beaucoup à penser ; il semble que chaque trait de leur tableau soit un ouvrage entier ; d'un seul coup de pinceau , ils tracent une campagne & presque tout un règne. M. de Voltaire au contraire dans son morceau , profite de toutes les circonstances , qu'il embellit , parce qu'il ne parle que d'un seul fait.



GUERRE.  
FIGURE  
XVI.

LA TERRE toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes ; la mer encore gémissoit sous le nombre & sous la grandeur énorme de nos navires ; nos flottes , qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des Pirates , portoient partout au loin la terreur & la victoire ; \* les ennemis attaqués jusque dans leurs ports , avoient paru céder à l'étendard de la France , l'Empire des deux mers ; la Sicile , la Manche , les isles du nouveau monde avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes ; & l'Afrique même , encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de S. Louis & toute la puissance de Charles-Quint , ne trouvant plus d'asyle sous ses remparts foudroyés , avoit été obligée de venir s'humilier , & d'en chercher un au pied du trône de Louis..... \* Telle fut la grandeur de Louis dans la Guerre ; jamais la France n'avoit mis sur pied des Armées si formidables ; jamais l'Art militaire , c'est-à-dire , l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres , n'avoit été poussé si loin.

( MASSILLON ; Oraison Funèbre de Louis le Grand. )



DÉJA le feu de la Guerre s'allume dans toute l'Europe ; \* le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis ; & plus nos ennemis augmentent , plus nos victoires se multiplient ; l'Escaut , le Rhin , le Pô , le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes ; toute l'Europe se ligue , & ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres ; les mauvais succès irritent nos ennemis sans les défarmer ; leurs défaites qui doivent finir la Guerre , l'éternisent ; tant de sang déjà répandu nourrit les haines , loin de les éteindre ; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle Guerre ; ..... les situations changent , & nos prospérités continuent. La Monarchie n'avoit pas encore vu de jours si brillants ; elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs ; elle a pensé périr & écrouler sous le poids de sa propre gloire.

( *Le même ; au même endroit.* )



DE-LA viennent ces grands succès dont le Ciel a béni nos armes. Durant le cours de cette campagne nous n'avons ouï d'autres bruits que ceux

GUERRE.  
FIGURE  
XVI.

FIGURE  
XIV.

**GUERRE.**

que faisoient nos victoires ; nous avons cueilli des lauriers par-tout où nous avons porté la Guerre ; & où ne la portons-nous pas pour la défense des Autels & de la Patrie ? \* Nos prospérités n'ont pas même été interrompues , & la fortune a été pour nous non-seulement heureuse, mais encore constante : Villes prises ; Batailles gagnées coup sur coup & de toutes parts ; à peine avons-nous eu le temps de faire des vœux , & presque toutes nos prières ont été des actions de grâces. Toute la terre a servi comme de théâtre à la valeur de nos Guerriers ; (a) on les a vus s'ouvrir de nouveaux chemins à la gloire au travers des canons & des remparts ; & , malgré tous les obstacles de l'art & de la nature , forcer les ennemis , sans craindre ni leur force , ni leur courage , non pas même leur désespoir : (b) la Mer , dont ils croyoient être les maîtres , a semblé se soulever à son tour contre leur orgueil ; on a vu brûler au milieu des eaux ces vaisseaux superbes , chargés des richesses de leur commerce , & servir de jouet aux vents , ces magasins flottants de leur avarice. D'où vient cette suite de glorieux événements ? sinon de la correspondance du Sou-

(a) *Combat de Nervinde.*

(b) *Flotte de Smyrne.*



verain qui veille à la sûreté de son Peuple ; & du Peuple qui contribue , & de ses biens & de sa vie , à la gloire du Souverain. GUERRE.

( *FLÉCHIER ; III Sermon prêché à l'ouverture des Etats du Languedoc , à Narbonne en 1693. )*



D'UN éclat différent mon camp frappoit leur vue ;  
 Mon Armée , en silence à leurs yeux étendue ,  
 N'offroit de tous côtés que farouches Soldats  
 Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,  
 Accoutumés au sang , & couverts de blessures ;  
 Leur fer & leurs mousquets compoisoient leurs parures.  
 Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux ,  
 Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;  
 \* Comme eux , de mille morts affrontant la tempête ,  
 Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.  
 Je vis nos ennemis vaincus & renversés ,  
 Sous nos coups expirants , devant nous dispersés ;  
 A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée  
 Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

FIGURE  
XV.

( *M. DE VOLTAIRE ; Poème de la Henriade, Ch. III. )*



GUERRE.

FIN DE LA GUERRE,

O U ,

LA PAIX.

**L**E CONTRASTE des horreurs de la Guerre avec les douceurs de la *Paix*, ne peut former qu'un tableau intéressant; les Auteurs des pièces suivantes en ont senti l'avantage. La réflexion qui commence le morceau de Mafcaron est digne d'un Orateur Chrétien, & forme elle seule la plus heureuse transition de la matière que nous venons de quitter, à celle que nous allons présenter au Lecteur: Malherbe, avec son style naïf & bien frappé, fait entrevoir la *Paix* comme unique source du bonheur d'un Etat dans le particulier ainsi que dans le général, & même comme la sûreté des Rois: Rousseau ne l'envisage que comme dans l'avenir; mais, après le tableau terrible de la Guerre, le portrait qu'il fait de la *Paix* rend celle-ci plus précieuse, plus desi-

able ; la strophe où M. de Voltaire nous peint Colbert Ministre. & Protecteur des Arts au-dessus de Louvois Ministre de Mars , suffit seule pour persuader que la *Paix* est préférable aux plus heureuses Guerres. Enfin le portrait de notre Monarque bien-aimé terminant , non pas la Guerre seulement , mais encore ses victoires pour donner la *Paix* , forme la plus belle conclusion pour tout Lecteur ami de l'Humanité.

---

 GUERRE.


DE QUOI servent les armes , \* si , par les combats & les victoires , l'on ne se fait un chemin à la paix , qui dans l'ordre légitime des choses doit être la fin de la Guerre ? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin ; entre dans la Bavière , le fer & le feu à la main ; prend presque toutes les Villes de cet Etat ; défait les Bava-*FIGURE*  
*II.* rois & les Impériaux , & force l'Empereur par tant de victoires de consentir à la Paix de Munster qui assura au Roi la conquête de l'Alsace.

(MASCARON ; *Oraison Funèbre de M. de Turenne.*)



GUERRE.  
FIGURE  
XI.

TU NOUS rendras alors nos douces destinées ;  
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années  
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ;  
Toute sorte de biens comblera nos familles ;  
\* La moisson de nos champs lasserà les faucilles ,  
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

(MALHERBE ; Stances sur le Voyage d'Henri IV en  
*Limosin.* )



FIGURE  
XV.

ASSEZ de funestes batailles  
Et de carnages inhumains  
Ont fait en nos propres entrailles  
Rougir nos déloyales mains.  
Donne ordre que , sous ton Génie,  
Se termine cette manie ,  
Et que , las de perpétuer  
Une si longue malveillance ,  
Nous employions notre vaillance  
Ailleurs qu'à nous entre-tuer.



La Discorde aux crins de couleuvres ,  
Peste fatale aux Potentats ,  
Ne finit ses tragiques œuvres  
Qu'en la fin même des Etats :  
D'elle naquit la frénésie  
De la Grèce contre l'Asie ;

Et d'elle prirent le flambeau  
Dont ils désolèrent la terre ,  
Les deux frères de qui la Guerre  
Ne cessa point dans le tombeau.



C'est en la Paix que toutes choses  
Succèdent selon nos desirs ;  
\* Comme au printemps naissent les roses ,  
En la Paix naissent les plaisirs ;  
Elle met les pompes aux villes ,  
Donne au champ les moissons fertiles ,  
Et de la majesté des Loix  
Appuyant les pouvoirs suprêmes ,  
Fait demeurer les Diadèmes  
Fermes sur la tête des Rois.



Ce sera dessous cette Egide ,  
Qu'invincible de tous côtés ,  
Tu verras ces peuples sans bride  
Obéir à tes volontés ;  
Et , surmontant leur espérance ,  
Remettras en telle assurance  
Leur salut qui fut déploré ,  
Que vivre au siècle de MARIE ,  
Sans mensonge & sans flatterie  
Sera vivre au siècle doré.

( *Le même ; Ode à Marie de Médicis sur sa Régence.* )



GUERRE.  
FIGURE  
III.

LA PAIX ne voit rien qui menace  
De faire renaître nos pleurs ;  
Tout s'accorde à notre bonnace ;  
Les hivers nous donnent des fleurs ;  
\* Et si les pâles Euménides ,  
Pour réveiller nos parricides ,  
Toutes trois ne sortent d'enfer ,  
Le repos du siècle où nous sommes ,  
Va faire à la moitié des hommes  
Ignorer ce que c'est que le fer.

( *Le même ; Ode à la même.* )



FIGURE IV. O PAIX ! tranquile Paix ! secourable Immortelle ,  
Fille de l'Harmonie & mère des Plaisirs ;  
Que fais-tu dans les Cieux , tandis que de Cybelle  
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs ?



Si par l'ambition de la terre bannie,  
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs ,  
Que t'a fait l'Innocence injustement punie  
De l'inhumanité de ses persécuteurs ?



Equitable Déesse , entends nos voix plaintives ;  
Vois ces champs ravagés , vois ces Temples brûlants ;  
Ces Peuples éplorés , ces mères fugitives ,  
Et ces enfants meurtris entre leurs bras sanglants.



De quels débordements de sang & de carnage  
La terre a-t-elle vu ses flancs plus engraisés ?  
Et quel fleuve jamais vit border son rivage  
D'un plus horrible amas de mourants entassés ?



Telle , autour d'Ilion , la Mort livide & blême  
Moissonnoit les Guerriers de Phrygie & d'Argos ;  
Dans ces combats affreux où le Dieu Mars lui-même  
De son sang immortel vit bouillonner les flots.



D'un cri pareil au bruit d'une Armée invincible  
Qui s'avance au signal d'un combat furieux ,  
Il ébranla du Ciel la voûte inaccessible ,  
Et vint porter sa plainte au Monarque des Dieux.



Mais le grand Jupiter dont la présence auguste  
Fait rentrer d'un coup d'œil l'audace en son devoir ,  
Interrompant la voix de ce Guerrier injuste ,  
En ces mots foudroyants confondit son espoir :



---



---

GUERRE.

« Va , Tyran des Mortels , Dieu barbare & funeste ;  
 » Va faire retentir tes regrets loin de moi ;  
 » De tous les habitants de l'Olympe céleste ,  
 » Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.



» Tigre , à qui la pitié ne peut se faire entendre ,  
 » Tu n'aimes que le meurtre & les embrasements ;  
 » Les remparts abattus , les palais mis en cendre ,  
 » Sont de ta cruauté les plus doux monuments.



» La Frayeur & la Mort vont sans cesse à ta suite ;  
 » Montre nourri de sang , cœur abreuvé de fiel ,  
 » Plus digne de régner sur les bords du Cocyte ,  
 » Que de tenir ta place entre les Dieux du Ciel.



» Ah ! lorsque ton orgueil languissant dans les chaînes  
 » Où les fils d'Aloüs te faisoient soupiner ,  
 » Pourquoi , trop peu sensible aux misères humaines ,  
 » Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer ?



» La Discorde dès-lors , avec toi détrônée ,  
 » Eût été pour toujours reléguée aux Enfers ;  
 » Et l'altière Bellone , au repos condamnée ,  
 » N'eût jamais exilé la Paix de l'Univers.





» La Paix, l'aimable Paix, fait bénir son Empire ;  
» Le bien de ses Sujets fait son soin le plus cher ;  
» Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire  
» La fureur de régner par la flamme & le fer ».



Chaste Paix, c'est ainsi que le Maître du monde,  
Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix ;  
\* Ton sceptre rend la terre en délices féconde ;  
Le sien ne fait régner que les pleurs & les cris.



Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée  
Refuser le secours de tes divines mains ?  
Pourquoi du Roi des Cieux chérie & protégée,  
Céder à ton rival l'Empire des Humains ?



Je t'entends ; c'est en vain que nos vœux unanimes  
De l'Olympe irrité conjurent le courroux ;  
Avant que sa justice ait expié nos crimes,  
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.



Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine ?  
Quel âge plus fécond en Tyrans orgueilleux ?  
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine  
Lever contre le Ciel un front plus sourcilleux ?



---



---

**GUERRE.**

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse ;  
 Le blasphême s'érige en noble liberté ;  
 La fraude au double front en prudente sagesse ,  
 Et le mépris des Loix en magnanimité.



Voilà , Peuples , voilà ce qui sur vos Provinces  
 Du Ciel inexorable attire la rigueur ;  
 Voilà le Dieu fatal qui met à tant de Princes  
 La foudre dans les mains , la haine dans le cœur.



Des douceurs de la Paix , des horreurs de la Guerre ;  
 Un ordre indépendant détermine le choix ;  
 \* C'est le courroux des Rois qui fait armer la terre ;  
 C'est le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.



C'est par eux que sur nous la suprême vengeance  
 Exerce les fléaux de sa sévérité ,  
 Lorsqu'après une longue & stérile indulgence  
 Nos crimes ont du Ciel épuisé la bonté.



Grands Dieux ! si la rigueur de vos coups légitimes  
 N'est point encor lassée après tant de malheurs ;  
 Si tant de sang versé , tant d'illustres victimes ,  
 N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs ;



Inspirez-nous du-moins ce repentir sincère ,  
Cette douleur soumise & ces humbles regrets  
Dont l'hommage peut seul , en ces temps de colère ,  
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.



Echauffez notre zèle ; attendrissez nos ames ;  
Elevez nos esprits au céleste séjour ;  
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes  
Qu'allument le devoir , le respect & l'amour.



Un Monarque vainqueur , arbitre de la Guerre ,  
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux ,  
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre ,  
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.



Que dis-je ? Ce moment de jour en jour s'avance ;  
Les Dieux sont adoucis ; nos vœux sont exaucés ;  
D'un Ministre adoré l'heureuse providence  
Veille à notre salut ; il vit ; c'en est assez.



Peuples , c'est par lui seul que Bellone asservie  
Va se voir enchaîner d'un éternel lien ;  
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie ;  
C'est à votre repos qu'il immole le sien.



---

---

GUERRE.

---



---

**GUERRE.**

Reviens donc ; il est temps que son vœu se consume ;  
 Reviens , divine Paix , en recueillir le fruit ;  
 Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme ,  
 Et laisse-toi conduire au Dieu qui le conduit.



Ainsi du Ciel calmé rappelant la tendresse ,  
 Pussions-nous voir changer par ses dons souverains  
 Nos peines en plaisirs, nos pleurs en allégresse ,  
 Et nos obscures nuits en jours purs & sereins !

( *ROUSSEAU ; Ode à la Paix.* )



**FIGURE**  
**III.**

**L'**ETNA renferme le tonnerre  
 Dans ses épouvantables flancs ;  
 Il vomit le feu sur la terre ;  
 Il dévore ses habitants.  
 Fuyez , Driades gémissantes ,  
 Ces campagnes toujours brûlantes ,  
 Ces abîmes toujours ouverts ,  
 Ces torrents de flamme & de souffre  
 Echappés du sein de ce gouffre  
 Qui touche aux voûtes des Enfers.



Plus terrible dans ses ravages ,  
 Plus fier dans ses débordements ,  
 Le Pô renverse ses rivages ,  
 Cachés sous ses flots écumants ;

Avec lui marchent la ruine ,  
L'effroi , la douleur , la famine ,  
La mort , les désolations ;  
Et dans les fanges de Ferrare  
Il entraîne à la mer avare  
Les dépouilles des Nations.



Mais ces débordements de l'onde ,  
Et ces combats des éléments ,  
Et ces secousses , qui du monde  
Ont ébranlé les fondements ;  
Fléaux que le Ciel en colère ,  
Sur ce malheureux hémisphère  
A fait éclater tant de fois ,  
Sont moins affreux , sont moins sinistres ;  
Que l'ambition des Ministres ,  
Et que la discorde des Rois.



De l'Inde aux bornes de la France ;  
Le Soleil en son vaste tour ,  
Ne voit qu'une famille immense  
Que devoit gouverner l'amour :  
Mortels , vous êtes tous des frères ;  
Jetez ces armes mercenaires.  
Que cherchez-vous dans les combats ?  
Quels biens poursuit votre imprudence ?  
En aurez-vous la jouissance  
Dans l'horrible nuit du trépas ?



## GUERRE.

Encor si pour votre Patrie  
Vous saviez vous sacrifier !  
Mais non ; vous vendez votre vie  
Aux mains qui daignent la payer ;  
Vous mourez pour la cause inique  
De quelque Tyran politique  
Que vos yeux ne connoissent pas ;  
Et vous n'êtes dans vos misères  
Que des assassins mercenaires ,  
Armés pour des maîtres ingrats.



Tels sont ces oiseaux de rapine ,  
Et ces animaux malfaisants  
Apprivoisés pour la ruine  
Des paisibles hôtes des champs ;  
Aux sons d'un instrument sauvage ,  
Animés , ardents , pleins de rage ,  
Ils vont d'un vol impétueux ,  
Sans choix , sans intérêt , sans gloire ,  
Saisir une folle victoire  
Dont le prix n'est jamais pour eux.



O superbe ! ô triste Italie !  
Que tu plains ta fécondité !  
Sous tes débris ensevelie ,  
Que tu déplores ta beauté !

Je vois tes moissons dévorées  
Par les Nations conjurées  
Qui te flattoient de te venger ;  
Foible , défolée , expirante ,  
Tu combats d'une main tremblante  
Pour le choix d'un maître étranger.



\* Que , toujours armés pour la Guerre ,  
Nos Rois soient les Dieux de la Paix ;  
Que leurs mains portent le tonnerre ,  
Sans se plaie à lancer ses traits.  
Nous chérissons un Berger sage  
Qui dans un heureux pâturage  
Unit les troupeaux sous ses loix ;  
Malheur au Pasteur sanguinaire  
Qui les expose en téméraire  
A la dent du tyran des bois !



Eh ! que m'importe la victoire  
D'un Roi qui me perce le flanc ;  
D'un Roi dont j'achète la gloire  
De ma fortune & de mon sang !  
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence ,  
Dans les langueurs , dans la souffrance  
Mes jours seront-ils plus sereins ,  
Quand on m'apprendra que nos Princes ,  
Aux frontières de nos Provinces ,  
Nagent dans le sang des Germains ?



---

GUERRE.

## GUERRE.

Colbert, toi qui dans ta Patrie  
 Amenas les Arts & les Jeux ;  
 Colbert, ton heureuse industrie  
 Sera plus chère à nos neveux ,  
 Que la vigilance inflexible  
 De Louvois dont la main terrible  
 Embrâsoit le Palatinat ;  
 Et qui, sous la mer irritée ,  
 De la Hollande épouvantée  
 Vouloit anéantir l'Etat.



Que LOUIS , jusqu'au dernier âge ,  
 Soit honoré du nom de GRAND ;  
 Mais que ce nom s'accorde au Sage ;  
 Qu'on le refuse au Conquérant.  
 C'est dans la Paix que je l'admire ;  
 C'est dans la Paix que son Empire  
 Florissoit sous ses justes loix ;  
 Quand son Peuple aimable & fidèle ,  
 Fut des Peuples l'heureux modèle ,  
 Et lui le modèle des Rois.

( M. DE VOLTAIRE ; Ode sur la Paix de 1736. )



REDOUTABLE



**R**EDOUTABLE Dieu de la Guerre,  
C'est trop d'épouvante & d'horreurs ;  
Va chercher un autre hémisphère ,  
Cours y déployer tes fureurs ;  
Auteur des forfaits & des crimes ,  
Assez de brillantes victimes  
Ont ensanglanté tes autels ;  
Ton aveugle & jalouse rage  
Ne se plaît que dans le carnage ;  
Tu ris du malheur des Mortels.



C'en est fait , ton pouvoir expire ;  
Un Roi toujours victorieux  
Aux bords soumis à son Empire ,  
Fait renaître des jours heureux ;  
L'éclat de la foudre volante ,  
De l'airain la bouche tonnante  
Ne retentit plus dans les airs ;  
La Discorde , aux Royaumes sombres ,  
Frémit , épouvante les Ombres ,  
Laisse respirer l'Univers.



Paix charmante , adorable Astrée ,  
Jeux , Plaisirs , qui suivez ses pas ,  
Sortez de la voûte azurée ;  
Venez embellir nos climats ;

## GUERRE.

Rentre dans le sombre Tartare,  
 Erinny's, Dêité barbare,  
 Fuis ; c'est le règne de la Paix :  
 LOUIS au comble de la gloire,  
 S'arrache aux bras de la Victoire,  
 Tremble ; il t'enchaîne pour jamais.



Quelle douce & tendre harmonie  
 Se fait entendre dans les airs !  
 Je vois la Discorde bannie ;  
 La Paix s'annonce à l'Univers ;  
 Au bruit éclatant des trompettes  
 Succède le son des musettes ;  
 L'Amour désarme nos Guerriers ;  
 Pour eux il ordonne des fêtes,  
 Leur offre d'aimables conquêtes,  
 Et change en mirthe ses lauriers.



Tel du palais des Néréides  
 On vit sortir le Dieu des Mers,  
 Et chasser des plaines liquides  
 Les vents déchaînés dans les airs.  
 Ainsi LOUIS calme l'orage ;  
 Notre bonheur est son ouvrage ;  
 François, chérifiez ses vertus ;  
 Prince vraiment digne du trône,  
 \* Assuré de vaincre, il pardonne ;  
 C'est une victoire de plus.



O vous, Conquérants de la terre,  
 D'un faux & vain titre éblouis,  
 Dans le tumulte de la Guerre,  
 Pour modèle prenez LOUIS.  
 LOUIS de son Peuple est le père,  
 Son bras dépose le tonnerre;  
 Est-il des triomphes plus grands?  
 Un Roi, pour le repos du monde,  
 Qui retient la foudre qui gronde,  
 Seul est digne de notre encens.

---



---

 GUERRE.


Moins frappé de ton rang suprême  
 Que de l'éclat de ta vertu,  
 Prince, je t'admire, je t'aime;  
 C'est un hommage qui t'est dû.  
 Trop heureux de t'avoir pour Maître!  
 Si l'Univers pouvoit connoître  
 Quelle est la douceur de ta loi,  
 Jaloux du bonheur de la France,  
 Bientôt soumis à ta puissance,  
 Il te choisiroit pour son Roi.

( \* \* \* Ode sur la Paix de 1748. )



PEUPLE.

## §. VIII.

## P E U P L E.

Tous les défauts que l'on peut reprocher au *Peuple* se trouvent ici rendus dans la plus grande vérité ; on peut dire que tous ces portraits sont faits d'après nature. Corneille nous le peint redoutable quand son pouvoir surmonte la puissance supérieure ; Campistron trace en beaux vers son inconstance ; Racine exprime sa licence , inquiétante pour les Rois mêmes ; mais avec quelle force M. de Voltaire rend-il d'un côté sa crédulité & son fanatisme ; de l'autre la bassesse de ses sentiments & de ses actions ; on ne peut rien de mieux frappé , & en même-temps de plus ressemblant.



---

PEUPLE.  
FIGURE  
XV.

SI L'AMOUR du pays doit ici prévaloir ,  
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;  
Et cette liberté qui lui semble si chère ,  
N'est pour Rome , Seigneur , qu'un bien imaginaire ,  
Plus nuisible qu'utile , & qui n'approche pas  
De celui qu'un bon Prince apporte à ses Etats.  
Avec ordre & raison les honneurs il dispense ;  
Avec discernement punit & récompense ;  
Et dispose de tout en juste possesseur ,  
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.  
Mais quand le Peuple est maître , on n'agit qu'en tumulte ;  
\* La voix de la raison jamais ne se consulte ;  
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ;  
L'autorité livrée aux plus séditieux.  
Ces petits Souverains qu'il fait pour une année ,  
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée ,  
Des plus heureux desseins font avorter le fruit ,  
De peur de le laisser à celui qui les suit.  
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent ,  
Dans le champ du Public largement ils moissonnent ;  
Assurés que chacun leur pardonne aisément ,  
Espérant à son tour un pareil traitement ;  
Le pire des Etats c'est l'Etat populaire.....

(P. CORNEILLE ; Tragédie de *Cinna* , Act. II , Sc. I.)



PEUPLE.  
FIGURE  
XXV.

\* \* \* \* \*  
**A**H ! que tu connois mal quels sont nos Citoyens ;  
 Des Peuples inconstants l'ame basse & commune  
 Règle leurs sentiments au gré de la fortune ;  
 \* Et tels qu'ils adoroient dans la prospérité ,  
 Devient leur ennemi par son adversité.  
 Ils avancent sa perte injuste ou légitime ,  
 Et joignent leur secours au destin qui l'opprime.  
 Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois  
 Voloit pour applaudir à mes moindres exploits ;  
 Quand , suivi de captifs gémissants sous nos chaînes ,  
 Triomphant , j'approchois des sacrés murs d'Athènes ;  
 Et je vois qu'aujourd'hui ce Peuple furieux  
 Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux ;  
 \* Et d'un Tyran barbare aimant les injustices ,  
 La haine est le seul prix qu'il donne à mes services.  
 ( *DE CAMPISTRON ; Trag. de Phocion, Act.III, Sc. 1.* )



**M**A FILLE , il est trop vrai ; j'ignore pour quel crime  
 La colère des Dieux demande une victime ;  
 Mais ils vous ont nommée ; un oracle cruel  
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.  
 Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrières ,  
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières ;  
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;  
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté ;

Cette nuit même encor , on a pu vous le dire ,  
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire ;  
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;  
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.  
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée ;  
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;  
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné  
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.  
Ne vous assurez point sur ma foible puissance ;  
Quel frein pourroit d'un Peuple arrêter la licence ,  
Quand des Dieux , nous livrant à son zèle indiscret ,  
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?  
Ma Fille , il faut céder ; votre heure est arrivée ;  
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée ;  
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;  
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.  
Montrez en expirant de qui vous êtes née ;  
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée ;  
Allez ; & que les Grecs, qui vont vous immoler ,  
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

( *RACINE* ; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. IV, Sc. 4. )



PEUPLE.  
FIGURE  
XIV.

**P**LUT à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi,  
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !  
Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule.  
Ces chefs ambitieux d'un Peuple trop crédule ,  
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux ,  
Ont conduit dans le piège un Peuple furieux ;  
Ont armé contre moi sa pitié cruelle ;  
J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle ,  
Et , la flamme à la main , courir dans les combats ,  
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenoient pas.  
Vous connoissez le Peuple , & sçavez ce qu'il ose ,  
Quand , du Ciel outragé pensant venger la cause ,  
Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,  
Il a rompu le frein de la soumission ;  
Vous le sçavez , Madame , & votre prévoyance  
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.

( *M. DE VOLTAIRE* ; Poëme de la *Henriade* , Ch. II. )



FIGURE  
XXIX.

**E**H BIEN encor ce crime ! il m'est trop nécessaire ;  
Mais en perdant le fils , j'ai besoin de la mère ;  
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur ,  
Qui détourne de moi le nom d'*Usurpateur* ;  
Qui fixe enfin les vœux de ce Peuple infidèle ;  
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.



Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :  
Echauffés par l'espoir , ou glacés par l'effroi ,  
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.  
Toi , dont le sort dépend de ma grandeur suprême ,  
Appui de mes projets par tes soins dirigés ,  
Erox , va réunir les esprits partagés ;  
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;  
Assure au Courtisan ma faveur en partage ;  
Du lâche qui balance échauffe les esprits ;  
Promets , donne , conjure , intimide , éblouis ;  
Ce fer au pied du trône en vain m'a sçu conduire ;  
C'est encor peu de vaincre , il faut sçavoir séduire ;  
Flatter l'hydre du Peuple , au frein l'accoutumer ,  
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

PEUPLE.

( *Le même ; Tragédie de Mérope , Act. I , Sc. 4.*  )



CE QUE j'ai fait , Abner , j'ai cru devoir le faire ;  
Je ne prends point pour juge un Peuple téméraire :  
Quoi que son insolence ait osé publier ,  
Le Ciel même a pris soin de me justifier.  
Sur d'éclatants succès ma puissance établie  
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.  
Par moi , Jérusalem goûte un calme profond ;  
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond ,

FIGURE  
III.

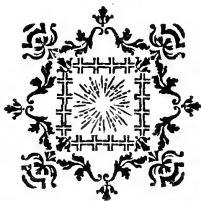
---

---

**PEUPLE.**

Ni l'altier Philistin , par d'éternels ravages ,  
Comme au temps de vos Rois, désoler ses rivages.  
Le Syrien me traite & de *Reine* & de *Sœur* ;  
Enfin de ma Maison le perfide oppresseur ,  
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie ,  
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

( *RACINE* ; Tragédie d'*Athalie*, Act. II, Sc. 5.)



## §. IX.

## FACTION.

## MAUX PARTICULIERS DES ÉTATS.

## FACTION EN GÉNÉRAL.

LE PORTRAIT que Fléchier fait des *Factions* qui divisèrent l'Etat dans le siècle dernier , contient plusieurs de ces pensées , où l'on passe du figuré au propre , & du propre au figuré. Ces tours ont cela d'avantageux , qu'ils contribuent à peindre doublement , à graver plus profondément dans l'imagination ce qu'on rappelle à l'Auditeur , & à déguiser adroitement ce qu'il est à propos de taire ou de ne pas dire trop ouvertement. Celui de Bossuet au contraire , est clair & fortement frappé , parce qu'il vouloit en tirer une vérité importante & la mettre dans tout son jour. Les morceaux de Poésie qu'on trouve ici , donnent une idée bien juste des pensées secrètes , des projets , des artifices , des agitations tout à la fois , effets & causes de toute *Faction*.



FACTION.  
FIGURE  
III.

**D**I EU permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva ; un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat , & se répandit dans les parties les plus éloignées ; \* les passions que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice & de la raison ; & les plus sages mêmes , entraînés par le malheur des engagements & des conjonctures contre leur propre inclination , se trouvèrent , sans y penser , hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain ; l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat ; la confiance qu'inspire la naissance , la capacité , les services , les mouvements de l'ambition , & plus encore la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut , & se sert pour la punition des hommes de leurs propres dérèglements , furent les causes des partis formés , & de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier Ministre.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



UN HOMME s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique , capable de tout entreprendre & de tout cacher ; également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre ; qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil & par prévoyance ; mais au reste si vigilant & si prêt à tout , qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants & audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux ! & qu'il en paroît dans l'histoire , à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas , quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples , & de prévaloir sur les Rois. Car , comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de sectes qui n'avoient plus de règles certaines , le plaisir de dogmatiser sans être repris , ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière , étoit le charme qui possédoit les esprits ; il sçut si bien les concilier par-là , qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté , elle suit en aveugle ,

FACTION.  
FIGURE  
II.

**FACTION.**

pourvu qu'elle en entende seulement le nom : ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude ; & leur subtil conducteur qui, en combattant, en dogmatifant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur & le prophète, aussi-bien que le soldat & le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'Univers. \* C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les Rois à ne point quitter son Eglise ; il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'Hérésie ; combien elle est naturellement indocile & indépendante ; combien fatale à la Royauté & à toute autorité légitime.

( *B O S S U E T ; Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.* )



**L**ES CHEFS & les Soldats n'attendent à l'Armée  
Que d'ouïr de nos faits parler la Renommée ;  
Et, dès le même instant , de nos exploits jaloux ,  
Impatients , heureux , & hardis comme nous ,  
Vous les verrez , poussés d'une ardeur magnanime ,  
Se disputer l'honneur d'abattre une victime ;  
Et sur huit ennemis confondant leurs efforts ,  
A chacun des Tyrans assurer mille morts.  
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique ,  
Est tout prêt de finir la misère publique :  
Déjà , pour l'animer , j'ai sçu peindre à ses yeux  
Les funestes horreurs qui désolent ces lieux ;  
Les sacrés Tribunaux ouverts à l'Avarice ;  
Le commerce honteux qu'on fait de la Justice ;  
Le Sénat dépeuplé des anciens Sénateurs ;  
Leur puissance donnée à d'indignes flatteurs ;  
Le crime triomphant ; l'innocence tremblante ;  
Du sang de ses Héros Rome toujours fumante ;  
Les tragiques effets du fer & du poison ;  
La violence jointe avec la trahison ;  
La pudeur exposée à de coupables flammes ;  
Les Vestales en proie à des monstres infâmes ;  
Tous nos Temples détruits, déserts ou profanés ;  
Les Augures confus ; les Prêtres consternés ;  
Enfin de maux plus grands, un joug moins supportable,  
Que ne fut de Tarquin le règne abominable.

FACTION.  
FIGURE  
VII.

**FACTION.** \* Le Ciel me favorise , & je puis en ce jour  
Servir la République en servant mon amour.

(DE CAMPISTRON; Tragéd. de *Virginie*, Act. III, Sc. 5.)



**FIGURE VII.** JE NE condamne point un discours magnanime  
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;  
Mais je le blâmerois , Sunnon , si ma vertu  
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est du.  
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne  
De trop d'ambition un projet qui l'étonne ;  
Et que , loin de vouloir soulager l'Univers ,  
Je prétende au contraire appesantir ses fers.  
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense ,  
Et qui peut vous séduire à force de prudence.  
Je suis Chef , il est vrai , d'un parti dangereux ;  
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux :  
Souvent pour s'assurer de leur obéissance ,  
Il faut laisser régner le crime & la licence.  
Le choix des Conjurés est un choix hasardeux  
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux :  
Le projet le plus grand , l'action la plus belle ,  
A quelquefois besoin d'une main criminelle ;  
Si vous me regardez comme un ambitieux  
Que la soif de régner a rendu furieux ,  
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre  
Que pour subjuguier Rome & désoler la terre ,

Vous



Vous vous trompez, Sunnon. Considérez l'état  
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat ;  
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde  
A son titre pompeux de maîtresse du monde.  
Les Pirates divers que Pompée a défaits ,  
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits ;  
Mais je suis las de voir triompher l'injustice ;  
Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice ;  
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux ,  
\* Pour rendre l'Univers & les Romains heureux :  
Voilà , mon cher Sunnon , le seul but où j'aspire ,  
Non au funeste honneur de conquérir l'Empire ;  
Et , comme j'ai toujours estimé les Gaulois ,  
Je mourrai , s'il le faut , pour défendre leurs droits ;  
Mais ne présumez pas que de votre courage ,  
Dans ces murs malheureux je veuille faire usage.  
Les Conjurés & moi , quel que soit le danger ,  
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger ;  
Au contraire , je veux que , fuyant de la ville ,  
Au camp de Mallius vous cherchiez un asyle ;  
Mais , avant que la nuit vous éloigne de nous ,  
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.  
Tout semble me livrer une ville alarmée ;  
Mais , loin de ses remparts Rome a plus d'une armée :  
Que le Sénat ici tombe sous mes efforts ,  
Ce n'est point accabler ce redoutable corps  
Qui renaît de lui-même , & qui se multiplie  
Dans l'Univers entier comme dans l'Italie ;

**FACTION.** Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,  
Et qui me cherchera toujours des ennemis.

Je veux, si les Destins me sont peu favorables,  
Trouver dans les Gaulois des amis secourables ;  
Quelque retraite enfin, dans un jour malheureux ;  
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

( *M. DE CRÉBILLON* ; Trag. de *Catiline*, Act. III, Sc. 2. )



**FIGURE \* \* \* \*** **J**E BRAVE un péril qui vous glace ;

**VII.** Le succès fut toujours un enfant de l'audace ;  
L'homme prudent voit trop ; l'illusion le suit ;  
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit ;  
L'instant le plus terrible éclaire son courage,  
Et le plus téméraire est alors le plus sage.  
L'imprudence n'est pas dans la témérité ;  
Elle est dans un projet faux & mal concerté ;  
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence,  
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence ;  
Et je sçais, pour dompter les plus impérieux,  
\* Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux :  
Adieu ; dans un moment ils me verront paroître  
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

( *Le même ; au même endroit , Sc. 4. )*



## F A C T I E U X.

FACTIEUX.

C'EST un grand art dans la Peinture de faire connoître les passions de l'ame de celui dont on fait le tableau ; c'est ce qu'on appelle l'*expression*, règle pittoresque si recommandée & si bien observée par les grands maîtres. Dans les portraits que l'Eloquence & la Poésie présentent à l'esprit ; il n'est pas moins important de peindre l'esprit, le cœur, le caractère d'une personne, que d'en retracer les actions & la conduite ; on peut s'en convaincre en lisant les portraits suivans. Les personnages y sont encore plus désignés par leurs caractères singuliers & remarquables , que par leurs démarches hardies & artificieuses ; le dernier qu'on y fait de César, ne le montre plus grand homme , que pour faire comprendre que par cela même il étoit un *Factieux* plus dangereux.



FACTIEUX.  
FIGURE  
XXXV.

CET HOMME si fidèle aux particuliers , si redoutable à l'Etat ; \* d'un caractère si haut , qu'on ne pouvoit ni l'estimer , ni le craindre , ni l'aimer , ni le haïr à demi ; ferme génie que nous avons vu , en ébranlant l'Univers , s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée , ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté , & enfin comme peu capable de contenter ses desirs ; tant il reconnut son erreur , & le vuide des grandeurs humaines ! Mais , pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser , il remua tout par de secrets & puissants ressorts ; & après que tous les partis furent abattus , il sembla encore se soutenir seul , & seul encore menacer le Favori victorieux de ses tristes & intrépides regards. La Religion s'intéresse dans ses infortunes ; la ville Royale s'émeut , & Rome même menace.

( BOSSUET ; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier. )



CÉSAR est l'homme du monde qui jamais ait mieux réuni toutes ces qualités ; son génie immense embrasse toutes sortes d'objets ; ses vues sublimes atteignent les plus élevés ; sa pénétration découvre tous les rapports ; sa finesse démêle toutes les nuances ; son imagination rapproche tous les moyens ; sa prévoyance calcule toutes les ressources ; son discernement choisit toujours le meilleur parti ; & son activité exécute tout avec une célérité qui tient du prodige. Citoyen prodigue ; Cabaleur adroit ; Candidat souple ; Tribun factieux ; Sénateur redouté ; Consulaire adoré ; le Soldat le plus intrépide de son armée ; le plus grand Capitaine du monde ; dans la ville , dans le camp , il remue tout , il anime tout ; il projete tout ; il tente tout , & exécute tout. Sa fortune , inconcevable quand on envisage le degré où il l'a portée , & les obstacles qu'il a vaincus , cesse d'étonner quand on la compare à son génie. On voit qu'un revers étoit presque impossible avec tant de lumières , \* & qu'une telle tête avoit été faite naturellement pour commander aux autres. César fut l'oppresseur de la liberté de sa Patrie ; il fut donc un Tyran , & le Tyran le plus odieux , puisqu'il rendit l'usurpation respectable aux hommes , en la montrant unie à la plus noble clé-

FACTIEUX  
FIGUR.  
XXXV.

**FACETIEUX.** mence, & aux plus douces vertus. César chériffoit tous les Arts, & faisoit ses délices des Lettres; il ne dédaignoit pas de faire succéder la plume de l'Ecrivain à l'épée du Conquérant, & de tracer quelqu'ouvrage aimable avec cette main terrible qui venoit de soumettre le monde connu. Qui, après cela, auroit pu rougir de cultiver les Arts? Qui auroit osé les dédaigner, quand on voyoit un Dictateur, aux pieds duquel les Rois abaissoient leurs diadèmes, passer du Sénat où il avoit réglé les destins de l'Univers, dans le Lycée des Philosophes, ou dans l'atelier d'un Sculpteur? En vain après sa mort les fureurs de la discorde semblèrent conjurer contre tous les Arts; ils avoient jeté de profondes racines. On voit sans cesse devant les yeux l'exemple de Cicéron qu'ils avoient fait Consul, & celui de César qui les avoit respectés; ils se soutinrent au milieu des orages; & le premier calme que le vainqueur procura à l'Univers, fit épanouir ce nombre étonnant de fleurs qui rendirent l'âge d'Auguste le rival de l'âge d'Alexandre.

( \* \* \* *Progrès & Décadence des Arts.* )



---

---

FACTIEUX.  
FIGURE  
XXXV.

**T**ANDIS QUE, sous le joug de ses maîtres avides ,  
Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides ,  
On vit paroître Guise, & le Peuple inconstant  
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.  
Sa valeur , ses exploits , la gloire de son père ;  
Sa grace , sa beauté , cet heureux don de plaire ,  
Qui mieux que la vertu , sçait régner sur les cœurs ,  
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.  
Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire ;  
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire ,  
\* Et ne sçut mieux cacher , sous des dehors trompeurs ,  
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs :  
Altier , impérieux , mais souple & populaire ,  
Des peuples en public il plaignoit la misère ,  
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;  
Le Pauvre alloit le voir , & revenoit heureux ;  
Il sçavoit prévenir la timide indigence ,  
\* Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence ;  
Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit ;  
Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;  
Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,  
Brillant par ses vertus & même par ses vices ;  
Connoissant les périls & ne redoutant rien ;  
Heureux Guerrier , grand Prince & mauvais Citoyen.  
Quand il eut quelque temps essayé sa puissance ,  
Et du Peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,  
Il ne se cacha plus , & vint ouvertement  
Du trône de son Roi briser le fondement ;

Il forma dans Paris cette ligue funeste  
 FACTIEUX. Qui bientôt de la France infecta tout le reste.

(M. DE VOLTAIRE ; Poème de la *Henriade*, Ch. III.)



FIGURE CÉSAR étoit au temple , & cette fière idole  
 II. \* Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole ;  
 C'est-là qu'il annonçoit son superbe dessein ,  
 D'aller joindre la Perse à l'Empire Romain.  
 On lui donnoit les noms de *Foudre de la Guerre* ,  
 De *Vengeur des Romains* , de *Vainqueur de la Terre* ;  
 Mais , parmi tant d'éclat , son orgueil imprudent  
 Vouloit un autre titre , & n'étoit pas content.  
 Enfin parmi ces cris & ces chants d'allégresse ,  
 Du Peuple qui l'entoure Antoine fend la presse ;  
 Il entre ; ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !  
 Il entre , la Couronne & le Sceptre à la main ;  
 On se tait ; on frémit ; lui sans que rien l'étonne ,  
 Sur le front de César attache la Couronne ;  
 Et soudain devant lui se mettant à genoux :  
 « César , règne , dit-il , sur la Terre & sur nous » .  
 Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;  
 De leurs cris douloureux les voûtes retentissent ;  
 J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur ;  
 D'autres rougir de honte & pleurer de douleur ;  
 César , qui cependant lisoit sur leur visage  
 De l'indignation l'éclatant témoignage ,



Feignant des sentiments long-temps étudiés,  
 Jete & Sceptre & Couronne, & les foule à ses pieds.  
 Alors tout se croit libre ; alors tout est en proie  
 Au fol enivrement d'une indiscrete joie.  
 Antoine est alarmé ; César feint & rougit ;  
 Plus il cèle son trouble, & plus on l'applaudit ;  
 La modération sert de voile à son crime ;  
 Il affecte à regret un refus magnanime ;  
 Mais , malgré ses efforts , il frémissait tout bas  
 Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas ;  
 Enfin , ne pouvant plus retenir sa colère ,  
 Il sort du Capitole avec un front sévère ;  
 Il veut que dans une heure on s'assemble au Sénat.....  
 ( *M. DE VOLTAIRE* ; Tragédie de *César*, Act. II, Sc. 4. )

---

 F A C T I E U X.


**V**ENEZ , noble Pison , vaillant Autronius ,  
 Intrépide Vargonte , ardent Statilius ,  
 Vous tous , braves Guerriers , de tout rang , de tout âge ,  
 Des plus grands des Humains redoutable assemblage ;  
 Venez , vainqueurs des Rois , vengeurs des Citoyens ,  
 Vous tous , mes vrais amis , mes égaux , mes soutiens.  
 Encor quelques moments , un Dieu qui vous seconde  
 Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.  
 De trente Nations malheureux Conquérants ,  
 \* La peine étoit pour vous , le fruit pour vos Tyrans ;  
 Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate ,  
 Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate ,

 F I G U R E  
 I I.

FACTIEUX.

Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,  
 De leurs propres appuis lâches persécuteurs,  
 Grands par vos travaux seuls, & qui, pour récompense,  
 Vous permettoient de loin d'adorer leur puissance.  
 Le jour de la vengeance est arrivé pour vous ;  
 Je ne propose point à votre fier courroux  
 Des travaux sans péril, & des meurtres sans gloire ;  
 Vous pourriez dédaigner une telle victoire ;  
 A vos cœurs généreux je promets des combats.  
 Que tous vos ennemis soient livrés au trépas ;  
 Entrez dans leurs Palais ; frappez ; mettez en cendre  
 Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;  
 Mais sur-tout qu'un concert unanime & parfait,  
 De nos vastes desseins assure en tout l'effet ;  
 A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneſte ;  
 Des Soldats de Sylla le redoutable reste,  
 Par des chemins divers & des sentiers obscurs,  
 Du fond de la Toscane avancent vers ces murs ;  
 Ils arrivent ; je fors, & je marche à leur tête ;  
 Au-dehors, au-dedans, Rome est votre conquête.  
 (M. DE VOLTAIRE ; Trag. de Rome sauvée, Act. II, Sc. 6.)



FACTIONS CAUSÉES PAR L'HÉRÉSIE FANATISME.

ou

PAR LE FANATISME.

TOUTES les peintures suivantes sont grandes , fières & de bonne touche. Il n'est pas surprenant que la première porte ces caractères , étant du célèbre Bossuet : celle qui la suit peut se soutenir à côté de la précédente , quoiqu'elle soit d'un Auteur vivant ; elle est ornée d'une très-heureuse application de l'Ecriture-Sainte , & dont la Paraphrase est très-bien conduite. Ce n'est ni la vivacité des figures ni la diversité des tours qui font une belle image ; c'est la vivacité & la vérité des pensées. Combien doit-on donc estimer les deux morceaux de Maboul , si vifs , si nobles & si naïfs ? Celui de M. de Voltaire , quoiqu'abrégé , vaut bien au-moins celui de M. de la Motte.



FANATISME.  
FIGURE  
II.

LES DÉCRETS des Conciles, la Doctrine des Pères, & leur sainte unanimité, l'ancienne Tradition du saint Siègle & de l'Eglise Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix sacrées & inviolables; chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa Croyance; & encore qu'il semble que les Novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendrait l'interprète, & croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'application; il n'y a point de Particulier qui ne se voie autorisé par cette Doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeller *Dieu* tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les Sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté seroit invincible; & que, tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspiration, les autres, \* fatigués de tant de folles visions, & ne pouvant plus reconnoître la majesté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeste & une entière indépendance, dans l'indifférence des Religions ou dans l'Athéisme.

(*BOSSUET; Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.*)



**D**E MÊME qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages , parce que sa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures ; ainsi , quoique cet esprit d'indocilité & d'indépendance soit également répandu dans toutes les Hérésies de ces derniers siècles ; il n'a pas produit universellement les mêmes effets ; il a reçu diverses limites , suivant que la crainte , ou les intérêts , ou l'humeur des Particuliers & des Nations , ou enfin la Puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés , l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre , & si sa malignité s'y est déclarée sans réserve , les Rois en ont souffert ; mais aussi les Rois en ont été cause ; ils ont trop fait sentir aux Peuples que l'ancienne Religion pouvoit se changer ; les Sujets ont cessé d'en révéler les maximes , quand ils les ont vu céder aux passions & aux intérêts de leurs Princes ; \* ces terres , trop remuées & devenues incapables de consistance , sont tombées de toutes parts , & n'ont fait voir que d'effroyables précipices ; j'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours.

( *Le même ; au même endroit.* )



FANATISME.  
FIGURE  
XXVIII.

FANATISME.

FIGURE

XIV.

TEL EST en effet ,..... tel fut toujours le caractère de toutes les Hérésies ; le Disciple bien-aimé dans son *Apocalypse* nous en a tracé un portrait allégorique que l'expérience de tous les siècles, & sur-tout du seizième, a bien prouvé n'être que trop fidèle. Dans les commencements, tout est mystérieux dans son langage, ainsi qu'en ses démarches : *In fronte mysterium* ; si mystérieux, qu'à peine peut-on démêler l'erreur de la vérité qu'elle combat. Elle affecte un air d'austérité propre à séduire les simples ; elle n'a que le mot de *Réforme* à la bouche ; si les Docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de sa Doctrine, elle trouve aussi-tôt des bouches toutes prêtes à cacher ses blasphèmes, à les envelopper sous des termes pompeux & magnifiques : *Datum est ei os loquens magna & blasphemias*. Viennent à son secours toutes sortes de prestiges. Hélas ! elle séduit presque tous les habitants de la terre : *Seduxit habitantes in terra* : par mille espèces de signes miraculeux par lesquels le Dieu terrible lui permet quelquefois de contrefaire les œuvres de sa toute-puissance : *Propter signa quæ data sunt ei facere*. C'est ainsi que, dès le règne de François I, le Calvinisme avoit commencé d'abord à se glisser, & s'étoit accrédité peu à peu dans la France. Cependant

l'erreur, tant qu'elle est encore foible, ne parle que de docilité & de patience. Attendez qu'elle se soit agrandie, ( la France l'éprouva sous les règnes suivans ) alors elle élève le mur de la division ; ce fantôme prétendu devient un monstre énorme qui fait trembler toutes les Puissances : *Babylon magna*. Après avoir renversé les Autels, elle porte la main sur le trône même : *Habet regnum super Reges terræ* ; elle prend le glaive ; elle fait des Martyrs : *Ebria de sanguine Martyrum Christi*. Qui-conque ose la contredire est menacé ou d'exil, ou de mort : *In captivitatem vadet, aut gladio occidetur*. C'étoit à ce comble..... que les maux de la France étoient enfin venus ; long-temps auparavant on en étoit averti : mais, quand il s'agit de la Religion, les Peuples s'obstinent toujours à ne vouloir connoître le danger que quand il est devenu presque irrémédiable. En vain donc l'Eglise alarmée avoit tâché d'étouffer l'Hérésie dans ses commencements ; ce monstre, qui ne s'étoit d'abord maintenu que par son obscurité même, étoit devenu si redoutable, qu'il crut pouvoir braver les Edits & les armes de nos Princes. En vain Charles IX & Henri III lui portèrent successivement mille coups mortels ; il sembloit reprendre de nouvelles forces par ses défaites, & se faisoit plus que ja-

FANATISME.

mais admirer & suivre presque de toute la terre : *Admirata est universa terra post Bestiam.* Les Princes & le Peuple s'empressoient à l'envi de s'enivrer du vin de prostitution, qu'il tenoit à la main : *Reges terræ inebriati sunt vino prostitutionis ejus.* Ajoutez à ces malheurs de Religion les troubles de l'Etat qui en sont ordinairement inséparables ; ceux-mêmes qui étoient demeurés fidèles à la Foi, sembloient n'avoir entrepris de la conserver qu'en anéantissant la Monarchie. Même fureur animoit l'un & l'autre Parti ; & , comme s'il n'eût point suffi de la main des François pour ravager la France , c'étoit des deux côtés à qui se hâteroit le plus de la livrer en proie aux étrangers. Mon Dieu, nous adorons votre main vengeresse qui se servoit des fureurs d'un Parti pour punir les crimes de l'autre ; & nous ne nous rappelions aujourd'hui le souvenir des fléaux dont vous frappâtes notre Patrie, que pour remercier votre miséricorde qui nous en délivra. Nos malheurs avoient donc enchéri en quelque sorte sur ceux que l'illustre Machabée déplorait en termes si tendres. D'une part on voyoit les ennemis de l'Etat maîtres, non plus seulement de nos frontières, mais du centre même de cet Empire ; d'autre part les François sembloient acharnés les uns contre



contre les autres avec plus de fureur que les ennemis mêmes ; chaque particulier s'érigeoit en Docteur ; presque chaque Seigneur s'érigeoit en Tyran ; & parmi tant de voix qui vouloient commander , la moins écoutée étoit celle du Prince ; l'Autorité royale n'étoit plus qu'un fantôme , que chacun cependant avoit soin de faire marcher devant soi , pour séduire les simples ; & qu'on n'affectoit de paroître respecter , que pour l'anéantir plus sûrement. Dans cette effroyable anarchie , que de crimes ! que de meurtres ! Déploreraï-je les Ministres du Seigneur égorgés sur les débris des Temples réduits en poudre ? Hélas ! l'onction sainte de nos Monarques mêmes ne put les garantir de l'aveugle fureur des révoltés ; la terre même, selon la belle expression de l'Ecriture , parut s'émouvoir alors sur la désolation de ses habitants : *Commota est terra super habitantes* ; \* & la France , ainsi qu'autrefois la maison de Jacob , ne parut plus qu'un affreux tombeau , séjour de larmes & de confusion : *Et universa domus Jacob induit confusionem.*

( M. l'Abbé CLÉMENT ; Sermon sur la Dédicace de l'Eglise de Notre-Dame des Victoires. )



---

FANATISME.  
FIGURE  
XIV.

**L'**HÉRÉSIE, vous le sçavez, commença il y a plus d'un siècle à se répandre dans ce Royaume; obscure & foible dans son origine, elle marche d'abord à petit bruit; masquée sous l'apparence de réforme, humble, modeste, elle s'insinue insensiblement dans les cœurs; charmant les esprits inquiets par la nouveauté de ses dogmes; trompant les foibles par le faux éclat de ses raisons; flattant le chagrin des mécontents; applaudissant aux desseins des ambitieux, elle grossit chaque jour le nombre de ses partisans; &c., devenue enfin plus hardie par ses premiers progrès, elle fait succéder la force à l'artifice, & se déclare publiquement l'ennemie de la Religion & de l'Etat. Foudroyée par les anathêmes d'un Concile, proscrite par les édits de nos Rois, vaincue dans les batailles de Jarnac & de Moncontour, elle renaît de sa défaite toujours plus forte; &c., semblable à cette Hydre fabuleuse qui reprenoit autant de têtes qu'on lui en abattoit, elle trouve de nouveaux défenseurs à mesure qu'on lui en ôte. Vous décrirai-je ici toutes ses fureurs? Vous la ferai-je voir armant la France contre la France; arracher les brebis à leurs Pasteurs, les sujets à leur Prince, les enfants à leur Père? Vous ferai-je voir par ses violences les Autels profanés, les Temples abattus,

les Cloîtres violés , les Loix sans vigueur , les liens de la Société civile rompus , \* le frère trempant les mains dans le sang de son frère , d'autant plus animé à ce barbare & cruel emploi , qu'il s'en fait un point de Religion , & qu'il croit par-là rendre service à Dieu ?

FANATISM.

( *MABOUL; Oraison Funèbre du Chancelier le Tellier.* )



**T**EL EST le caractère des Hérétiques ; injustes possesseurs de l'Ecriture-Sainte, ils s'en rendent eux-mêmes les arbitres & les interprètes ; ils osent d'une main hardie rompre les sceaux de ce livre fermé , que l'Agneau seul peut nous ouvrir ; & , comme s'il en avoit trop coûté à leur orgueil d'affujétir leur raison à la parole de Dieu , ils veulent l'en dédommager en affujétissant à leur tour la parole de Dieu à leur raison ; ils la lisent , non pour en découvrir le vrai sens , mais pour la détourner dans le leur ; non pour dissiper leurs erreurs par sa vérité , mais pour corrompre sa vérité par leurs erreurs ; & , par un juste châtiment de leur téméraire présomption , \* ils trouvent une nouvelle source d'aveuglement dans la source même des lumières.

FIGURE  
XV.

( *Le même ; Oraison Funèbre de la Palatine de Bavière.* )



FANATISME.  
FIGURE  
XVI.

JAMAIS temps ne fut plus fatal au monde Chrétien que le dernier siècle ; & le Royaume de Jésus-Christ ne fut jamais plus divisé. Vous le sçavez,..... & vous en gémissiez encore aujourd'hui. Il s'éleva des esprits vains & factieux qui, semant de nouvelles erreurs & renouvelant les anciennes ; voulant détruire l'Eglise sous prétexte de la réformer ; se divisant dans leurs opinions , & se réunissant dans leurs intérêts ; rompant tous les liens de la charité , & secouant le joug de l'obéissance , firent voir de quoi les hommes sont capables quand Dieu les frappe d'aveuglement , & quand ils joignent la malice à l'erreur , & la rébellion à l'apostasie. La tradition de l'Eglise , la sainteté des Sacrements , l'autorité des souverains Pontifes , furent les sujets de leur division. Il n'y eut point de vérité si sainte qui ne fût attaquée par quelque Secte ; point de Secte si impie qui ne trouvât des Sectateurs ; les Royaumes entiers furent entraînés ; les ténèbres se répandirent presque par-tout en peu de temps , \* & l'expérience ne fit que trop voir combien il est facile de corrompre dans l'esprit , ceux qui sont déjà corrompus dans le cœur , & de faire passer de la dépravation des mœurs à celle de la Croyance & de la Doctrine. Vous l'avez dit, Seigneur , & vos paro-

les sont infaillibles , que votre Eglise est établie sur des fondements inébranlables , & que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

( *FLÉCHIER ; Panégyrique de S. Ignace de Loyola.* )



**L**ES TROUBLES de l'Eglise ne sont jamais loin de ceux de l'Etat ; on ne respecte guère le joug des Puissances , quand on est parvenu à secouer le joug de la Foi ; & l'Hérésie a beau se laver de cet opprobre , elle a par-tout allumé le feu de la sédition ; elle est née dans la révolte ; \* en ébranlant les fondements de la Foi , elle a ébranlé les trônes & les Empires ; & par-tout , en formant des sectateurs , elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les persécutions des Princes lui mirent en main les armes d'une juste défense ; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience & la fermeté ; sa Foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les Tyrans ; ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples ; le sang de ses Martyrs tout seul fut la semence de ses Fidèles ; ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage , mais comme des agneaux pour être eux-mêmes

FANATISME.

FIGURE  
XXV.

FANATISME.

égorgés ; ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la Foi, la vérité de leur mission ; on devoit les traîner devant les Rois pour y être jugés comme des criminels , & non pour y paroître les armes à la main , & les forcer de leur être favorables ; ils respectoient le sceptre dans des mains même profanes & idolâtres ; & ils auroient cru déshonorer & détruire l'œuvre de Dieu , en recourant , pour l'établir , à des ressources humaines.

( *MASSILLON ; Sermon sur le respect que les Grands doivent à la Religion.* )



FIGURE  
III.

J'AI VU naître autrefois le Calvinisme en France,  
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;  
Je l'ai vu , sans support , exilé dans nos murs ,  
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.  
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière  
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière ;  
\* Se placer sur le trône ; insulter aux Mortels ,  
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

( *M. DE VOLTAIRE ; Poème de la Henriade, Ch. I,* )



QUE VOIS-JE ! Quel monstre farouche ,  
Les cheveux d'horreur hérissés ,  
L'œil en feu , l'écume à la bouche ,  
Fixe vos regards empressés ?  
Vous l'écoutez ; & , dans sa rage ,  
Il exige un sanglant hommage  
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.  
Est-ce l'ordre du Dieu suprême ?  
Non , l'idée en est un blasphème ;  
Quel crime de l'exécuter !



\* Ici par des mères mourantes ,  
En vain vous êtes implorés ;  
A leurs yeux , de vos mains sanglantes  
Leurs enfants meurent déchirés.  
Dans les bras d'un fils qu'il embrasse ,  
Ce vieillard fuyoit sa disgrâce ;  
Un seul coup les perce à la fois !  
Là , dans les débris & la flamme ,  
Les frères , l'époux & la femme  
Brûlent écrasés sous leurs toits.



Ah ! du-moins , troupe impitoyable ,  
Que le Temple soit respecté ;  
C'est la demeure redoutable  
D'un Dieu déjà trop irrité ;

## FANATISME.

Mais Ciel ! à vous-mêmes contraires,  
Vous osez troubler des mystères  
Que l'on y célèbre pour vous ;  
J'y vois le Ministre fidèle,  
Plein du Dieu que son sein recèle,  
Tranquille , s'offrir à vos coups.



Je le vois sous le glaive impie ,  
Se courber , Martyr glorieux ;  
Mais c'est peu que sa mort expie  
Sa Foi sacrilège à vos yeux ;  
Sans le spectacle détestable  
D'une douleur vive & durable ,  
Votre rage ne s'éteint pas ;  
Vous cherchez , affamés de crimes ,  
L'art de fixer pour vos victimes ,  
Le moment affreux du trépas.



Cessez ; sous ses traits véritables  
Honorez la Divinité ;  
Laissez consacrer dans les fables  
La fureur & la cruauté ;  
De votre parricide audace  
Espérez encore la grace ;



Le remords peut tout effacer ;

\* LOUIS , armé malgré lui-même ,  
Pleure en secret un sang qu'il aime ,  
Et qu'il est contraint de verser.

FANATISME.

( *HOUDARD DE LA MOTTE* ; Ode intitulée *Les Fanatiques.* )



CONDUITE par l'Hypocrisie ,  
Féconde fille des Enfers ,  
La fière & subtile Hérésie ,  
Sous les fleurs nous cacheoit ses fers ;  
Par elle la Licence énorme ,  
Du nom fastueux de *Réforme* ,  
Honore la sédition ;  
\* Et compte que sa main rebelle  
Va sapper la base éternelle  
De l'inébranlable Sion.

FIGURE  
XVIII.



Déjà s'étendoit sa victoire ;  
Que de cœurs percés de ses traits !  
Grand Dieu ! moins jaloux de ta gloire ,  
Tu semblois souffrir ses progrès.  
Des nouveautés ami fantasque ,  
Le Peuple abusé par le masque ,

## FANATISME.

Sert l'hérésiarque fureur ;  
 Déjà son zèle fanatique ,  
 Force la crainte politique  
 A composer avec l'erreur.

( *Le même ; Ode intitulée le Zèle de la Religion.* )



**FIGURE I.** **D**ANS l'ombre de la nuit sous une voûte obscure ,  
 Le Silence a conduit leur assemblée impure ,  
 A la pâle lueur d'un magique flambeau ,  
 S'élève un vil autel dressé sur un tombeau ;  
 C'est-là que des deux Rois on plaça les images ,  
 Objets de leur terreur , objets de leurs outrages ;  
 Leurs sacrilèges mains ont mêlé , sur l'Autel ,  
 A des noms infernaux le nom de l'Eternel.  
 Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées ;  
 Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées :  
 Appareil menaçant de leur mystère affreux.  
 Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux  
 Qui, pros crit sur la terre , & citoyens du monde ,  
 Portent de mers en mers leur misère profonde ,  
 Et d'un antique amas de superstitions  
 Ont rempli dès long-temps toutes les Nations :  
 D'abord autour de lui les Ligueurs en furie ,  
 Commencent à grands cris ce sacrifice impie ;

Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;  
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;  
Avec plus de terreur & plus encor de rage ,  
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ,  
Et pensent que la Mort , fidèle à leur courroux ,  
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.  
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème ;  
Il invoque l'abyme & les Cieux & Dieu même ;  
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers ,  
Et le feu de la foudre , & celui des Enfers.  
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice  
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse ,  
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel ,  
Le simulacre affreux du Prêtre Samuël.  
Ainsi contre Juda , du haut de Samarie ,  
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie ;  
Où tel , chez les Romains , l'inflexible Atéyus ,  
Maudit au nom des Dieux les armes de Craffus.  
Aux magiques accents que sa bouche prononce ,  
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ;  
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer ;  
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer ;  
Il interrompt pour eux les loix de la Nature ;  
De ces antres muets sort un triste murmure ;  
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit ,  
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit ;  
Au milieu de ces feux , HENRI brillant de gloire ,  
Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire ;

FANATISME.

Des lauriers couronnoient son front noble & ferein ,  
Et le sceptre des Rois éclatoit dans sa main ;  
\* L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;  
L'autel couvert de feux tombe , & fuit sous la terre ,  
Et les Seize éperdus , l'Hébreu saisi d'horreur ,  
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

(*M. DE VOLTAIRE ; Poëme de la Henriade , Ch. V.* )



## P E R S É C U T I O N S.

P E R S É C U -  
T I O N S.

UNE CHOSE souvent répétée , connue de tout le monde , dont tout le monde a une haute idée , qu'il croit encore au-dessus de la réalité ; une telle chose ne peut être proposée d'une manière ordinaire. Pour ne pas échouer , on a besoin non-seulement de tours neufs , de figures hardies , de pensées vives & d'expressions énergiques ; mais encore d'une espèce d'exagération qui consiste , ou dans les paroles , ou dans les faits , ou dans la manière de les présenter. Gaspard Terraillon & Molinier ayant à parler des persécutions faites aux premiers Chrétiens , dont tout le monde est instruit , & dont tout le monde a une grande idée , ont trouvé le secret de rendre leurs portraits intéressants par cette espèce d'hyperboles. Gaspard Terraillon dit que *les cachots étoient le séjour ordinaire des Chrétiens ; que tous les éléments étoient employés à les tourmenter ; que l'on exerçoit sur*

PERS. CU-  
TIONS.

*leurs corps des tourments qu'on n'eût jamais connus, si les Chrétiens n'eussent jamais existé; tout cela est vrai; mais on voit que ces expressions ont un air d'exagération, ou plutôt de hardiesse qui étonne, & qui, jointe à la vivacité d'une apostrophe grande & magnifique, fait écouter comme quelque chose de nouveau ce qu'on a déjà entendu plusieurs fois. L'apostrophe que Molinier fait aux Empereurs produit à l'esprit la même surprise, par la manière vive & serrée de raconter les faits. Dans le second portrait de Molinier, l'hyperbole consiste encore dans les faits. Il n'est pas vrai que chaque Père païen ait dénoncé sa Fille chrétienne; que chaque Epouse ait livré son Epoux aux Bourreaux; que chaque Frère ait fait mourir sa Sœur; que chaque Ami ait trahi son Ami; mais, comme il est vrai que chacune de ces choses est arrivée, l'Orateur les donne en général comme des faits ordinaires & journaliers; ce qui, sans nuire à la vérité, produit un plus grand effet; sur-*

tout l'exposition étant accompagnée des traits les plus hardis, comme celui-ci : *Non, elle ne sera pas détruite, &c.*

PERSÉCU-  
TIONS.



ASSEMBLEZ-VOUS ici, Peuples d'adorateurs de la Croix; vous tous qui, sous la Loi & sous la Grace, avez préféré à tous les trésors les opprobres de Jésus-Christ; rendez-nous témoignage de la vérité que j'annonce. On vous a vu passer par les plus rudes épreuves; votre vie étoit une mort continuelle; elle s'est écoulée dans les amertumes, dans la pauvreté & dans les douleurs; vous étiez un objet de risée & de mépris. On vous traitoit comme les derniers des hommes, vous dont le monde n'étoit pas digne; les antres ou les cachots étoient votre séjour le plus ordinaire; vous ne paroissiez en public que pour être en butte à la contradiction; on vous conduisoit de tribunal en tribunal; on vous traînoit sur les échafauds; \* tous les éléments étoient employés à vous tourmenter; toutes les loix de l'humanité étoient oubliées, dès qu'il s'agissoit de vous faire souffrir; & l'on exerçoit sur vos corps des tourments qu'on n'eût jamais connus, si vous n'eussiez jamais existé.

(G. TERRASSON; Sermon sur les Afflictions.)



FIGURE  
X.

PERSÉCU-  
TIONS.

FIGURE  
X.

VOUS AVEZ, ô Césars, assemblé des conseils ; vous avez donné des édits ; vous avez tiré l'épée ; vous avez dépouillé ; vous avez pros crit ; vous avez banni ; vous avez en fermé dans les prisons ; vous avez eu recours aux artifices les plus sédui sants ; vous avez employé les supplices les plus effrayants ; vous avez multiplié les morts ; vous avez renouvelé les persécutations ; vous avez remué toute la nature contre Jésus-Christ qui vouloit établir son règne ; & tout cela a été inutile ; vous avez donné toute la force de Rome à la Bête , ( l'Idolâtrie ) ; & la Bête a été vaincue avec Rome ; vous avez donné toute votre puissance au Démon pour lui conserver son empire ; & le Démon sou tenu de toutes vos armes , a été chassé dehors ; & Jésus-Christ a triomphé , & Jésus-Christ règne , & Jésus-Christ gouverne , & Jésus-Christ donne maintenant des loix à toute la terre , & vous vous y êtes enfin rangés vous-mêmes. \* O Césars ! où étoit donc cette force qui a rompu tant d'efforts ; qui a surmonté tant de résistances ; qui a dompté jusqu'aux Empereurs mêmes , & enfin détruit l'Em pire persécuteur ? Elle étoit dans la prédication de la Croix : *Prædicamus Christum crucifixum , Dei virtutem.*

( MOLINIER : Panégyrique de la Croix. )





**L**A RELIGION Chrétienne commence à faire du bruit, & tout frémit autour d'elle d'une même colère ; chacun court aux armes : le Philosophie prend la plume ; le Prince tire l'épée ; le Sénat donne des arrêts ; l'Orateur déploie toute son éloquence contre cette nouveauté qui s'introduit ; le Prêtre va de tous côtés, semant la haine & l'alarme ; le Juif qui survient, allume le feu de toutes parts ; la populace s'émeut, entre en fureur ; le sexe le plus humain, oubliant sa douceur naturelle, ne sçait plus comment exprimer sa rage. Tout s'excite à la vengeance des Dieux ; & cette vengeance c'est le meurtre & le carnage ; c'est les morts les plus affreuses, après les supplices les plus cruels. On se fait une gloire d'obéir à cette haine furieuse qu'on a conçue pour cette espèce de gens qu'on méprise, & que peut-être on craint ; on se fait une Religion de détruire le Christianisme, & le nom de *Chrétien* devient un crime. Chose nouvelle sur la terre ! inouïe fureur ! l'ami trahit son ami ; l'homme passionné immole l'objet de son amour ; la nature elle-même se tait ; que dis-je ? le sang s'arme contre le sang, & en ceci se vérifie l'Evangile ; le frère a horreur du frère ; la sœur maudit sa sœur ; la femme livre son mari ; le mari traîne sa femme devant les Juges ; la mère sacrifie

PERSÉCU-  
TIONS.  
FIGURE  
XVIII.

III. Partie.

Q

PERSECUTIONS.

son fils unique ; le père conduit sa plus chère fille au supplice , & se refuse à peine à lui-même d'en être le bourreau. \* Enfin il n'y a qu'un cri dans toute la terre , & il semble n'y avoir plus qu'un même intérêt pour tous les hommes ; la mort des Chrétiens & la destruction du Christianisme. \* Non , non , elle ne sera pas détruite cette prétendue Impiété ; celui qui dans le Ciel tient cette Religion dans sa main forte , ne craint pas qu'aucune Puissance la lui arrache , qu'aucune force la lui ravisse. Vains efforts qui ne font qu'exciter la risée du Seigneur qui habite ces lieux hauts ! Vains complots qu'un souffle de sa bouche détruira ! Que l'Enfer donne sa force à la terre , & que la terre seconde l'Enfer ! Puissance de l'Abyme , réunis-toi à l'Empire , & prête-lui tes profondes machinations ! Empire , ramasse toutes tes forces avec celles de l'Enfer contre cette foible Secte ! & ce sera ta honte , & ce sera le triomphe de cette Religion qui a le Ciel pour elle ! *Congregamini & vincimini ; confortamini & vincimini ; accingite & vincimini ; quia nobiscum Deus.*

( *Le même ; Sermon sur la Vérité de la Religion Chrétienne.* )



## RÉVOLUTIONS.

RÉVOLU-  
TIONS.

LES RÉVOLUTIONS sont plus l'objet de l'Historien que de l'Orateur & du Poëte ; on en trouve néanmoins des images dans ces derniers. Les plus belles & les plus sublimes que j'aie trouvées sont celles de Molinier qui feroit un des plus parfaits modèles s'il étoit par-tout égal ; mais on peut dire que dans ses beaux endroits personne ne le surpasse. Pour la hardiesse des expressions , la vivacité de l'imagination , la diversité des figures & la chaleur du discours , il égale Bossuet ; il est Poëte , Historien , sans cesser d'être Orateur ; on en voit la preuve convaincante dans les exemples suivans dont le sujet est la conduite de Dieu par rapport aux Juifs & par rapport à la Religion en général. Dans le premier portrait , sous la figure d'une apostrophe grande & magnifique , il trouve le secret de peindre l'inspiration des Prophètes , les *Révolutions*

RÉVOLU-  
TIONS.

de plusieurs Empires , & de remettre sous les yeux presque toutes les catastrophes de l'Univers , & cela dans l'espace d'une page & demie. Aussi voit-on qu'il écrit avec une telle impétuosité , que sa plume peut à peine suffire à son esprit , & que quelquefois ses paroles ne sont qu'une ébauche de sa pensée : il ne lie point les faits ; il passe sans avertir d'un événement à l'autre ; il néglige ces nœuds qui paroissent si nécessaires à l'économie ; je n'en dis pas assez ; il les omet volontairement , & il doit les omettre. C'est un torrent que rien n'arrête , & qui franchit toutes les bornes ; il observe à peu près la même conduite dans le portrait suivant qui regarde les Juifs en particulier ; il fait une narration vive & précise , qui n'est interrompue que par des traits plus précis & plus vifs encore ; il s'interdit toute réflexion lente , toute transition peignée ; la vivacité de l'image n'auroit pu qu'en souffrir. C'est cette précision & cette liberté affranchie de toute servitude grammaticale qui contribue

à rendre un trait merveilleux ; un mot de trop , une pensée surabondante , le refroidit & le dégrade.



**P**EUPLÉS , qui avez affligé le Peuple de Dieu , *FIGURE*  
vous avez été affligés vous-mêmes , comme ses *X.*  
Prophètes le lui avoient promis ! Perpétuels  
ennemis du Peuple de Dieu , Moab , Ammon ,  
Samarie , Idumée , les Prophètes ont vu votre  
orgueil humilié , votre férocité domptée ! Damas !  
ils ont vu ta ruine ; Tyr ! ils t'ont vu disparaître  
& comme t'abîmer dans la mer dont tu étois la  
maîtresse ; Egypte ! avec ta gloire , avec tes richesses ,  
ils t'ont vu passer sous une domination étrangère ;  
Babylone ! ils t'ont vu tomber , & d'une chute qui a effrayé la terre ; ils ont vu le détail  
de tes maux , les circonstances uniques de ta prise ;  
ils ont nommé les Peuples vengeurs des autres Peuples , & Ministres contre toi de la Justice divine. \* Marteau , qui as brisé toute la terre !  
ils t'ont vu brisé toi-même. Funeste tyran ! précurseur de l'Ante-Christ , implacable ennemi de Juda & de sa Religion , Antiochus ! ils ont vu tes fureurs , le temps qui t'étoit donné contre le sanctuaire ; & au bout de ce temps ta mort déplo-

---

 RÉVOLU-  
TIONS.

rable. Nabuchodonosor, désigné par tous tes caractères ! tu as été montré de loin aux peuples & aux Rois, comme la verge destinée à les punir ; mais la punition sans exemple de ton orgueil insensé, est attachée dans ces divins oracles à celle de ta gloire. Cyrus ! heureux Cyrus ! restaurateur du Temple de Dieu, & singulier bienfaiteur de son Peuple, tu as été appelé pour cette œuvre ; tu as été nommé de ton nom par Isaïe, deux cents ans avant ta venue. Assyriens, Perses & Médes, Grecs, Romains, grands Empires ! vous avez passé devant les yeux de Daniel ; il vous a vu tomber les uns sur les autres, le dernier domptant & engloutissant tout. Après cela devoit paroître l'Empire du Christ, & il a paru. Ton aveuglement, ô Israël ! ton incrédulité, ton ingratitude, tes infidélités, tes malheurs ; tout cela a été prédit en termes bien exprès. Et quand nous voyons tout cela accompli, que pouvons-nous dire, sinon que les Prophéties sont fidèles & véritables ? Et quand nous voyons le Juif si obstiné à rejeter celui que nous allons voir si clairement prédit, que pouvons-nous penser, sinon que cette obstination d'Israël, marquée en caractères si forts dans ses Prophètes, est elle-même une preuve de la vérité des Prophéties ? Leur transport chez les Nations,

avec la cause & la durée de leur captivité ; le temps , avec mille circonstances de ce bienheureux retour ; tout cela long-temps auparavant leur a été tourné ou en menaces ou en promesses par la bouche de ses Prophètes. L'état de ce Peuple , depuis la Captivité jusqu'au jour de ce béni Messie , lui est tracé dans un même Prophète , comme sur une toile ; une grande Prophétie étoit connue de tous ; c'est que Juda subsisteroit en corps de Nation , jusqu'au jour où toute autorité sur lui-même lui seroit ôtée , & qu'alors viendrait celui que Dieu devoit envoyer.

RÉVOLUTIONS.

( *MOLINIER* ; autre Sermon *sur la Vérité de la Religion Chrétienne.* )



UN PEUPLE choisi dès les temps anciens entre tous les enfants d'Adam , séparé avec soin des autres Peuples ; un seul Peuple de Dieu , sa *Sanctification* , sa *Puissance* , son *Héritage* , son *Israël* , qui seul dans toute la terre connoissoit & servoit le Seigneur ; se conservoit pur de la Religion des Idoles ; faisant sa gloire de la sienne , y ayant attaché son bonheur ; ce Peuple ( & tous les Prophètes l'avoient aussi prédit ) ce Peuple est tout d'un

FIGURE  
II.

RÉVOLU-  
TIONS.

coup rejeté & chassé sans retour de la terre de ses pères ; \* son Temple , le seul lieu où il pouvoit offrir des victimes , est renversé , sans qu'il y demeure pierre sur pierre ; ses Prêtres sont massacrés ou menés en captivité ; un triste reste de ce Peuple infini en nombre est dispersé dans les Nations , sans autorité sur lui-même , sans Princes , sans Chef , n'ayant plus de forme de Peuple ; sans Autel , sans Sacrifices , sans Fêtes , ayant perdu la forme de sa Religion , haïe dans toute la terre des Nations au milieu desquelles il habite , & les haïssant de son côté d'une haine encore plus forte ; maltraité & méprisé des Peuples par-tout , & se vengeant par-tout de leur mépris & de leurs mauvais traitements par mille malédictions secrètes , par un mépris réciproque , mais qu'il est obligé de renfermer dans son cœur ; attendant toujours sa délivrance ; & ne voyant rien venir qui seulement la lui annonce ; au milieu de ces maux , qui durent depuis dix sept cents ans , conservant sa Religion qui est l'adoration du vrai Dieu , avec une confiance & une fidélité qui étonne , mais qui signifie quelque chose d'heureux pour ce Peuple , de la part de celui qui tout à la fois est le Dieu de ce Peuple & ne l'est pas ; voilà l'état présent des Juifs ; c'est sur cet état des Juifs qui dure depuis tant



de siècles , & qui a commencé peu d'années après leur crime sur la personne de Jésus-Christ , que je viens vous ouvrir les yeux..... pour vous y faire voir comme dans un clair miroir la vérité de la Religion Chrétienne.

( *Le même ; autre Sermon sur la Vérité de la Religion Chrétienne.* )



**V**OYEZ maintenant les restes de ce Peuple FIGURE  
XVI. misérable aller en captivité pour n'en plus sortir ; voyez-le dispersé dans toute la terre , ces mêmes marques de la Vengeance divine le suivant , & ce Peuple misérable les portant jusque sur son visage ; ce reste d'Israël inutile à tout , excepté à la Religion Chrétienne à laquelle il rend témoignage , & par son état , & par les Prophéties dont il est le porteur ; ce reste d'Israël à charge à la terre , voyez-le subsister par une providence bien marquée , tandis que le Peuple qui l'a détruit , tandis que tous ces anciens Peuples de la terre ont péri jusqu'aux traces ; voyez ce malheureux reste d'Israël conservé dans ses ruines , afin que ces ruines d'Israël montrent à toute la terre Dieu vengeur du sang de son fils , vengeur du sang de ses Prophètes , vengeur du sang de ses Saints que cette Na-

RÉVOLU-  
TIONS.

REVOLU-  
TIONS.

tion perfide a mêlé au sang de son Messie ; afin que la vérité de la Religion Chrétienne ne souffre plus de contradiction que de la part de ceux qui ne veulent pas voir pour ne pas croire. Ne croyez pas que ce reste d'Israël laissé sans force & abattu sous ses maux , n'ait rien tenté en divers lieux & en différents temps pour se relever de sa chute : la rage de ce Peuple contre le Christianisme l'agitant & le poussant , l'a fait remuer par-tout & d'une manière étonnante , sur-tout dans ses commencements : devenus furieux par leur malheur , ils ne travaillent qu'à soulever les Gentils contre les Chrétiens ; & , pourvu qu'ils en entraînent beaucoup dans leur ruine , ils semblent ne pas se soucier de périr eux-mêmes tout-à-fait ; leurs efforts pour se relever redoublent avec leur rage aveugle ; mais le bras vengeur , le même bras des Romains tombe sur eux. Trajan en fait périr un nombre infini ; ces désespérés reprennent les armes sous Adrien , avec une fureur dont on ne voit guères d'exemple ; & alors toutes les forces de l'Empire tombant sur eux , tout ce qu'ils avoient redonné de gloire à Jérusalem fut anéanti ; elle perdit jusqu'à son nom ; & pour eux , il en périt plus de six cents mille. Dernier coup de la main de Dieu pour abattre ce Peuple encore tout rouge du sang de son fils. Ce Peuple en effet demeure

abattu , & le coup leur paroît plus grand que celui même qui les a terrassés sous Tite. Depuis ce temps leur douleur n'eut plus de bornes ; ils se crurent entièrement exterminés de leur terre ; à peine leur fut-il permis de la regarder de loin ; \* & la liberté de venir seulement un jour de l'année arroser de leurs larmes le lieu où étoit le Temple, leur étoit vendue bien cher.

REVOLU-  
TIONS.

( *Le même ; au même endroit.* )



MASSACRES.

## M A S S A C R E S.

UNE IMAGE est pathétique à proportion des sentimens qu'elle renferme : pour inspirer de la terreur & de la pitié , il ne suffit donc pas d'exposer aux yeux du Lecteur ou du Spectateur la flamme & le fer , le sang & le carnage ; tout cela n'est , pour ainsi dire , qu'un corps destitué de vie & de mouvement. Il faut donner à ce corps une ame & un esprit ; & cette ame & cet esprit , ce sont les différentes passions dont on anime les personnes qui assistent ou qui président à une action tragique ; la fureur des uns , la compassion des autres ; le courage héroïque , ou les plaintes inutiles de ceux qu'on sacrifie à la cruauté. Les exemples en sont répandus dans les portraits suivans ; on distingue celui de Molinier sur tous les autres. L'Orateur semble mettre en mouvement toute la Nature ; il arme également & les hommes & les éléments ,

contre les Martyrs de J. C. Les desseins qu'il fait prendre à leurs persécuteurs, les paroles qu'il leur fait prononcer, les fureurs dont il les anime, les armes qu'il leur met en main; tout cela est plein de vie; on y trouve le Poëte & l'Orateur tout ensemble. L'enthousiasme de la Poésie qu'on y apperçoit aisément, n'ôte rien à la gravité, & même à la majesté d'un discours chrétien; le plus grand effet de ce morceau est produit par ces paroles subites : *Où sont-ils ces ennemis des Dieux ? Qu'on les arrache de tous les asyles ; qu'il n'en reste pas un seul.*



**V**OUS VIVEZ, tristes témoins de la désolation de vos Paroisses; vous voyez de loin fumer les pitoyables restes de vos Eglises; ces chaires d'où vous aviez tant de fois annoncé les Vérités évangéliques; ces autels où vous offriez tous les jours le sacrifice de l'Agneau sans tache; ces tabernacles d'où vous tiriez ce Pain de vie qui descend du Ciel pour la nourriture des ames; ces ornements & ces habits sacrés qui servoient à parer la sainte Sion dans ses jours de solennité,

FIGURE  
IV.

MASSACRES.

ou à rendre le Sacerdoce plus vénérable dans la célébration des saints Mystères ; ces tribunaux où vous avez peut être réconcilié les pécheurs mêmes qui vous affligent ; ces images des Saints, la plupart Martyrs, dont la vue est aujourd'hui si nécessaire ou pour implorer leurs intercessions, ou pour imiter leurs exemples ; tous ces ouvrages, faits de main d'homme à la vérité, mais consacrés au Dieu éternel, \* composent ce bucher fatal, & servent de matière à ces incendies sacrilèges. Ce qui vous a sans doute le plus touché, c'est la cessation du Service divin. Toute la Religion semble être sortie avec vous de vos Paroisses ; les louanges de Dieu ne s'y chantent plus ; le Sacrifice perpétuel y est interrompu ; l'esprit de prière y est éteint ; il n'y a point de Foi dans ces contrées d'Israël ; la parole de Dieu en est bannie ; personne ne rompt ce pain ; personne même ne le demande ; les Assyriens ont coupé tous les canaux qui portoient les eaux de la Grace dans Béthulie ; ni pluie, ni rosée ne tombent plus sur les montagnes de Gelboé, & l'abomination de la désolation règne par-tout dans le Sanctuaire.

(*FLÉCHIER ; Lettre Pastorale à tous les Prieurs, Curés, Prêtres & autres Ecclésiastiques de son Diocèse, touchant la Persécution des Fanatiques.*)



MASSACRES.  
FIGURE  
III.

**L**A LOI de Dieu n'est plus connue ; les meurtres ne finissent point ; chaque jour renouvelle ses horreurs , & découvre celles de la nuit passée : on oublie qu'on est Chrétien ; on ne sent presque plus qu'on est homme ; les esprits s'aigrissent d'eux-mêmes ; la raison ne les conduit plus ; la crainte ne les retient plus ; \* la punition ne fait qu'irriter leur malice ; le pardon même qu'on leur offre , ne sert qu'à les encourager à mal faire. Ce qui doit être plus sensible , c'est qu'ils se sont fait une religion d'abolir , s'ils pouvoient , la nôtre ; ils détruisent les Lieux-Saints ; ils profanent les Sacrements ; ils foulent aux pieds les sacrés Mystères ; ils ont exhalé leurs blasphèmes jusqu'au milieu des saintes solennités ; ils jettent leurs armes sanglantes sur les corps des Martyrs qu'ils ont égorgés ; ils vont en troupe briser les portes de nos Eglises , & les abattre à coups de haches & de coignées , comme s'ils étoient dans une forêt ; ils brûlent le Sanctuaire du Seigneur , & profanent sur la terre le Tabernacle où l'on révère son saint Nom ; & dans l'excès de leur aveugle fureur , ils menacent de faire cesser les jours de fêtes de dessus la terre ; \* d'éteindre dans le sang des Prêtres le Sacerdoce de Jésus-Christ ,

MASSACRES.

& d'ensevelir la mémoire de son adorable Sacrifice sous la ruine de ses Autels.

( *Le même ; Lettre Pastorale aux Religieuses de son Diocèse , au sujet des Fanatiques.*  )



FIGURE  
II.

ON NE PEUT se représenter sans horreur les cruautés que ces hommes de sang exercent impunément contre les Catholiques : l'on voit presque par-tout des Prêtres , Ministres du Seigneur , massacrés entre le Vestibule & l'Autel ; des pères égorgés entre les bras de leurs enfants ; des enfants arrachés du sein de leurs mères ; des familles entières sacrifiées à une Religion barbare ; des hommes percés de mille coups , devant & après leur mort ; plusieurs hachés en pièces & par morceaux ; quelques-uns meurtris , écrasés , brûlés tout ensemble , \* comme s'il falloit plus d'un genre de supplice & plus d'une mort pour un Catholique.

( *Le même ; Lettre Pastorale aux Fidèles de son Diocèse , au sujet des Fanatiques.*  )



DIEU



**D**IEU le permet ainsi ; vous voyez presque.... le trouble universel que cause dans cette contrée cette Secte homicide , conçue dans l'erreur , née dans le sang , nourrie d'illusions , élevée dans l'ignorance & dans la révolte ; l'orage à quelque-fois grondé de vos côtés ; il a éclaté dans le voisinage ; quelques-unes de vous l'ont vu tomber elles-mêmes, dans cette ténébreuse & cruelle irruption qui porta le fer & le feu jusqu'aux murailles de votre ville , & presque de votre monastère. Quelle fut pour vous l'horreur de cette nuit fatale ! Vous comprîtes par les voix confuses d'une populace effrayée qui demandoit d'être secourue , que vous aviez besoin du secours du Ciel ; une troupe nombreuse de meurtriers & d'incendiaires se jetoient tumultuairement dans le fauxbourg ; le chant des Psaumes étoit pour eux un commencement de fureur & comme un signal de massacre ; vous voyiez allumer les feux dont la sombre & triste lueur perçoit jusqu'à l'obscurité de vos cellules , & dont les flammes dévorantes consumoient les maisons & les Eglises ; vous entendiez les cris des victimes inhumaines égorgées , \* & l'affreuse image de tant de morts vous fit presque mourir de pitié , de douleur , de crainte.

( *Le même ; Lettre Pastorale aux Religieuses de son Diocèse , au sujet des Fanatiques.*  )

III. Partie.

R

MASSACRES.  
FIGURE  
IV.

MASSACRES.

FIGURE

I.

LA RELIGION Chrétienne a résisté à tout ce qui peut gagner, à tout ce qui peut lasser, à tout ce qui peut intimider, à tout ce qui peut tromper; honneurs, plaisirs, richesses, proscriptions, perte de biens, exils fâcheux, prisons dures, supplices longs, tourments cruels, haine du Peuple, caresses des Grands, conjuration des amis, larmes des proches; tout fut mis en usage pour pervertir les Chrétiens. Que voyoit-on par-tout? Des Chrétiens persécutés, des Chrétiens maltraités, des Chrétiens qui n'étoient que le reste des tortures; par-tout le fer; par-tout le feu; par-tout les croix. Rome, Alexandrie, Nicomédie nagent dans le sang chrétien; les ruisseaux en sont grossis; la couleur des rivières en est changée; la terre en est abreuvée, & l'Univers presque inondé; ni l'âge, ni le sexe, ni la dignité, ni les richesses, ni le mérite, ni les services, rien ne met à couvert de ces loix barbares. Tînt-on aux Empereurs par les liens les plus sacrés, le Christianisme rompt tout; l'Etat dût-il être ébranlé par la perte de ses plus fermes soutiens, ces têtes précieuses seront abattues; il faut d'illustres victimes; on les va chercher jusque dans le palais, jusque dans le lit, jusque dans le cœur des Princes. \* Où sont-ils, encore une fois, ces ennemis des Dieux? Qu'on les

arrache de tous les asyles ; qu'il n'en échappe pas un seul au glaive tiré de Dioclétien ; que ce Prince , si glorieux dans l'Empire , remplisse sa destinée en remplissant l'inscription qui lui est déjà préparée , comme au *Destructeur du Christianisme* , qui a purgé la terre de ces hommes odieux ; que quatre Empereurs & deux Césars , plus furieux qu'eux , chacun dans une contrée de l'Empire , travaillent de concert à cette destruction. Et quel ouvrage d'homme auroit tenu contre tant de violences ? Quelle Religion auroit résisté à tant d'artifices , & subsisteroit encore ? Et notre Religion , ô prodige ! subsiste parmi ses débris ; se ranime dans le feu ; renaît de ses cendres ; croît sous le fer. D'un Chrétien retranché naissent mille rejetons de Christianisme : *Quoties demetimur , plures fimus* ; du sang des Chrétiens dont la terre est trempée , il naît des Chrétiens sans nombre : *Sanguis Martyrum semen Christianorum.*

( *MOLINIER ; Sermon sur la Vérité de la Religion Chrétienne.* )



MASSACRES.  
FIGURE  
VIII.

**H**ÉLAS ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,  
Revient à tout moment effrayer mon esprit.  
De Princes égorgés la chambre étoit remplie ;  
Un poignard à la main , l'implacable Athalie  
Au carnage animoit ses barbares soldats,  
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.  
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue ;  
Je me figure encor sa nourrice éperdue ,  
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,  
Et foible le tenoit renversé sur son sein ;  
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,  
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;  
\* Et, soit frayeur encore , ou pour me caresser ,  
De ses bras innocents je me sentis presser.

( RACINE, Tragédie d'*Athalie* , Act. I, Sc. 2. )



FIGURE  
IV.

**L'**INDIGNE mort d'un père excitant mon courroux,  
Je pars ; je viens à Troie ; elle cède à mes coups.  
Alors, il t'en souvient , pour venger ma Patrie ,  
Dans le Palais forcé, quelle fut ma furie !  
Tu vis à quel excès j'en pouffai les transports ;  
Je courois à travers & la flamme & les morts ;  
J'arrive tout sanglant aux lieux où Polixène  
Attendoit le moment de sa perte certaine ;  
Là des femmes en foule , & sa mère & ses sœurs  
\* Embrassoient un autel arrosé de leurs pleurs ;

Soudain à mon abord cette troupe tremblante ,  
D'un effroyable cri marque son épouvante.  
Toutes au même instant tombent à mes genoux ;  
Polixène en rougit , & , s'offrant à mes coups :  
« D'une fille de Roi , que la Fortune brave ,  
» Tiens , fais une victime , & non pas une esclave ,  
» Me dit-elle ». A ces mots , à l'éclat de ses yeux ,  
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux ,  
Tout mon courroux s'éteint ; & voyant mon épée  
Qui fumoit dans ma main du sang des siens trempée ,  
Je parus , dans le trouble où flottoient mes esprits ,  
Un criminel confus , dans son crime surpris ;  
Plein d'une émotion inconnue à moi-même ,  
Je cherchois une excuse à mon désordre extrême ,  
Quand Téléphe enflammé d'amour & de courroux ,  
Accourt à sa défense & vient fondre sur nous :  
Si j'avois ignoré ce qui caufoit mon trouble ,  
Ma fureur que ce Prince , & réveille & redouble ,  
M'en fit appercevoir le principe fatal ;  
Je sentis que mon bras combattoit un rival ;  
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame  
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flamme.

( *La Fosse* ; Tragédie de *Polixène* , Act. I , Sc. 1. )



MASSACRES.  
FIGURE  
V.

ENFIN retracez-vous l'épouvantable image  
De tant de cruautés où votre bras s'engage ;  
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris,  
Des enfants sous le fer vous entendez les cris ;  
\* Que, les cheveux épars, & de larmes trempée,  
Une mère sanglante, aux bourreaux échappée,  
Vient, vous montrant son fils qu'elle emporte en ses bras,  
Se jeter à genoux au-devant de vos pas.  
Vot're fureur alors est-elle suspendue ?  
Un soldat inhumain l'immole à votre vue ;  
Et du fils aussi-tôt, dont il perce le flanc,  
Fait rejaillir sur vous le lait avec le sang.

(*Le même ; Tragédie de Manlius, Act. IV, Sc. 2.*)



FIGURE  
XIII.

QUI pourroit cependant exprimer les ravages,  
Dont cette nuit cruelle étala les images ?  
La mort de Coligni, prémices des horreurs,  
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs ;  
D'un Peuple d'assassins les troupes effrénées,  
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,  
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelants,  
Sur les corps étendus de nos frères sanglants,  
Guise étoit à leur tête, &, bouillant de colère,  
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père ;

Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,  
 Echauffoient les transports de leur zèle inhumain ;  
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes,  
 Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.  
 Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,  
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ;  
 Le fils assassiné sur le corps de son père,  
 Le frère avec la sœur, la fille avec la mère ;  
 Les époux expirants sous leurs toits embrasés,  
 Les enfants au berceau sur la pierre écrasés ;  
 Des fureurs des Humains c'est ce qu'on doit attendre.  
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,  
 Ce que vous-même encore à peine vous croirez,  
 Ces monstres furieux de carnage altérés,  
 Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,  
 \* Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;  
 Et, le bras tout souillé du sang des innocents,  
 Osoient offrir à Dieu cet exécration encens.

(*M. DE VOLTAIRE ; Poëme de la Henriade, Ch. II.*)



UNE juste fureur s'empare de mon ame ;  
 Vous allez à l'autel, & moi j'y cours, Madame ;  
 Si de sang & de morts le Ciel est affamé,  
 Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé ;  
 A mon aveugle amour tout sera légitime ;  
 \* Le Prêtre deviendra la première victime ;

FIGURE  
 VI.

MASSACRES. Le bûcher par mes mains détruit & renversé,  
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;  
 Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,  
 Votre père frappé tombe & périt lui-même,  
 Alors de vos respects voyant les tristes fruits,  
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

(RACINE ; Tragédie d'*Iphigénie*, Act. V, Sc. 2.)



FIGURE \*\*\* PAR un long récit de toutes les misères  
 II. Que, durant notre enfance, ont enduré nos pères,  
 Renouvellant leur haine avec leur souvenir,  
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir ;  
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles  
 Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles ;  
 Où l'Aigle abattoit l'Aigle, & de chaque côté  
 Nos Légions s'armoient contre leur liberté ;  
 Où les meilleurs soldats & les chefs les plus braves  
 Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;  
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,  
 Tous vouloient à leur chaîne attacher l'Univers :  
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître  
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de *Traître*,  
 Romains contre Romains, parents contre parents,  
 Combattoient seulement pour le choix des Tyrans.



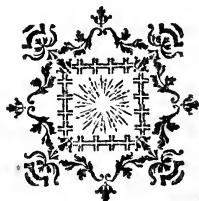
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable  
De leur concorde impie , affreuse , inexorable ,  
Funeste aux gens de bien , aux riches , au Sénat ,  
Et , pour tout dire enfin , de leur Triumvirat ;  
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires  
Pour en représenter les tragiques histoires ;  
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants ;  
\* Rome entière noyée au sang de ses enfants ;  
Les uns assassinés dans les places publiques ,  
Les autres dans le sein de leurs Dieux domestiques ;  
Le méchant par le prix au crime encouragé ,  
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;  
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père ,  
Et , sa tête à la main , demandant son salaire :  
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits ,  
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.  
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages  
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages ,  
De ces fameux proscrits , ces demi-Dieux mortels  
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?  
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience ,  
A quels frémissements , à quelle violence ,  
Ces indignes trépas , quoique mal figurés ,  
Ont porté les esprits de tous nos Conjurés ?  
Je n'ai point perdu temps , & , voyant leur colère  
Au point de ne rien craindre , en état de tout faire ,

---

MASSACRES.

J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés ,  
» La perte de nos biens & de nos libertés ,  
» Le ravage des champs , le pillage des villes ,  
» Et les proscriptions & les guerres civiles  
» Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix  
» Pour monter dans le trône & nous donner des loix.

(*P. CORNEILLE ; Tragédie de Cinna , Act. I, Sc. 3.*)



## MEURTRES.

## MEURTRES.

ON DOIT apprendre dans les portraits suivans comment on peut interrompre une narration par des réflexions courtes & vives, qui, loin de ralentir le discours, le rendent plus intéressant : on transporte par-là l'Auditeur ou le Lecteur sur les lieux où s'est passée l'action ; on lui fait lire en quelque sorte tous les sentimens dont les Spectateurs furent animés ; on lui fait partager la triste situation du malheureux ; mais on l'intéresse encore davantage, lorsqu'on fait valoir la force, le courage, la noblesse, les vertus de la personne infortunée, comme le fait M. de Voltaire en parlant de la mort de Coligni. Le courage du Héros rend la cruauté des meurtriers plus odieuse, le Héros plus vénérable, & par conséquent sa mort plus touchante.



MEURTRES.

FIGURE

III.

**J**E VOYOS ce Roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le Dieu Mars ; des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles passer sous des tas de corps morts écrasés. Ce jeune Roi bien-fait, vigoureux, d'une mine haute & fière, avoit dans ses yeux la fureur & le désespoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le pouffoit au hasard, & la sagesse ne modéroit pas sa valeur ; il ne sçavoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin : ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égaloient son courage ; mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel ; il étoit enivré de sa puissance & de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux ; la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus ; il étoit comme hors de lui-même ; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient

ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts ; & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint dans le combat contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé ; je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Isle de Chypre lui coupa la tête , & la prenant par les cheveux , il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. \* Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang ; ces yeux fermés & éteints ; ce visage pâle & défiguré ; cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées ; cet air superbe & menaçant , que la mort même n'avoit pu effacer ; toute ma vie il sera peint devant mes yeux : & si jamais les Dieux me faisoient régner , je n'oublierois point un si funeste exemple , qu'un Roi n'est digne de commander , & n'est heureux dans sa puissance qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public , de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux ! ( *DE FÉNELON ; Télémaque, Liv. II.* )

MEURTRES.



MEURTRES.  
FIGURE  
III.

EN CE MOMENT Idoménée tout hors de lui , & comme déchiré par les Furies infernales , surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant ; il la tire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent ; l'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée , qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs coupé dans la racine par le tranchant de la charrue , languit & ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus , & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée , comme une jeune & tendre fleur , est cruellement moissonné dès son premier âge ; le père , dans l'excès de sa douleur , devient insensible ; il ne sçait où il est , ni ce qu'il fait , ni ce qu'il doit faire ; \* il marche chancelant vers la ville & demande son fils. Cependant le Peuple touché de compassion pour l'enfant , & d'horreur pour l'action barbare du père , s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies ; la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ;

la Discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Crétois , les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos.

( *Le même ; au même endroit , Livre V. )*



C E M O N S T R E détesté , souillé de tant d'horreurs, *FIGURE VIII.*  
Immola votre père à ses noires fureurs :

Là , plus cruelle encor , pleine des Euménides ,  
Son épouse sur lui porta ses mains perfides :  
C'est ici que sans force , & baigné dans son sang ,  
Il fut long-temps traîné , le couteau dans le flanc ;  
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie ,  
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie ;  
C'est-là que je reçus , impitoyables Dieux !  
Et ses derniers soupirs , & ses derniers adieux.  
A mon triste destin puisqu'il faut que je cède ,  
Adieu , prends soin de toi ; fuis , mon cher Palamède ;  
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ;  
\* Je suis assez vengé si tu sauves mon fils.  
Vas ; de ces inhumains sauve mon cher Oreste ;  
C'est à lui de venger une mort si funeste ;  
Vos amis sont tous prêts ; il ne tient plus qu'à vous ;  
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;  
Chacun à votre nom & s'excite , & s'anime ;  
On n'attend pour frapper que vous & la victime.

( *M. DE CRÉBILLON ; Tragédie d'Electre, Act. IV, Sc. 3.* )



MEURTRES.

FIGURE

III.

**H**IER, sans me fixer une route certaine,  
 En attendant la nuit dans la forêt prochaine,  
 \* Je vis un corps sanglant étendu sous mes pas,  
 Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas.  
 J'en approche aussi-tôt ; jugez de ma surprise,  
 Lorsque dans ce mourant je trouvai Mégabize  
 Il méconnut long-temps ma secourable main ;  
 Mais ses regards sur moi s'arrêtant à la fin :  
 « Que vois-je, me dit-il, est-ce vous Mermécide,  
 » Qui, le cœur indigné des fureurs d'un perfide,  
 » Venez pour conserver les restes de ce sang  
 » Que le cruel Madate a tiré de mon flanc ?  
 » C'est ainsi que Bélus traite un ami fidèle ».  
 A ces mots, peu content du succès de mon zèle,  
 Peut-être que la main qui prolongeoit ses jours,  
 Plus prudente bientôt en eût tranché le cours,  
 Si de quelques soldats la troupe survenue  
 Ne m'eût forcé de fuir leur importune vue.

( *Le même* ; Tragédie de *Sémiramis*, Act. I, Sc. 3. )



G É L A S.

FIGURE

III.

**S**ANS se plaindre un moment de son sort inhumain,  
 Il nous suit ; sans frémir il entre dans le bain ;  
 Offre ses bras lui-même ; en fait couper les veines ;  
 Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,

Et



Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux ,  
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.

\* Cependant il pâlit , & ses yeux s'obscurcissent ;  
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent ;  
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler ,  
Court au terme fatal.....

I R E N E.

Je me sens accabler ;  
Donnez un peu de temps à mon ame abattue ;  
C'est assez ; achevez un discours qui me tue.

G É L A S.

Il lève au Ciel les yeux pour la dernière fois ,  
Et prononce ces mots d'une mourante voix :  
« O mort ! des malheureux unique & sûr asyle ;  
» Je verrois ton approche avec un œuil tranquile ,  
» Si du courroux vengeur dont je subis la loi ,  
» La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi.  
» Je crains..... ( En cet instant son ame s'est émue ;  
Il promène par-tout une inquiète vue )  
» Père cruel , dit-il , d'un fils infortuné ,  
» Je te rends tout le sang que tu m'avois donné ;  
» N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage ».  
Alors de la parole il perd presque l'usage ;  
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus ;  
Ce ne sont que des mots toujours interrompus ;  
Son esprit se confond ; le trouble s'en empare ;  
En de vagues projets il s'emporte , il s'égare ;

III. Partie.

S

MEURTRES.

**MEURTRES.** Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur ;  
 Paroît tantôt tranquille, & tantôt en fureur.  
 Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,  
 \* Sa tête sur son sein penche, chancelle, tombe :  
 Il meurt ; & tout son corps sanglant, pâle, glacé,  
 Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé.  
 Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image ;  
 De ses persécuteurs je déteste la rage ;  
 Et, craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,  
 Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

( *DE CAMPISTRON* ; Trag. d' *Andronic*, Act. V, Sc. 10. )



**FIGURE** **I.** **C**EPENDANT tout s'apprête, & l'heure est arrivée,  
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.  
 Le signal est donné sans tumulte & sans bruit,  
 C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.  
 De ce mois malheureux l'inégale courrière,  
 Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière ;  
 Coligni languissoit dans les bras du repos,  
 Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.  
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable,  
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable ;  
 Il se lève ; il regarde ; il voit de tous côtés  
 Courir des assassins à pas précipités ;  
 Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes  
 Son palais embrasé, tout un Peuple en alarmes,

Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,  
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,  
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;  
» C'est Dieu ; c'est Médicis ; c'est le Roi qui l'ordonne ».  
Il entend retentir le nom de *Coligni* ;  
Il aperçoit de loin le jeune *Téligny* ;  
*Téligny* dont l'amour a mérité sa fille,  
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;  
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,  
Lui demandoit vengeance & lui rendoit les bras :  
Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,  
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,  
\* Voulut mourir du-moins comme il avoit vécu,  
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.  
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,  
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;  
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux ;  
Avec cet œuil serein, ce front majestueux ;  
Tel que, dans les combats, maître de son courage,  
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.  
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,  
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;  
Une force inconnue a suspendu leur rage :  
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;  
» Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs  
» Que le sort des combats respecta quarante ans ;  
» Frappez ; ne craignez rien ; *Coligni* vous pardonne ;  
» Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....

» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.  
 MEURTRES. Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux.

L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;  
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;  
 \* Et de ses assassins ce grand homme entouré ,  
 Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.  
 Bême qui dans la cour attendoit sa victime ,  
 Monte , accourt indigné qu'on diffère son crime ;  
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;  
 Aux pieds de ce Héros il les voit trembler tous :  
 A cet objet touchant lui seul est inflexible ;  
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,  
 Auroit cru faire un crime & trahir Médicis ,  
 Si du moindre remords il se sentoît surpris.  
 A travers les soldats , il court d'un pas rapide ;  
 Coligni l'attendoit d'un visage intrépide ;  
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux  
 Lui plonge son épée en détournant les yeux ,  
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage  
 Ne fît trembler son bras , & glaçât son courage.  
 Du plus grand des François , tel fut le triste sort ;  
 On l'insulte ; on l'outrage encor après sa mort ;  
 Son corps percé de coups , privé de sépulture ,  
 Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;  
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ,  
 Conquête digne d'elle , & digne de son fils.  
 Médicis la reçut avec indifférence ,  
 Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance ;

Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,  
Et comme accoutumée à de pareils présents.

MEURTRES.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poème de la *Henriade*, Ch. II.)



SIRE, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
\* Ce sang qui, tout forti, fume encor de courroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous;  
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,  
Rodrigue, en votre cour, vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu, sans force & sans couleur,  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur;  
SIRE, la voix me manque à ce récit funeste;  
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

FIGURE  
VIII.

(*P. CORNEILLE* ; Tragédie du *Cid*, Act. II, Sc. 9.)



VENEZ, Prince; il est temps de vous marquer la place  
Où vous devez venger le sang de votre race,  
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.  
Vous voyez d'un côté la célèbre Memphis;  
De l'autre ces tombeaux & ces plaines fécondes  
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.

FIGURE  
II.

MEURTRES.

Voici de vos Aïeux le superbe palais ,  
 Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits ;  
 Ces vestiges sacrés où tout vous représente  
 D'Apriès, votre père, une image sanglante ;  
 Ces colonnes, ces arcs, ces monuments pompeux ,  
 Insensibles témoins de son fort rigoureux.  
 C'est-là que, sans pâlir, ce Monarque intrépide  
 Se vit enveloppé d'une foule homicide ;  
 C'est-là qu'abandonné des Dieux & des mortels ,  
 Il tomba sous l'effort de mille bras cruels ;  
 C'est ici qu'attiré par les plaintes funèbres  
 Des esclaves fuyant au travers des ténèbres ,  
 Le tumulte & la nuit secondant mes desseins ,  
 J'arrachai votre enfance au fer des assassins.  
 Tandis que dans les maux votre mère abîmée ,  
 \* Sur son époux sanglant, mourante, inanimée ,  
 Ne recouvra ses sens que pour envisager  
 Cinq fils que sur ce marbre on venoit d'égorger.

( *DE LA GRANGE* ; Tragédie d'*Amasis*, Act. I, Sc. 1. )



FIGURE

VIII,

**V**OUS me voyez couvert du sang du parricide.  
 Au fond de ce tombeau mon père étoit mon guide ,  
 J'errois dans les détours de ce grand monument ,  
 Plein de respect, d'horreur & de saisissement ;  
 Il marchoit devant moi ; \* j'ai reconnu la place  
 Que son Ombre en courroux marquait à mon audace.

Après d'une colonne, & loin de la clarté  
 Qui suffisoit à peine à ce lieu redouté,  
 J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;  
 J'ai cru le voir trembler; tout coupable est timide:  
 J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;  
 Et d'un bras tout sanglant qu'animoit ma fureur,  
 Déjà je le traînois, roulant sur la poussière,  
 Vers les lieux d'où partoît cette foible lumière;  
 Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,  
 Ses cris plaintifs & sourds & mal articulés,  
 Les Dieux qu'il invoquoit, & le repentir même  
 Qui sembloit le saisir à son heure suprême;  
 La sainteté du lieu; la pitié dont la voix,  
 Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix;  
 Un sentiment confus qui même m'épouvante,  
 M'ont fait abandonner la victime sanglante.  
 (M. DE VOLTAIRE; Trag. de *Sémiramis*, Act. V, Sc. 6.)



SEIGNEUR, apprenez tout; c'est moi qui, cette nuit, *FIGURE*  
 L'ai dans ces lieux sacrés en secret introduit: *VIII.*  
 Comme il ne demandoit qu'à revoir la Princesse,  
 Touché de ses malheurs, j'ai cru qu'à sa tendresse  
 Je pouvois accorder ce généreux secours;  
 Mais, tandis qu'à servir ses funestes amours,  
 Loin de ces tristes lieux m'occupoit le perfide,  
 Sa main les a souillés du plus noir parricide.  
 De mes soins pour l'ingrat j'allois voir le succès,  
 Quand, passant près des lieux, retraite de Xercès,

MEURTRES. Dont une lueur foible éclairoit les ténèbres ;  
 Votre nom , prononcé parmi des cris funèbres ,  
 M'a rempli tout à coup & d'horreur & d'effroi ;  
 J'entre ; \* jugez , Seigneur , quel spectacle pour moi ,  
 Quand ce Prince autrefois si grand , si redoutable ,  
 Des pères malheureux exemple déplorable ,  
 S'est offert à mes yeux sur son lit étendu ,  
 Tout baigné dans son sang lâchement répandu ;  
 Qui , de ce même sang , mais d'une main tremblante ,  
 Nous traçoit de sa mort une histoire sanglante ;  
 Puisant , dans les ruisseaux qui couloient de son flanc ,  
 Le sang accusateur des crimes de son sang :  
 Monument effroyable à la race future !  
 Caractères affreux dont frémit la nature !  
 Ce Prince , à mon aspect , rappelant ses esprits ,  
 S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.  
 « Tu frémis , m'a-t-il dit , à cet objet funeste ;  
 » Tu frémiras bien plus quand tu sauras le reste  
 » Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !  
 » Cher Artaban , approche & lis par qui je meurs ;  
 » Le fils cruel que j'ai dépouillé de l'Empire ,  
 » Dans le sein paternel ».... A ces mots il expire.  
 Traître , d'aucuns remords si ton cœur n'est pressé ,  
 Viens voir ces traits de sang où ton crime est tracé.  
 ( *M. DE CRÉBILLON* ; Trag. de *Xercès* , Act. IV , Sc. 7. )





## MORTS TRAGIQUES.

MORTS.  
TRAGIQUES.

**L**ES IMAGES suivantes ont un pathétique & une pompe qui répondent à l'importance & à la tristesse des objets qu'elles présentent ; elles contiennent presque toutes de ces traits frappants & lumineux , qui impriment vivement la chose dans l'imagination. Tels sont ces mots de Fléchier :  
*Ce corps pâle & sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé.*

Tels ces autres de Racine :

*Le flot qui l'apporta recule épouvanté.*

Tels ceux de M. de Voltaire :

*Tout pâle & tout sanglant semble braver son maître.*

Il faut se souvenir , comme d'une règle générale , qu'on ne rend une description intéressante , qu'autant qu'on la remplit de traits visibles qui fixent l'imagination , qui la remuent puissamment , & qui lui rendent les objets sensibles & palpables. Ces sortes de

**MORTS**  
**TRAGIQUES.**

traits excitent dans notre ame des sentimens par l'analogie qu'ils ont avec nos différentes affections ; aussi est-ce ce qui caractérise les ouvrages des grands maîtres.



**FIGURE**  
**XIII.**

**N.** ATTENDEZ PAS..... que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand-homme étendu sur ses propres trophées ; \* que je découvre ce corps pâle & sanglant , auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel , & que j'expose à vos yeux les tristes images de la Religion & de la Patrie éplorée. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des Auditeurs ; & , par des mouvements étudiés, on tire au-moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées : mais on écrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte ; chacun trouve en soi la source de sa douleur , & rouvre lui-même sa plaie ; & le cœur , pour être touché , n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

( *FLÉCHIER ; Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )



M O R T S  
TRAGIQUES,  
F I G U R E  
III.

QU'EST-CE QUI sera capable de soulager notre douleur ? \* La tristesse que la mort de M. de Turenne a causée, n'est pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les premières larmes & les premiers soupirs ; elle a fait une impression trop durable sur tous les cœurs : la Cour, les Armées, la Ville, les Provinces, les Peuples s'en sont fait une douleur qui ne passera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié ; .... \* cette funeste nouvelle se répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du Ciel, & remplit tous les esprits des ténèbres de la mort ; la terreur & la consternation la suivoient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qu'il ne crût d'abord l'Armée du Roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, & les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat ; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'étoit sensible qu'à la perte de ce grand-homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, & des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisoit gloire de sçavoir & de dire quelque particularité de sa vie & de ses vertus : l'un disoit qu'il étoit aimé de tout le monde sans intérêt ; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il étoit redouté de ses ennemis sans

MORTS  
TRAGIQUES.

en être haï ; mais enfin ce que le Roi sentit sur cette perte , & ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort , est le plus grand & le plus glorieux éloge de sa vertu. Les Peuples répondirent à la douleur de leur Prince ; \* on vit , dans les villes par où son corps a passé , les mêmes sentiments que l'on avoit vus autrefois dans l'Empire des Romains , lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étoient fermées ; le triste & morne silence , qui régnoit dans les places publiques , n'étoit interrompu que par les gémissements des habitants ; les Magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les Prêtres & les Religieux à l'envi l'accompagnoient de leurs larmes & de leurs prières ; les villes pour lesquelles ce triste spectacle étoit tout nouveau , faisoient paroître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnoient ; & , comme si , en voyant son cercueil , on l'eût perdu une seconde fois , les cris & les larmes recommençoient.

( MASCARON ; *Oraison Funèbre de M. de Turenne.* )



**M**AIS HÉLAS ! ce que tant de milliers d'hommes ne peuvent faire , un accident inopiné , & qui n'est pas de ceux que la prudence peut ou prévoir ou réparer , le fait ; la Victoire est arrêtée au milieu de sa course ; le feu se met dans un magasin à poudre. \* Le bruit , l'éclat , les coups , les feux entre-coupés , frappent les yeux des soldats & troublent leur imagination. Ils croient que l'Enfer & le Ciel tonnent également contre eux ; que la chute du Ciel va les écraser ; que l'ouverture de la terre va les engloutir ; qu'on n'a pas à combattre contre les hommes , mais contre les démons. Quelques-uns sont enlevés ; tous sont épouvantés : la terreur , qui , du côté de Dieu , est un effet de sa puissance , & du nôtre , un effet de notre foiblesse , chasse toute la discipline ; il n'y a plus d'ordre , plus d'obéissance ; la présence d'esprit & le cœur des Chefs ne peut pas même changer la confusion de la fuite en l'ordre d'une retraite ; & le soldat , n'ayant plus la valeur qu'il faut pour combattre , n'a plus la docilité qu'il faut pour obéir.

( *Le même ; Oraison Funèbre de M. le Duc de Beaufort.* )



**MORTS**  
 TRAGIQUES.  
 FIGURE  
 XXV.

\* \* \* \* \*

MORTS  
TRAGIQUES.  
FIGURE

II.

A PEINE nous sortions des portes de Trézène ;  
Il étoit sur son char ; ses gardes affligés  
Imitoient son silence autour de lui rangés ;  
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes ;  
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.  
Ces superbes coursiers , qu'on voyoit autrefois  
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix ,  
L'œil morne maintenant & la tête baissée ,  
Sembloient se conformer à sa triste pensée.  
Un effroyable cri , sorti du fond des flots ,  
Des airs , en ce moment , a troublé le repos ;  
Et du sein de la terre une voix formidable  
Répond , en gémissant , à ce cri redoutable.  
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;  
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé :  
Cependant sur le dos de la plaine liquide ,  
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;  
L'onde approche , se brise , & vomit à nos yeux ,  
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.  
Son front large est armé de cornes menaçantes ;  
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.  
Indomptable Taureau , Dragon impétueux ;  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;  
Ses longs mugissements font trembler le rivage ;  
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;  
La terre s'en émeut , l'air en est infecté ;  
\* Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit ; & , sans s'armer d'un courage inutile ,  
Dans le temple voisin chacun cherche un asyle :  
Hyppolite lui seul , digne fils d'un Héros ,  
Arrête ses coursiers , saisit ses javelots ,  
Pousse au monstre ; & , d'un dard lancé d'une main sûre ,  
Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
De rage & de douleur le monstre bondissant ,  
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ;  
Se roule , & leur présente une gueule enflammée ,  
Qui les couvre de feu , de sang & de fumée :  
La frayeur les emporte ; & , sourds à cette fois ,  
Ils ne connoissent plus ni le frein , ni la voix.  
En efforts impuissants leur maître se consume ;  
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume :  
On dit qu'on a vu même , en ce désordre affreux ,  
Un Dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux :  
A travers les rochers la peur les précipite ;  
L'effieu crie , & se rompt ; l'intrépide Hyppolite  
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;  
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.  
Excusez ma douleur ; cette image cruelle  
Sera pour moi de pleurs une source éternelle :  
J'ai vu , Seigneur , j'ai vu votre malheureux fils  
Traîné par les chevaux que sa main a nourris ;  
Il veut les rappeler , & sa voix les effraie ;  
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie ;  
De nos cris douloureux la plaine retentit.  
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;

**MORTS** Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques  
**TRAGIQUES.** Où des Rois ses aïeux sont les froides reliques ;  
 J'y cours en soupirant , & sa Garde me suit ;  
 \* De son généreux sang la trace nous conduit ;  
 Les rochers en sont teints ; les ronces dégoutantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
 J'arrive ; je l'appelle , & , me tendant la main ,  
 Il ouvre un œuil mourant qu'il referme soudain :  
 « Le Ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie ;  
 » Prends soin après ma mort de la triste Aricie :  
 » Cher ami , si mon père un jour défabusé ,  
 » Plaint le malheur d'un fils faussement accusé ;  
 » Pour appaiser mon sang & mon Ombre plaintive ,  
 » Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;  
 » Qu'il lui rende »..... A ces mots ce Héros expiré  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;  
 Triste objet où des Dieux triomphe la colère ,  
 Et que méconnoîtroit l'œuil même de son père.

( *RACINE* ; Tragédie de *Phèdre*, Act. V , Sc. 6. )



**FIGURE** **D** E CAUMONT , jeune enfant , l'étonnante aventure  
**III.** Ira de bouche en bouche à la race future ;  
 Son vieux père accablé sous le fardeau des ans ,  
 Se livroit au sommeil entre ses deux enfants ;  
 Un lit seul enfermoit & les fils & le père ;  
 Les meurtriers ardents qu'aveugloit la colère ,  
 Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard ;  
 Sur ce lit malheureux la Mort vole au hasard.

L'Eternel



L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;  
 Il sçait, quand il lui plaît, veiller sur nos années :  
 Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé ,  
 D'aucun coup , d'aucun trait , Caumont ne fut frappé ;  
 \* Un invincible bras armé pour sa défense ,  
 Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;  
 Son père à son côté sous mille coups mourant ,  
 Le couvroit tout entier de son corps expirant ;  
 Et du Peuple & du Roi trompant la barbarie ,  
 Une seconde fois il lui donna la vie.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poème de la *Henriade*, Ch. II.)



P OUR MOI, dans les horreurs d'une mêlée affreuse , *FIGURE*  
 J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ; *XXVIII.*  
 Je l'aperçus bientôt porté par des soldats ,  
 Pâle & déjà couvert des ombres du trépas :  
 \* Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore  
 Des baisers du Zéphyr & des pleurs de l'Aurore ,  
 Brille un moment aux yeux , & tombe avant le temps  
 Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents.

(*Le même ; au même endroit* , Ch. III.)



A U MILIEU des Etats , Guise avec arrogance ,  
 De son Prince offensé vint braver la présence ;  
 S'assit auprès du trône ; & , sûr de ses projets ,  
 Crut dans ces Députés voir autant de Sujets.

*III. Partie.*

T

**M O R T S**  
**T R A G I Q U E S.**

*FIGURE*  
*III.*

**MORTS** Déjà leur troupe indigne , à son Tyran vendue ,  
**TRAGIQUES.** Alloit mettre en ses mains la puissance absolue ,  
 Lorsque , las de le craindre & las de l'épargner ,  
 Valois voulut enfin se venger & régner.  
 Son rival , chaque jour , soigneux de lui déplaire ,  
 Dédaigneux ennemi , méprisoit sa colère ;  
 Ne soupçonnant pas même , en ce Prince irrité ,  
 Pour un assassinat assez de fermeté ;  
 Son destin l'aveugloit ; son heure étoit venue ;  
 Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;  
 De cent coups de poignard indignement percé ,  
 Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ;  
 \* Et ce front , que Valois craignoit encor peut-être ,  
 Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.  
 C'est ainsi que mourut ce Sujet tout-puissant ,  
 De vices , de vertus assemblage éclatant.  
 Le Roi , dont il ravit l'autorité suprême ,  
 Le souffrit lâchement , & s'en vengea de même.

( *Le même ; au même endroit.* )



**FIGURE**  
**III.** **V**ALOIS reçoit la lettre avec empressement ;  
 Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement :  
 « Quand pourrai-je , dit-il , au gré de ma justice ,  
 » Récompenser ton zèle & payer ton service » ?  
 En lui disant ces mots , il lui tendoit les bras ;  
 Le monstre au même instant tire son coutelas ,

L'en frappe , & dans le flanc l'enfonce avec furie ;  
 Le sang coule ; on s'étonne ; on s'avance ; on s'écrie ;  
 Mille bras sont levés pour punir l'assassin ;  
 Lui , sans baisser les yeux , les voit avec dédain ;  
 \* Fier de son parricide , & quitte envers la France ,  
 Il attend à genoux la mort pour récompense :  
 De la France & de Rome il croit être l'appui ;  
 Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;  
 Et , demandant à Dieu la palme du martyr ,  
 Il bénit , en tombant , les coups dont il expire.

( *Le même ; au même endroit , Ch. V.* )



UNE FEMME , ( grand Dieu ! faut-il à la mémoire  
 Conserver le récit de cette horrible histoire ? )  
 Une femme avoit vu , par ces cœurs inhumains ,  
 Un reste d'aliments arraché de ses mains ;  
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,  
 Un enfant lui restoit , prêt à périr comme elle ;  
 \* Furieuse , elle approche avec un coutelas ,  
 De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;  
 Son enfance , sa voix , sa misère & ses charmes ,  
 A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;  
 Elle tourne sur lui son visage effrayé ,  
 Plein d'amour , de regret , de rage , de pitié.  
 \* Trois fois le fer échappe à sa main défaillante ;  
 La rage enfin l'emporte ; & , d'une voix tremblante ,

**MORTS**  
**TRAGIQUES.**

**FIGURE**  
**I.**

**MORTS**  
**TRAGIQUES.**

Détestant son hymen & sa fécondité :

« Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté,

» Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;

» Les tyrans ou la faim l'auroient bientôt ravie;

» Eh ! pourquoi vivras-tu ? pour aller dans Paris

» Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?

» Meurs avant de sentir mes maux & ta misère ;

» Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère ;

» Que mon sein malheureux te serve de tombeau,

» Et que Paris du-moins voie un crime nouveau ».

En achevant ces mots, furieuse, égarée,

Dans les flancs de son fils sa main désespérée

Enfonce en frémissant le parricide acier,

Porte le corps sanglant auprès de son foyer ;

Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoyable,

Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches soldats,

Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas ;

Leur transport est semblable à la cruelle joie

Des ours & des lions qui fondent sur leur proie ;

A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ;

Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !

Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente

Une femme égarée, & de sang dégouttante :

« Oui, c'est mon propre fils ; oui, monstres inhumains,

» C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains :

» Que la mère & le fils vous servent de pâture ;

» Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?

» Quelle horreur, à mes yeux , semble vous glacer tous ?  
 » Tigres , de tels festins sont préparés pour vous ».  
 Ce discours insensé que sa rage prononce ,  
 Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce :  
 De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,  
 Ces monstres confondus courent épouvantés ;  
 Ils n'osent regarder cette maison funeste ;  
 Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;  
 Et le Peuple effrayé de l'horreur de son sort ,  
 Levoit les mains au Ciel , & demandoit la mort.

( *Le même ; au même endroit , Ch. X.* )



**L**A VICTIME étoit prête , & de fleurs couronnée ;  
 L'autel étinceloit des flambeaux d'Hyménée ;  
 Polifonte , l'œil fixe , & d'un front inhumain ,  
 Présentoit à Mérope une odieuse main ;  
 Le Prêtre prononçoit les paroles sacrées ;  
 Et la Reine , au milieu des femmes éplorées ,  
 S'avancant tristement , tremblante entre mes bras ,  
 Au lieu de l'Hyménée , invoquoit le trépas.  
 Le Peuple observoit tout dans un profond silence ;  
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance  
 Un jeune homme , un Héros , semblable aux Immortels :  
 Il court , c'étoit Egiste ; il s'élance aux autels ;  
 Il monte ; il y saisit d'une main assurée ,  
 Pour les fêtes des Dieux la hache préparée.

**MORTS**  
 TRAGIQUES.

**FIGURE**  
 II.

\* Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;  
 M O R T S Je l'ai vu qui frappoit ce monstre audacieux :  
 TRAGIQUES. *Meurs, Tyran, disoit-il ; Dieux, prenez vos victimes.*  
 Erox, qui de son maître a servi tous les crimes ,  
 Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager ,  
 Lève une main hardie , & pense à le venger ;  
 Egiste se retourne enflammé de furie ;  
 A côté de son maître il le jete sans vie.  
 Le Tyran se relève ; il blesse le Héros ;  
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.  
 Déjà la garde accourt avec des cris de rage ;  
 Sa mère..... ( Ah ! que l'Amour inspire de courage !  
 Quel transport animoit ses efforts & ses pas ! )  
 Sa mère..... Elle s'élance au milieu des soldats :  
 « C'est mon fils ; arrêtez ; cessez , troupe inhumaine ;  
 » C'est mon fils ; déchirez sa mère & votre Reine ,  
 » Ce sein qui l'a nourri , ces flancs qui l'ont porté ».  
 A ces cris douloureux le peuple est agité ;  
 Un gros de nos amis que son danger excite ,  
 Entre elle & ses soldats vole & se précipite ;  
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés ,  
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;  
 Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères ,  
 Les frères méconnus , immolés par leurs frères ;  
 Soldats , Prêtres , amis l'un sur l'autre expirants ;  
 On marche , on est porté sur les corps des mourants ;  
 On veut fuir ; on revient ; & la foule pressée  
 D'un bout du Temple à l'autre est vingt fois repoussée.

De ces flots confondus le flux impétueux  
 Roule & dérobe Egiste & la Reine à mes yeux.  
 Parmi les combattants je vole ensanglantée ;  
 J'interroge , à grands cris , la foule épouvantée ;  
 Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur ;  
 On s'écrie : *Il est mort ; il tombe ; il est vainqueur.*  
 Je cours , je me consume , & le peuple m'entraîne ,  
 Me jete en ce Palais , éplorée , incertaine ,  
 Au milieu des mourants , des morts & des débris.  
 Venez ; suivez mes pas ; joignez-vous à mes cris ;  
 Venez ; j'ignore encor si la Reine est sauvée ;  
 Si de son digne fils la vie est conservée ;  
 Si le Tyran n'est plus : le trouble , la terreur ,  
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

( *Le même* ; Tragédie de *Mérope* , Act. V , Sc. 6. )



S i je n'ai plus de fils , que m'importe un Empire ?  
 Que m'importe ce Ciel , ce jour que je respire ?  
 Je dus y renoncer , alors que dans ces lieux  
 Mon époux fut trahi des Mortels & des Dieux.  
 O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !  
 O mort toujours présente à ma douleur profonde !  
 J'entends encor ces voix , ces lamentables cris ,  
 Ces cris , *Sauvez le Roi , son épouse & ses fils.*  
 Je vois ces murs sanglants , ces portes embrasées ,  
 Sous ces lambris fumants ces femmes écrasées ,

F I G U R E  
X V I I I.

**MORTS** Ces esclaves fuyants , le tumulte , l'effroi ,  
**TRAGIQUES.** Les armes , les flambeaux , la mort autour de moi :  
 Là , nageant dans son sang , & souillé de poussière ,  
 Tournant encor vers moi sa mourante paupière ,  
 Cresfonte , en expirant , me ferra dans ses bras :  
 Là , deux fils malheureux condamnés au trépas ,  
 \* Tendres & premiers fruits d'une union si chère ,  
 Sanglants & renversés sur le sein de leur père ,  
 A peine soulevoient leurs innocentes mains ;  
 Hélas ! ils m'imploroient contre leurs assassins.  
 Egiste échappa seul ; un Dieu prit sa défense.  
 Veille sur lui , grand Dieu , qui sauvas son enfance ;  
 Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux  
 Du fond de ces déserts au rang de ses aïeux.  
 J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence ;  
 Qu'il règne au lieu de moi ; voilà ma récompense.

( *Le même ; au même endroit , Act. I , Sc. 1.* )



**FIGURE** \* \* **J'AI COURU** par votre ordre au rivage ;  
**III.** J'ai vu la trahison ; j'ai vu toute sa rage ;  
 Du plus grand des Mortels j'ai vu trancher le sort ;  
 J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;  
 Et , puisque vous voulez qu'ici je vous raconte  
 La gloire d'une mort qui nous couvre de honte ;  
 Ecoutez , admirez & plaignez son trépas.  
 Ses trois vaisseaux en rade avoient mis voiles bas ;



Et, voyant dans le port préparer nos galères,  
Il croyoit que le Roi touché de ses misères,  
Par un beau sentiment d'honneur & de devoir,  
Avec toute sa Cour le venoit recevoir;  
Mais voyant que ce Prince, ingrat à ses mérites,  
N'envoyoit qu'un esquif rempli de satellites,  
Il soupçonne aussi-tôt son manquement de foi,  
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.  
Enfin, voyant nos bords & notre flotte en armes,  
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes;  
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui  
A ne hasarder pas Cornélie avec lui:  
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête  
» A la réception que l'Egypte m'apprête;  
» Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger,  
» Songe à prendre la fuite afin de me venger:  
» Le Roi Juba nous garde une foi plus sincère;  
» Chez lui tu trouveras & mes fils & ton père;  
» Mais, quand tu les verrois descendre chez Pluton;  
» Ne désespère point, du vivant de Caton ».  
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,  
Achillas à son bord joint son esquif funeste;  
Septime se présente, &, lui tendant la main,  
Le salue *Empereur* en langage Romain;  
Et, comme député de ce jeune Monarque:  
« Passez, Seigneur, dit-il; passez dans cette barque;  
» Les sables & les bancs cachés dessous les eaux  
» Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux ».

MORTS  
TRAGIQUES.

Ce Héros voit la fourbe , & s'en moque dans l'ame ;  
Il reçoit les adieux des siens & de sa femme ;  
Leur défend de le suivre , & s'avance au trépas ,  
Avec le même front qu'il donnoit les Etats.  
La même majesté sur son visage empreinte ,  
Entre ses assassins montre un esprit sans crainte ;  
Sa vertu toute entière à la mort le conduit ;  
Son affranchi Philippe est le seul qui le fuit ;  
C'est de lui que j'ai sçu ce que je viens de dire ,  
Mes yeux ont vu le reste , & mon cœur en soupire ,  
Et crois que César même à de si grands malheurs  
Ne pourra refuser des soupirs & des pleurs.

\* \* \* \* \*

On l'amène , & du port nous le voyons venir ,  
Sans que pas un d'entr'eux daigne l'entretenir.  
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.  
Si-tôt qu'on a pris terre , on l'invite à descendre ;  
Il se lève ; & soudain , pour signal , Achilles  
Derrière ce Héros tirant son coutelas ,  
Septime & trois des siens , lâches enfants de Rome ;  
Percent à coups pressés les flancs de ce grand-homme ;  
Tandis qu'Achillas même épouvanté d'horreur ,  
De ces quatre enragés admire la fureur.

\* \* \* \* \*

D'un des pans de sa robe il couvre son visage ,  
A son mauvais destin en aveugle obéit ,  
Et dédaigne de voir le Ciel qui le trahit ,

De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense,  
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.  
Aucun gémissement à son cœur échappé  
Ne le montre en mourant digne d'être frappé;  
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle  
Ce qu'eut de beau sa vie, & ce qu'on dira d'elle,  
Et tient la trahison que le Roi leur prescrit  
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit :  
\* Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,  
Et son dernier soupir est un soupir illustre,  
Qui de cette grande ame achevant les destins,  
Etale tout Pompée aux yeux des assassins.  
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,  
Par le traître Septime indignement tranchée,  
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,  
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.  
On descend ; &, pour comble à sa noire aventure,  
On donne à ce Héros la mer pour sépulture ;  
Et le tronc sous les flots roule dorénavant,  
Au gré de la fortune & de l'onde & du vent.  
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,  
Par de longscris aigus tâche d'y mettre obstacle,  
Défend ce cher époux de la voix & des yeux ;  
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux Cieux ;  
Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,  
Tombe dans sa galère évanouie ou morte.  
Les siens, en ce désastre, à force de ramer,  
L'éloignent de la rive, & regagnent la mer ;

MORTS  
TRAGIQUES.

Mais sa fuite est mal sûre, & l'infâme Seprime  
 Qui se voit dérober la moitié de son crime,  
 Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,  
 Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.  
 Cependant Achillas porte au Roi sa conquête ;  
 Tout le Peuple tremblant en détourne la tête ;  
 Un effroi général offre à l'un sous ses pas  
 Des abymes ouverts pour venger ce trépas ;  
 L'autre entend le tonnerre, & chacun se figure  
 Un désordre soudain de toute la nature :  
 Tant l'excès du forfait troublant leurs jugements,  
 Présente à leur terreur l'excès des châtimens !  
 Philippe d'autre part montrant, sur le rivage,  
 Dans une ame servile un généreux courage,  
 Examine d'un œuil & d'un soin curieux  
 Où les vagues rendront ce dépôt précieux,  
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,  
 Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,  
 Et d'un peu de poussière élever un tombeau  
 A celui qui du monde eut le sort le plus beau.

( P. CORNEILLE ; Tragédie de *Pompée*, Act. II, Sc. 2. )



**L**A TÊTE de Pompée a produit des effets  
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.  
Je ne sçais si César prendroit plaisir à feindre ;  
Mais pour eux , jusqu'ici je trouve lieu de craindre :  
S'ils aimoient Ptolomée , ils l'ont fort mal servi ;  
Vous l'avez vu partir , & moi je l'ai suivi ;  
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la Ville ,  
Et , pour joindre César , n'ont avancé qu'un mille.  
Il venoit à plein voile ; & , si dans les hasards  
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars ,  
Sa flotte qu'à l'envi favorisoit Neptune ,  
Avoit le vent en poupe ainsi que sa fortune.  
Dès le premier abord notre Prince étonné ,  
Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;  
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse ,  
Toutes ses actions ont senti la bassesse ;  
J'en ai rougi moi-même , & me suis plaint à moi ;  
De voir là Ptolomée , & n'y voir point de Roi ;  
Et César qui lisoit sa peur sur son visage ,  
Le flattoit par pitié pour lui donner courage :  
Lui , d'une voix tremblante , offrant ce don fatal :  
« Seigneur , vous n'avez plus , lui dit-il , de rival ;  
» Ce que n'ont pu les Dieux dans votre Thessalie ,  
» Je vais mettre en vos mains Pompée & Cornélie ;  
» En voici déjà l'un ; & pour l'autre , elle fuit ;  
» Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit ».  
\* A ces mots Achillas découvre cette tête ;  
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ,

**M O R T S**  
**TRAGIQUES.**  
**F I G U R E**  
**III.**

MORTS  
TRAGIQUES.

Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur,  
 En sanglots mal formés exhale sa douleur ;  
 Sa bouche encore ouverte , & sa vue égarée ,  
 Rappellent sa grande ame à peine séparée ;  
 Et son courroux mourant fait un dernier effort ,  
 Pour reprocher aux Dieux sa défaite & sa mort.  
 César , à cet aspect comme frappé du foudre ,  
 Et comme ne sachant que croire ou que résoudre ,  
 Immobile , & les yeux sur l'objet attachés ,  
 Nous tient assez long-temps ses sentiments cachés ;  
 Et je dirai , si j'ose en faire conjecture ,  
 Que par un mouvement commun à la nature ,  
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit ,  
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.  
 \* L'aïse de voir la terre à son pouvoir soumise ,  
 Chatouilloit , malgré lui , son ame avec surprise ;  
 Et , de cette douceur son esprit combattu ,  
 Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.  
 S'il aime sa grandeur , il hait la perfidie ;  
 Il se juge en autrui , se râte , s'étudie ;  
 Examine en secret sa joie & ses douleurs ,  
 Les balance , choisit , laisse couler des pleurs ;  
 Et forçant sa vertu d'être encor la maîtresse ,  
 Se montre généreux par un trait de foiblesse ;  
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux ,  
 Lève les mains ensemble & les regards aux Cieux ;  
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence ,  
 Puis , tout triste & pensif , il s'obstine au silence ;

Et même à ses Romains ne daigne repartir,  
 Que d'un regard farouche, & d'un profond soupir.  
 Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,  
 Il se saisit du port; il se saisit des portes;  
 Met des gardes par-tout & des ordres secrets,  
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets;  
 Parle d'Egypte en maître, & de son adversaire,  
 Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.

( *Le même; au même endroit, Act. III, Sc. I.* )



**M**ON PÈRE Pélías ( je frémis d'y penser )  
 A mes sens, cette nuit, s'est venu retracer;  
 Tel qu'autrefois chargé de vieillesse & de gloire,  
 Je le vis des fureurs éprouver la plus noire;  
 J'ai cru le voir encor dans les bras du sommeil,  
 Attendant sans effroi le retour du Soleil;  
 Mes sœurs entre la crainte & l'espoir balancées,  
 Autour du bain fatal paroïssent empressées:  
 L'une du feu trop lent ranimoit les ardeurs;  
 L'autre exprimoit le suc des herbes & des fleurs;  
 Une lampe, éclairant leur démarche timide,  
 Conduit jusqu'au vieillard la troupe parricide;  
 Trois fois à cet objet leur courage a frémi;  
 Trois fois leur bras levé ne descend qu'à demi;  
 Il semble que d'un Dieu le regard les arrête,  
 Ou que de la Gorgone il leur montre la tête;  
 Chacune à son forfait voulant se dérober,  
 \* Le coup demeure en l'air & n'ose retomber;

**MORTS**  
**TRAGIQUES.**

**FIGURE**  
**II.**

M O R T S  
T R A G I Q U E S .

Alors comme autrefois , je n'ai rien vu de suite ;  
 Là , mon frère est entré , mes sœurs ont pris la fuite ;  
 \* Il les suit ; il les joint ; il leur perce le flanc ;  
 Et le cruel , encore avide de mon sang ,  
 Levoit le bras sur moi pour en couvrir la terre ,  
 Lorsqu'Admète attiré par le bruit du tonnerre ,  
 Aussi prompt que l'éclair a couru se jeter  
 Au-devant de la mort qu'on vouloit me porter.  
 Soudain du haut des Cieux , sur l'une & l'autre tête ;  
 J'ai vu crever la nue où grondoit la tempête ;  
 J'ai vu ces murs sanglants par la foudre embrasés ,  
 Et leur brûlant débris nous a tous écrasés.  
 ( *DE LA GRANGE ;* Tragédie d'*Alceste* , Act. I, Sc. 2. )





## A V I S

PEINTURE  
ELOQUENCE.

## SUR LE MORCEAU SUIVANT.

QUOIQUE cet ouvrage semble n'avoir d'autre objet que de former l'Orateur & le Poëte à *l'Art de peindre à l'Esprit*, l'on ose dire qu'il peut fournir ce même avantage au Peintre; il suffit de lire les modèles que nous avons rassemblés ici, pour se persuader que cet Artiste y trouvera les dessins des plus grands tableaux.

L'Eloquence, la Poésie & la Peinture, tendent donc toutes trois au même but, quoique par un *faire* particulier. Elles opèrent sur l'ame toutes les sensations analogues aux objets qu'elles lui présentent; c'est-à-dire que tantôt elles lui plaisent, tantôt elles l'émeuvent; en un mot elles font naître en elle tous les mouvements qu'elle doit ressentir naturellement à la vue de tel & tel objet.

La Peinture paroît être la première destinée à opérer ces merveilles; elle a du-moins

LEIN-RE  
ELOQUENCE.

sur les deux autres l'avantage de parler aux yeux en se faisant sentir à l'ame.

Après elle doit marcher la Poésie qui a toujours été regardée comme la Peinture (*ut Pictura Poësis* ; ) en effet tout chez elle est image.

L'Eloquence plus grave n'en est ni moins énergique ni moins vive pour peindre tous les objets qu'il lui est permis de peindre, sans sortir des bornes de son empire : aussi la représente-t-on comme un homme fort & robuste , de la langue duquel part une chaîne qui captive les Rois & les Peuples ; toutes ses *figures* sont pour elle autant de crayons pour varier son expression pittoresque.

Il appartenait à un homme d'esprit, à un des premiers Artistes dans l'Art pittoresque, de trouver un parallèle aussi ingénieux que vrai entre l'Eloquence & la Peinture.

Quelques Connoisseurs nous ont assuré que nous ne pouvions terminer plus agréablement & plus utilement cet Ouvrage que par ce morceau ; nous nous rendons à leurs avis , persuadés nous-mêmes qu'il sera du goût du plus grand nombre.

PARALLÈLE  
DE L'ELOQUENCE  
ET

PEINTURE  
ELOQUENCE.

DE LA PEINTURE,

*Par feu M. CHARLES COYPEL, Premier Peintre  
du Roi & de M. le Duc d'Orléans.*

**S'**IL SE TROUVE, Messieurs, comme cela pouroit être, des Orateurs qui n'aient qu'une idée médiocre de la Peinture, ils ne manqueront pas de s'écrier : « Quelle au-  
» dace d'oser comparer l'Art de peindre au  
» Prince des Arts ; à cet Art qui sçait à son  
» gré remuer les cœurs, exciter & guérir  
» les passions, triompher des volontés ; à  
» cet Art, par lequel on parvient à soutenir  
» la vérité, à défendre l'innocence, à de-  
» masquer le vice, à gouverner les Répu-  
» bliques & les Etats, à confondre les Incré-  
» dules, à faire rentrer dans le devoir les  
» Séditieux les plus emportés, à consoler

PEINTURE  
ELOQUENCE.

» les Malheureux , & à remplir de terreur  
» ceux qui méfurent de la prospérité » !

Combien les Orateurs auroient-ils encore de choses à dire en faveur de l'Eloquence ? Mais je crois devoir supprimer ce détail , pour me hâter de vous annoncer que mon dessein n'est point , en comparant l'Art de peindre à l'Art de bien dire , de soutenir que l'un soit aussi nécessaire que l'autre à la Société ; ce que j'entreprends seulement de prouver aujourd'hui , c'est le rapport qu'ils ont dans presque toutes leurs parties. Je vais tâcher de les citer par ordre , en les comparant toujours les unes aux autres.

Si je n'avois écrit ce petit ouvrage que pour vous , Messieurs , je me ferois contenté de nommer simplement les parties de la Rhétorique , sans me mettre en peine de les définir , puisque je ne dois pas douter que vous n'en connoissiez l'usage. Mais , vous le sçavez , l'instruction de nos Elèves doit être un des principaux objets de nos Conférences Académiques , & , parmi les

jeunes-gens qui s'adonnent à la Peinture ,  
il s'en trouvera nombre à qui de courtes PEINTURE  
ELOQUENCE.  
explications ne feront pas inutiles , & qui ,  
peut-être fans elles , ne pourroient concevoir  
ce rapport infini que je crois trouver entre  
la Peinture & l'Eloquence.

C'est donc pour la jeunesse que je donne  
à mesure ces définitions abrégées des par-  
ties de l'Art de bien dire , & c'est à vous ,  
Messieurs , que je m'adresse pour sçavoir si  
elles sont justes & claires , & si je ne m'abuse  
point , lorsqu'à ces diverses parties je crois  
trouver des équivalents dans celles de l'Art  
de peindre. En vous parlant des trois genres  
de la Rhétorique , je vais terminer cet avant-  
propos par un essai de ce que j'ose entre-  
prendre.

Si nombreux que puissent être les sujets  
de parler , les Anciens ont cru devoir les  
réduire à trois genres qu'ils ont nommés  
*judiciaire , démonstratif & délibératif.*

Le genre judiciaire est des trois genres

d'oraison , celui par lequel on accuse ou l'on défend.

Le genre démonstratif est ainsi nommé , parce qu'il démontre & met au jour les vertus & les vices ; il a pour objet la louange & le blâme.

L'usage du genre délibératif , c'est d'employer la force des raisons pour persuader ou pour dissuader.

Il me semble , Messieurs , que l'Histoire & la Fable n'offrent presque point de sujets à la Peinture qui ne soient de l'un de ces trois genres. Par exemple , Susanne accusée est un sujet du genre judiciaire ; & le Peintre qui auroit entrepris de traiter cette grande scène , l'auroit mal rendue , si l'impudicité & la noirceur n'étoient pas assez sensiblement écrites sur le front des vieillards , pour exciter contre eux notre juste indignation. Ce même Peintre ne seroit pas excusable non plus , s'il n'avoit pris soin de rendre plus touchante la beauté de son héroïne par cette noble pudeur qui prouve l'innocence.

Scipion , qui rend cette belle & jeune captive à son époux , & Tullie qui fait passer son char sur le corps de son père , nous présentent deux sujets qui appartiennent au genre démonstratif. Poura-t-on les voir bien rendus sans admirer Scipion , & sans prendre Tullie en horreur ?

Le sujet d'Alexandre qui , avalant la médecine que vient de lui présenter Philippe , lui donne à lire la lettre où ce Médecin est accusé d'avoir voulu l'empoisonner , convient au genre délibératif. L'expression de Philippe doit nous persuader qu'il est coupable du crime qu'on lui impute , ou nous en dissuader.

## DE L'INVENTION.

COMMENT dans l'Art de peindre , ainsi que dans l'Art de bien dire , ne regarderoit-on pas l'invention comme la première des parties qui le composent , puisque tous les Arts la reconnoissent pour ce don du Ciel que l'on conserve par la pratique & par

l'étude , mais que la pratique & l'étude ne font point obtenir ?

L'invention oratoire consiste à trouver la matière , à imaginer les raisons pour prouver les choses dont il s'agit , & à chercher les pensées , avant que de songer à l'expression. Dans la Peinture , il s'agit d'abord de faire choix d'un sujet proportionné à nos forces , d'envisager par quels moyens nous pourons parvenir à le traiter d'une façon sensible , nouvelle & piquante , & de ne point penser aux beautés de détail , que nous n'ayons conçu le plan qui doit les renfermer , & où elles viennent presque toujours se placer d'elles-mêmes , lorsqu'il est heureusement tracé.

Le rapport me paroît si juste à l'égard de cette première partie , que je ne doute point , Messieurs , qu'il ne vous frappe ; & vous conviendrez avec moi qu'on pourroit dire à nombre de nos jeunes Elèves : *Avant donc que de peindre , apprenez à penser.*



## DE LA DISPOSITION.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

L'ORATEUR, après avoir préparé les matières d'un discours, doit les disposer avec ordre, & leur donner le rang que chacune d'elles demande en particulier, pour composer un tout qui frappe, entraîne & persuade l'Auditeur. Cicéron disoit que Gorgias étoit un fanfaron d'Eloquence, parce que Gorgias osoit se vanter de discourir avec succès sur quelque matière qu'on lui donnât, sans avoir disposé son sujet, ni fait aucune préparation.

Qu'est-ce, Messieurs, dans la Peinture que la disposition? N'est-ce pas de mettre en règle, avec réflexion, ce qu'une imagination échauffée nous a présenté dans une sorte de désordre? N'est-ce pas de placer les Acteurs de la scène, que notre tableau doit représenter, dans le rang qui convient à chacun? N'est-ce pas de sçavoir rejeter les choses accessoiress, peu convenables au sujet que l'on traite, fussent-elles même avanta-

PEINTURE  
ELOQUENCE.

geuses pour l'effet général, & de trouver le moyen d'y suppléer par d'autres? N'est-ce pas de disposer la lumière de façon qu'elle attire l'œil sur l'objet principal? Que pourrois-je dire sur cette partie qui n'ait pas été dit, & qui ne prouve pas qu'elle est aussi nécessaire au grand Peintre qu'au grand Orateur?

### D U L A N G A G E.

CETTE troisième partie de la Rhétorique regarde la justesse du langage, la propriété, le choix & l'arrangement des paroles dont on se sert pour exprimer les choses que l'on a déjà inventées & disposées. Sans les pensées les plus beaux termes ne signifieroient rien; sans les termes propres les pensées les plus heureuses perdroient de leur force ou de leur grace.

Le dessin, la couleur, le pinceau, voilà, Messieurs, quel est, je crois, notre *langage*. Nous aurions beau avoir heureusement disposé une figure de Vénus, nous ne parvien-

drions point à la représenter telle qu'on doit se la figurer, sans l'élégance & la noblesse du dessin, sans la fraîcheur & la délicatesse de la couleur, sans la finesse & les graces du pinceau. Si un Peintre au-contrainre nous offroit cette Déesse peinte grossièrement, d'une forme ignoble, avec le teint hâlé d'une basse villageoise, quand même cette figure seroit dans sa maussaderie, correcte, bien colorée & bien peinte, ne pourrions-nous pas dire que celui qui en seroit l'Auteur auroit fait un mauvais usage du *langage* de la Peinture ?

PEINTURE  
ELOQUENCE.

### DES QUATRE PARTIES DE L'ORAISON.

LES QUATRE parties de l'Oraison sont, l'Exorde, la Narration, la Confirmation & la Conclusion.

L'Exorde est une entrée au discours oratoire, qui prépare les Auditeurs aux choses dont on doit les entretenir. L'Orateur, dans un Exorde, doit avoir pour objet d'attirer

---

PEINTURE  
ELOQUENCE.

l'attention de ceux qui l'écoutent, de mériter leur confiance, & de gagner leur affection en leur annonçant à la fois la nouveauté, la vérité & le plaisir.

Ce tout-ensemble du tableau, qui, à l'aide du clair-obscur & de l'harmonie des couleurs, doit attirer les yeux, même de l'homme peu versé dans les mystères de la Peinture, en lui faisant espérer de voir un spectacle extraordinaire, vrai & satisfaisant; ce tout-ensemble, dis-je, n'est-ce pas, Messieurs, ce que, dans l'Art de peindre, nous pouvons regarder comme cet Exorde si puissant dans l'Art de bien dire?

La Narration, c'est le récit du fait dont il s'agit, qui doit avoir la vraisemblance, la clarté & la brièveté. Ne pouvons-nous pas comparer à cette seconde partie de l'Oraison la composition du tableau, où tout doit être aussi vraisemblable que parfaitement clair, & dont les choses superflues doivent être absolument bannies?

La Confirmation, c'est la preuve du fait,

exposée par des raisons claires , fortes & convaincantes.

---

PEINTURE  
ELOQUENCE.

Les objets divers qui composent un tableau , imités d'une manière sensible , vraie & piquante , voilà pour le grand Peintre un équivalent des raisons que , pour convaincre ceux qui l'écoutent , l'Orateur doit employer dans un discours.

La Conclusion , c'est le dernier effort de l'Eloquence par lequel elle sçait , à l'aide des figures vives & brillantes , des riches expressions dont elle fait usage , & des fleurs qu'elle répand à pleines mains , obtenir la victoire , & mériter les honneurs du triomphe.

Vous me prévenez sans doute , Messieurs , & vous dites : « Voilà ce que doivent être , » pour un tableau , ces derniers traits vifs , » brillants , expressifs , où le pinceau , comparable au flambeau de Prométhée , anime , en les touchant , tous les objets qu'on » a dû former de sang froid & avec une profonde méditation. Oui , nous reconnoissons-là cet enthousiasme heureux , où l'exé-

PEINTURE.  
ELOQUENCE.

» cution la plus vive peut à peine suivre la  
» rapide pensée. Voilà ce dernier effort  
» enfin , d'où dépend le fort de nos ou-  
» vrages ».

Nous avons donc , dans l'Art de peindre , l'Exorde , la Narration , la Confirmation & la Conclusion. La seule objection qu'on pourroit faire , & qui est avantageuse à la Peinture , c'est que dans un discours ces quatre parties n'offrent que successivement les effets heureux qu'elles produisent à la fois dans un tableau qui les réunit.

### D U S T Y L E.

TOUT le monde sçait qu'en parlant des Ecrits divers on se sert du mot de *Style* , qui signifie alors , au figuré , la manière de composer & d'écrire. Comme les Peintres ont chacun leur manière de *composer* & d'*écrire* avec leur pinceau , ils pourroient , ainsi que les Orateurs , faire usage de ce mot ; mais , cette grande partie de leur Art , ils l'appellent simplement *Manière*. Ainsi lorsque je

dis : *Ce tableau est dans la manière de Raphaël*, je fais concevoir à l'amateur de la Peinture l'équivalent de ce que je donnerois à penser à l'homme de Lettres, en disant : *Ce plaidoyer est dans le style de Cicéron*.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

Si, dans l'Art de bien dire, chaque Orateur a son style particulier; dans l'Art de peindre, je l'ai déjà dit, chaque Peintre a sa manière favorite; & cette diversité est presque comparable à celle des physionomies.

Mais, parce que, dans l'Art de bien dire, ces différentes manières de composer & d'écrire n'ont que trois sortes de matières, l'une simple, l'autre plus élevée, la troisième héroïque & sublime, on a cru devoir dire qu'il n'y a que trois sortes de style; sçavoir le style simple, le style tempéré, le style héroïque & sublime. Cette règle, fondée sur l'expérience, peut sans doute s'appliquer à l'Art de peindre.

Ainsi que l'Orateur, le Peintre non-seulement ne peut presque exercer son art que dans l'un de ces trois styles; mais dans ces

PEINTURE  
ELOQUENCE.

trois styles , le Peintre comme l'Orateur doit éviter d'être obscur , affecté , entortillé , enflé ou rampant.

J'ose comparer , par exemple , le trop fréquent usage des raccourcis au style obscur. Désirez-vous d'autres équivalents ? Les minauderies & les tours forcés , voilà pour le style affecté ; ces expressions du visage que l'on rend inintelligibles en voulant les rendre trop fines , voilà pour le style entortillé ; les grimaces , les gestes outrés , les muscles trop sensiblement prononcés , le trop d'ampleur & d'agitation dans les draperies , le coloris exagéré , voilà pour le style enflé. Cette facilité , d'autant plus dangereuse qu'elle s'acquiert promptement ; cette facilité , dis-je , avec laquelle les mauvais Peintres savent multiplier à l'infini des idées déjà trop rebattues , voilà pour le style rampant.

Le style ne sçauroit être trop clair , & doit saisir sur-le-champ. Une jeune & belle personne nous éblouit à la première vue ; son éclat lui attire notre hommage avant  
que



que nous ayons eu le temps d'observer ses traits ; de même , pour nous charmer , un style vraiment beau ne dépend point d'un long examen. Non , l'examen le plus sévère ne doit servir qu'à justifier l'admiration que le style a sçu nous causer d'abord. La manière de traiter les choses en les peignant , doit produire un effet semblable ; & dans un tableau ce seroit louer d'une façon cruelle , la figure d'un Apollon , que de dire qu'on l'a trouvée majestueuse , après en avoir mesuré bien exactement toutes les proportions.

Dans l'Eloquence , le style doit être proportionné aux choses dont on parle ; dans la Peinture , il faut aussi qu'il soit convenable aux objets qu'on veut représenter ; & ce seroit déplacer ridiculement un beau style , que de dessiner & de peindre Adonis de la forme , de la proportion & de la couleur qui doivent caractériser Hercule.

A l'égard du choix qu'il faut faire de l'un des trois styles généraux , c'est moins encore

---

PEINTURE  
ELOQUENCE.

la dignité des perſonnages dont on parle ou que l'on peint , que le genre des faits qu'on raconte ou qu'on retrace aux yeux , qui détermine les Orateurs & les Peintres à préférer un ſtyle aux autres.

Par exemple, on pourroit , dans notre Art, faire un noble uſage du ſtyle ſimple pour peindre *Louis*, tel qu'en particulier il ſe fait voir à ſon auguſte famille. Le ſtyle tempéré conviendrait pour repréſenter ce Monarque avec cet air majeuſueux & plein de bonté dont il regarde ſon peuple. Le Peintre qui voudrait nous montrer ce Héros tel qu'on le vit à Fontenoy, ne pourroit nous offrir le vrai ſans faire éclater le ſublime.

Le ſublime peut ſe rencontrer dans tous les différens ſtyles. Molière & la Fontaine nous ont ſur-tout donné des preuves que les grands Ecrivains le trouvent dans le ſtyle ſimple & dans le ſtyle tempéré. Rembrant, Téniers & pluſieurs autres Peintres Flamands y ſont parvenus quelquefois par

l'extrême vérité des expressions , dans des  
sujets qu'on ne peut mettre au rang des  
sujets nobles & héroïques. Mais, com-  
me les sujets héroïques exigent plus que  
tous les autres beaucoup d'élévation dans  
le style ; le style héroïque dont je vais  
parler est regardé comme celui dans lequel  
le sublime doit se trouver le plus com-  
munément.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

#### DU STYLE HÉROÏQUE ET SUBLIME.

SÇAVOIR écrire dans le style héroïque  
& sublime , c'est sçavoir exprimer en ter-  
mes purs , énergiques & nobles , ce qu'on  
a dû penser noblement & avec enthousiasme.

L'effet que doit produire ce style , c'est  
de nous élever avec force au-dessus de  
nous-mêmes , c'est de nous remplir à la fois  
de respect , d'admiration , de plaisir.

En employant ce style , l'Orateur ne doit  
pas prétendre se soutenir toujours également  
dans ce haut degré d'élévation. Pour re-  
prendre haleine & donner à ses Auditeurs

PEINTURE  
ELOQUENCE.

le temps de respirer , on lui permet , & même on lui conseille de descendre quelquefois ; mais on ne lui pardonne jamais de tomber.

Pierre Corneille & Michel-Ange , dans leurs ouvrages divers , nous paroissent souvent des Divinités & sur-le-champ de foibles humains.

Racine & Raphaël ne cessent point d'être héroïques quand ils cessent d'être sublimes.

Le sublime ne se rencontre point dans un style chargé d'une parure superflue. S'il impose par sa noblesse , lorsqu'il paroît dans un ouvrage , il ne nous étonne pas moins par sa simplicité. Il ne se montre jamais sans l'exacte vérité ; toujours l'exagération le fait fuir.

Racine , dans *Athalie* , fait dire à Joad :

Soumis avec respect à sa volonté sainte ,  
Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point d'autre crainte.

Nous reconnoissons dans ces vers publi-

mes la simplicité , la noblesse & le vrai. Peut-être un Auteur médiocre eût-il cru devoir étendre cette magnifique pensée ; combien eût-elle perdu de son éclat , s'il eût dit par exemple ?

PEINTURE  
ELOQUENCE.

Soumis au Souverain du Ciel & de la Terre ,  
Je crains le bras vengeur qui lance le tonnerre ;  
Lui seul peut me remplir de terreur & d'effroi ;  
Toute autre crainte, Abner, est au-dessous de moi.

Raphaël s'est élevé jusqu'au sublime , en peignant la figure de S. Paul qui prêche à Corinthe. Voyons-nous autre chose dans cette figure que le noble , le simple & le vrai réunis ? Cette figure nous imposeroit-elle par le grand & le pathétique , si nous voyions dans ses bras & sur son visage une agitation forcée ? Ne feroit-elle pas appauvrir par l'abondance des plis d'une draperie volante ? Un Peintre froid eût imaginé faire trembler , en nous offrant dans S. Paul un Prédicateur outré , & sans doute il n'eût pas réussi. Raphaël nous inspire le respect

& l'admiration, en faisant voir dans cet Apôtre un homme rempli de la sagesse divine.

« Mais, dira-t-on, s'il s'agissoit de peindre » le Démon de la Guerre sortant du Temple » de Janus, conviendrait-il d'avoir recours » au simple pour tâcher de s'élever jusqu'au » sublime » ? Oui sans doute. Si dans cette figure le contraste étoit affecté, elle perdrait du feu qu'elle doit avoir ; si le visage de ce redoutable Démon étoit d'une laideur basse & exagérée ; s'il n'offroit à nos regards qu'une affreuse grimace, il nous paroîtroit plus hideux que terrible. Jamais un Peintre, s'il est froid, ne peut être sublime ; oui, j'ose avancer que jamais on n'a recours à la bizarrerie & à l'exagération, que faute de génie & de feu.

On pourra m'objecter encore que certains gens, prenant à la lettre ce que je viens de dire, tomberont dans le cas d'être froids & non pas sublimes en affectant trop de simplicité. A cela je répondrai que l'affecta-

tion de paroître simple est une forte d'exagération, & je finirai cet article en disant que tout le monde est frappé du sublime ; mais qu'en travaillant, peu de gens le rencontrent & l'ont rencontré.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

## DU STYLE SIMPLE.

LES ÉCRIVAINS font usage de ce style pour parler des choses ordinaires, & les Peintres s'en servent pour représenter les actions communes. L'épithète de *simple* qu'on lui donne, ne doit pas faire imaginer qu'il soit des trois styles généraux celui dans lequel on parvient le plus aisément à se distinguer. Au contraire, je croirois qu'en débutant il est encore moins difficile d'avoir quelque réussite dans le style héroïque que dans le style simple, & je pense qu'un jeune homme, en sortant du Collège, pourra plutôt écrire passablement une Tragédie qu'une Comédie. Ce n'est jamais que par un grand usage du monde qu'on acquiert cette précision, cette pureté, ce naturel noble, cette

PEINTURE  
ELOQUENCE.

grace naïve , cette fine plaisanterie qu'exige le style simple.

Ce style , pour qu'il soit piquant , demande qu'on emploie un art d'autant plus *fin* , si j'ose m'exprimer ainsi , que cet art ne doit jamais paroître à découvert ; il faut le cacher assez parfaitement , pour que l'on croie en général ne devoir attribuer qu'à la nature ce que la nature n'eût pu faire sans lui , & qu'il n'appartienne qu'aux gens d'un goût exquis de reconnoître le travail d'un grand Auteur dans des ouvrages où les autres croient ne devoir admirer que son heureuse facilité ; enfin , dans le style simple , les graces & la beauté doivent se présenter sans la moindre affectation , & ne point tirer leur éclat des ornemens superbes & des parures recherchées.

Combien de sujets ordinaires ont été traités par Raphaël , le Carrache , Rubens & plusieurs autres grands maîtres , de manière à prouver le grand usage qu'on peut faire du style simple dans la Peinture ? Quel



parti n'en a point tiré Raphaël dans ses tableaux des Loges , où il a peint les Patriarches dans leur noble simplicité ? Avec quel succès le Carrache & Rubens l'ont-ils employé dans des tableaux qui ne représentent que des gens en conversation , des noces de villages , des danses de Bergers , des plaisirs champêtres , tels que ceux de la pêche & de la chasse ? A quel point me feroit-il facile de prouver encore ce que j'avance par nombre de productions nouvelles , si je ne craignois de blesser la modestie d'une partie de ceux qui me font la grace de m'écouter ? Je dois me contenter de renvoyer aux tableaux peints par deux de nos Professeurs , qui ont été exécutés en tapisserie dans la manufacture de Beauvais. Les uns nous mettent sous les yeux le haut comique ; les autres nous font voir ce que l'épique nous donneroit à penser ; le plaisant & le naïf s'y montrent noblement. Car enfin , si l'on doit éviter dans le style simple la pompe & la magnificence , on doit encore

---

PEINTURE  
ELOQUENCE.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

plus se garder d'y laisser rien entrer qui puisse l'avilir ; loin de paroître jamais bas , il faut au contraire que ce style annoblisse les choses les plus communes.

Le Style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Gardons-nous d'imaginer que dans notre Art la bonne plaisanterie puisse tirer sa source des objets vils & dégoûtants. Je soupire lorsqu'un Peintre , par exemple , croyant m'offrir un badinage ingénieux sur le peu de fortune que procurent les Arts , me représente les Artistes couverts de haillons sales & dégoûtants. Heureux encore si , pour pousser plus loin cette basse plaisanterie , il ne les environne pas des attributs de la plus indigne crapule !

#### DU STYLE TEMPÉRÉ.

IL SUFFIT de nommer ce style , pour faire concevoir qu'il doit tenir un juste milieu entre le style héroïque & le style simple dont je viens de vous entretenir ; s'il ne faut

pas qu'il soit aussi paré que l'un, il ne doit pas être aussi dépouillé d'ornemens que l'autre.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

Il me paroît que c'est du style tempéré que le Peintre doit faire choix, pour rendre les sujets galants tirés de la Fable ou des bons Romans, & nombre de ceux que nous fournit l'Histoire, qui sont nobles, sans être héroïques.

Ne pouvons-nous pas dire, par exemple, que l'Albane n'a point cherché d'autre style dans la plupart de ses tableaux? N'y reconnoît-on pas ces pensées fines & nobles, ces expressions délicates, ces ornemens, ces fleurs qu'offre sans prodigalité le style tempéré?

Annibal, qui ne pouvoit perdre de vue le sublime, eût été moins propre que son élève à nous représenter Vénus à sa toilette, environnée des Graces; les Amours aux forges de Lemmos; Diane & ses chastes Nymphes désarmant le Dieu de Cythère

PEINTURE  
ELOQUENCE.

endormi, & portant leurs mains timides, armées de ciseaux, sur les aîles de ce redoutable enfant.

Le style tempéré paroît encore avoir été le favori de Carle-Marat, lorsqu'il a traité nombre de sujets de dévotion. Le Titien n'en a point employé d'autre, si l'on excepte quelques morceaux, tels que S. Pierre Martyr, qui sans doute est du style sublime; mais cependant, comme la manière qui distingue le Titien, & que je compare au style, consiste plus dans son coloris que dans son dessein & dans ses expressions, nous pouvons dire qu'en cette partie il a sçu se montrer, selon l'occasion, simple, tempéré & sublime.

Bien des gens se croiront en droit de me dire qu'ils sentent bien que la manière de dessiner, d'exprimer & de colorier, peut avoir un grand rapport avec le style; mais qu'ils ne comprennent pas que la seule manière de colorier puisse lui être comparée: à cela je répondrai qu'on a vu nombre

d'Écrivains renommés, dont le style n'avoit d'autre mérite éclatant que cette harmonie enchanteresse, qui fait valoir des pensées ordinaires, & que dans leurs écrits c'est elle que je regarde comme l'équivalent de la couleur du Titien.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

#### DU STYLE SUBLIME ET DE LA RAILLERIE.

AINSI QUE les Écrivains, les Peintres peuvent s'égayer dans le style burlesque, & se permettre la raillerie ; mais ce n'est qu'avec beaucoup de goût, de finesse & de prudence qu'ils doivent faire usage de l'un & de l'autre, s'ils veulent les rendre agréables à la bonne compagnie.

Parmi les vrais connoisseurs les plus graves aiment à rire quelquefois, & la raillerie délicate ne leur déplaît pas toujours ; mais la basse bouffonnerie leur répugne, & la satire mordante les révolte.

Dans le style burlesque même, on veut reconnoître que celui qui s'en est servi est bien né ; & , dans la raillerie, on se plaît

PEINTURE  
ELOQUENCE.

à voir que la sagesse & le sentiment retiennent dans de justes bornes un Auteur dont l'intention est de corriger & non pas de déchirer les hommes.

La Peinture ne pouroit que trop aisément lancer les traits de la satire. Assez souvent même sans pouvoir s'en dispenser en faisant de simples portraits, elle fait de fortes Epigrammes. Nombre de gens remplissent des places qu'ils ne devroient pas occuper, ou embrassent des états qui ne leur conviennent point ; ils veulent cependant être peints avec les ornements qui annoncent leurs dignités ou leurs professions. La Peinture alors se trouve dans la cruelle nécessité de représenter quelquefois l'iniquité sous le noble vêtement de la justice ; la lâcheté sous les armes de la valeur ; le scandale sous l'habit sacré de la piété ; que sçais-je enfin ? Ce détail seroit infini.

#### DES FIGURES.

APRÈS avoir essayé de démontrer le rapport qui se trouve entre les parties de

l'Eloquence & celles de la Peinture, il semble que je devrois tenter d'étendre cette comparaison sur les *figures* dont l'Orateur fait un si grand usage; mais je craindrois, Messieurs, d'entrer dans un détail qui pourroit fatiguer; & je crois devoir me borner à dire un mot de celles qui me paroissent les plus importantes.

Cette sçavante exagération dans la couleur, dans la touche, dans les contours & dans les proportions, lorsque nous faisons des ouvrages qui, toujours éloignés de la vue, doivent produire un grand effet; cette exagération, dis-je, me paroît être pour le Peintre ce que l'hyperbole est pour l'Orateur. Le Carrache & Rubens nous en ont, ce me semble, donné des preuves dans le dessin & dans le coloris.

Pour rendre avec un air de vraisemblance les prodiges inventés par la Poésie, ou consacrés par l'Histoire, je crois que l'exagération nous devient encore absolument nécessaire. Par exemple, l'imitation la plus

PEINTURE  
ELOQUENCE.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

parfaite de la nature ordinaire, ne feroit pas fuffifante pour peindre avec l'apparence de la vérité, Roland furieux, déracinant les arbres les plus hauts, ou Samfon portant fur fes épaules les portes de Gaza.

Quiconque traiteroit en peinture le fujet d'Hercule au berceau, étouffant les ferpens, ne feroit-il pas une faute, s'il fe contentoit de le repréfenter avec la molle fouplesse d'un enfant nouvellement né? Et celui qui entreprendroit de nous offrir dans un tableau l'Amour triomphant, n'auroit-il pas raifon de joindre aux graces du vifage de ce petit Dieu, cette fierté mâle & cette audace impofante, capables de faire reconnoître en lui le vainqueur du Maître du tonnerre?

Gardez-vous cependant, Jeunes-gens qui m'écoutez, de vous familiarifer avec l'exagération, & de la pouffer trop loin; elle rebute & perd fa force fi-tôt qu'elle eft outrée & prodiguée: l'Auteur d'un ouvrage où



où tout paroît exagéré, est un homme bizarre, & non pas un homme d'esprit.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

### DE LA MÉTAPHORE.

CETTE figure renferme toujours une espèce de comparaison, & par elle on transporte un mot de son sens propre & naturel dans un autre sens. J'emploie la Métaphore, quand je dis que les vices se cachent sous le manteau de l'hypocrisie; par le mot de *manteau*, qui devient alors métaphorique, on n'entend pas à la lettre ce vêtement qui se met par-dessus l'habit; mais on conçoit que je veux parler de toutes les actions vertueuses en apparence, par lesquelles l'hypocrite sçait couvrir les vices qui règnent dans son cœur, & parvient à nous éloigner de penser qu'il soit capable des crimes qu'en secret il ose commettre.

Il n'est pas douteux, Messieurs, que le pinceau, comme la plume, rendroit vivement cette idée que je viens de vous proposer pour exemple; & de-là nous devons

III. Partie.

Y.

---

**PEINTURE**  
**ELOQUENCE.**

conclure que les beaux tableaux allégoriques ne sont qu'un assemblage d'heureuses métaphores.

Je dirois volontiers, à propos des allégories, que Rubens a peut-être abusé de la facilité avec laquelle il les traitoit, & que la fécondité de son imagination a jeté de l'obscurité dans quelques-uns de ses tableaux de la Galerie du Luxembourg. Notre objet, quand nous travaillons dans ce genre, c'est de rendre nos pensées plus nettes & plus lumineuses, & non pas de les voiler, de manière qu'elles deviennent des énigmes pour le Public.

**DE L'APOSTROPHE, ET DU COMBAT**  
*des sentiments.*

JE N'AI, Messieurs, que quelques mots à dire sur ces deux figures ; il est nombre de cas où le Peintre ne peut se dispenser de les mettre sous les yeux, si j'ose m'exprimer ainsi. Celui qui voudra peindre Ariane seule, abandonnée dans l'Isle de Naxe, ne

rendra point ce fujet, de manière à n'y laisser aucun doute, si les yeux & les bras de cette Princesse, tournés du côté du vaisseau de Thésée, ne donnent à connoître qu'elle apostrophe l'amant volage qui s'éloigne d'elle. Quant au combat des sentimens, on ne sçauroit nier qu'il ne fallût absolument l'exprimer, si l'on entreprenoit de peindre Pyrrhus dans l'instant qu'Andromaque à ses pieds lui demande la vie d'Astyanax, ou bien Achille, au moment où Priam le supplie de lui rendre le corps d'Hector ; ces grandes scènes seroient-elles parfaitement traitées en peinture, si le visage de Pyrrhus & celui d'Achille ne nous faisoient voir sensiblement le combat qui se fait en eux du ressentiment & de la compassion ?

Je crois pouvoir dire hardiment que l'usage de cette figure est plus difficile pour le Peintre que pour le grand Écrivain ; les Acteurs que nous mettons sur la scène n'ont d'autre langage que le geste & les mouve-

PEINTURE  
ELOQUENCE.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

ments du visage. En parlant, il n'est point d'homme qui ne puisse aisément faire comprendre à quel point il est combattu par deux sentimens contraires ; mais ce seroit le chef-d'œuvre d'un muet, que de pouvoir en pareil cas nous mettre au fait des mouvemens opposés qui l'agitent.

Si quelqu'un doutoit, Messieurs, qu'il fût possible à la Peinture de porter l'expression à ce haut degré, il me suffiroit, pour l'en convaincre, de le renvoyer au fameux tableau de Rubens, où ce grand maître a peint Marie de Médicis, regardant Louis XIII qu'elle vient de mettre au monde. On voit clairement sur le visage de cette Princesse que la satisfaction du cœur & de l'esprit triomphe des souffrances dont elle ressent encore la vive impression.

#### DE LA COMPARAISON.

IL ME SEMBLE que le Peintre peut en faire un grand usage ; par exemple, si l'on peignoit les quatre âges, & que le fond de

chaque tableau représentât un paysage, il  
conviendrait de mettre l'enfance dans un PEINTURE  
ELOQUENCE.  
séjour agréable & riant, orné de gazons  
naissants ; la jeunesse, dans un jardin paré  
des fleurs les plus éclatantes ; l'âge viril,  
dans un lieu champêtre, plein d'arbres por-  
tant des fruits ; la vieillesse enfin, dans une  
campagne attristée par l'hyver ; le gazon  
naissant, les fleurs brillantes & passagères,  
les arbres portant des fruits, la verdure  
fannée, en pareil cas, ajouteroient aux  
tableaux dont je propose les sujets, ce que  
les comparaisons ajoutent au discours.

#### DE LA FEINTE ET DU SILENCE.

LA PEINTURE a quelquefois, comme la  
Rhétorique, sa feinte & son silence, témoin  
le fameux Timante, qui dans son tableau  
du sacrifice d'Iphigénie cacha le visage  
d'Agamemnon, pour laisser ceux qui ver-  
roient cet ouvrage maîtres de se figurer à  
leur gré la douleur inexprimable dont ce  
père infortuné devoit être accablé. Le

PEINTURE  
ÉLOQUENCE.

Pouffin nous en a fourni un autre exemple, en peignant le déluge. La scène de ce Tableau, qui paroît immense, ne représente que le Ciel, l'Eau, & l'Arche où Noé est renfermé avec sa famille; le nombre des Acteurs qui occupent cette scène, réduit avec art à cinq ou six malheureux qui implorent inutilement la miséricorde céleste, donne à penser qu'on voit en eux le reste des Humains condamnés à être engloutis.

Quiconque voudroit peindre Persée transformant en rochers Atlas ou Phinée, ne feroit-il pas bien de disposer la figure de son Héros, de façon qu'il ne nous laissât voir que le derrière de la tête effroyable qui pétrifie ses lâches ennemis? Le Peintre par ce moyen ne nous donneroit-il pas à penser ce que le pinceau ne peut exprimer?

#### DE LA DESCRIPTION VIVE ET FIGURÉE.

JE CROIS pouvoir dire, Messieurs, que si les grands Écrivains, par des descriptions magnifiques & ingénieuses, fournissent aux

Peintres une belle matière pour faire d'ex-  
cellents tableaux, les grands Peintres dans  
leurs ouvrages, peuvent offrir aux Ecri-  
vains de quoi faire de piquantes Descrip-  
tions. L'Ecrivain en employant cette figure  
doit desirer de pouvoir exciter vivement le  
Peintre à prendre le pinceau ; il faut de  
même que le Peintre en travaillant, souhaite  
que son tableau échauffe l'Ecrivain à tel  
point, qu'il lui tarde d'avoir la plume en  
main.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

Si l'Orateur & le Poëte doivent éviter ,  
en faisant des descriptions les circonstances  
inutiles , & se garder sur-tout d'entrer dans  
des détails puériles , quoique vrais ou vrai-  
semblables , il n'est pas moins essentiel au  
Peintre de sçavoir les bannir de ses com-  
positions.

Despréaux reproche à un Auteur qu'en  
décrivant le passage de la Mer rouge il s'a-  
muse à parler d'un *enfant qui joyeux offre  
un caillou à sa mère*. Le même reproche se  
pourroit faire avec justice au Peintre qui ,

traitant ce magnifique sujet, y introduiroit un badinage si puérile. Je ne puis approuver, par exemple, qu'un de nos anciens maîtres, en peignant la Salutation Angélique, ait mis sur le devant de son tableau un chat endormi sur un siège, cela n'est pas hors de vraisemblance ; mais est-il convenable qu'un pareil objet enrichisse une pareille scène ?

Le Dominiquin lui-même a fait une faute plus considérable en ce genre dans son magnifique tableau du martyr de S. André ; un des bourreaux qui étend ce saint sur le chevalet, vient de faire un effort si violent, qu'en rompant la corde il est tombé par terre ; un de ses camarades mettant le doigt à sa bouche & faisant une basse grimace, se moque de lui ; ne conviendra-t-on pas que cette circonstance n'est digne ni du sujet que représente le tableau, ni du Peintre qui l'a composé ?

Quoique mon père ait cité dans une de ses Differtations cette faute du Dominiquin,



j'ai cru ne pouvoir me dispenser de la rappeler ici ; les fautes d'un illustre Artiste sont pour les Etudiants de dangereux exemples ; & si, pour l'instruction des Elèves, nous ne pouvons trop relever les beautés des ouvrages que nous ont laissés les grands maîtres de l'Art, nous ne sommes pas moins obligés de leur faire remarquer les défauts qu'on y rencontre quelquefois.

PEINTURE  
ELOQUENCE.

### DE LA MÉMOIRE.

LA MÉMOIRE ne doit pas être moins exercée par le Peintre que par l'Orateur ; nous pouvons dire même qu'elle doit avoir moins de peine à conserver les dépôts que l'Orateur lui donne à garder, que ceux que le Peintre lui confie.

En relisant souvent le même discours, nous forçons la mémoire à s'en charger, pour nous le représenter au besoin ; mais le plus grand effort que nous puissions exiger de la mémoire, c'est qu'elle reçoive & retienne ce nombreux amas de différents

PEINTURE  
ELOQUENCE.

objets qui se présentent & disparoissent presque au même moment. Telles sont les actions momentanées du corps humain ; les formes & les couleurs peu durables des nuages & des flots qu'agitent les vents ; les effets divers que peut produire en un instant le Soleil dissipant un orage ; que sçais-je enfin ? tous ces tableaux piquants que la nature offre sans cesse à des yeux capables de les voir ; tous ces tableaux qui, comme je l'ai déjà dit, s'évanouissent sur-le-champ pour faire place à d'autres.

*Fin de la III<sup>e</sup> & dernière Partie.*

---

## PREMIERE APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Esprit*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression : A Paris ce 20 Janvier 1758.

Signé, DU RESNEL.

---

## EXTRAIT DU 1<sup>er</sup> PRIVILÈGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, &c. Notre Amé AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Esprit* : S'il Nous plaîtoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires : A CES CAUSES . . . Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, &c. DONNÉ À Versailles le *vingt-sixième jour du mois d'Avril*, l'an de grace mil sept cent cinquante-sept, & de notre Règne le quarante-deuxième. Par le Roi en son Conseil Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup> 170, fol. 157, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 28 Avril 1757.*

Signé, P. G. LEMERCIER, Syndic.

## SECONDE APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Esprit*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression : A Paris ce 28 Avril 1763.

Signé, GIBERT.

## EXTRAIT DU II. PRIVILÈGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, &c. Notre Amé AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Esprit* : S'il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires : A CES CAUSES. . . . Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi de réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, &c. DONNÉ à Paris le dix-huitième jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept-cent soixante-trois, & de notre Règne le quarante-huitième. Par le Roi en son Conseil Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, N° 1828, fol. 434, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 30 Mai 1763.*

Signé, LE BRETON, Syndic.

---

### TROISIEME APPROBATION.

**J'**AI LU, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour titre : *L'Art de Peindre à l'Esprit* : C'est un choix de Tableaux Oratoires en prose & en vers, extraits des Auteurs François les plus célèbres depuis un siècle : chaque Tableau est à la suite de la Règle d'Éloquence, qui lui est analogue ; il confirme la Règle & fournit un Modèle : les sujets sont pris dans la Nature, la Morale & les actions, qui tiennent de ces deux genres. Ces excellents Tableaux ont été réunis pour former un hommage digne de l'auguste Prince, dernier Duc de Bourgogne, Objet alors des délices de la France, à présent de ses regrets : un tel hommage mérite bien d'être perpétué. A Paris ce 15 du mois de Mai 1769.

Signé, GENET, Docteur de la Maison  
& Société de Sorbonne.

---

### III<sup>e</sup> PRIVILÈGE DU ROI.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre aimé AUGUSTIN-MARTIN LOTTIN, Imprimeur-Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public : *L'Art de Peindre*

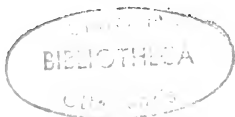
à l'Esprit: S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès

mais de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles Vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le septième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept-cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BÈGUE.

*Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 628, Fol. 694, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 14 Juin 1769.*

Signé, BRIASSON, Syndic.



---

LIVRES qui se trouvent chez le même Libraire.

ANNÉE SPIRITUELLE, contenant, pour chaque jour, tous les exercices qui peuvent nourrir la Piété d'une Ame Chrétienne, (*Dédié à la Reine, par feu M. l'Abbé Tricalet, Directeur du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet,*) 1770, 3 vol. pet. in-12, rel.

Bibliothèque portative des Pères de l'Eglise; qui renferme 1<sup>o</sup> l'Histoire abrégée de leur Vie; 2<sup>o</sup> l'Analyse de leurs principaux Ouvrages; 3<sup>o</sup> le Précis de leur Doctrine; 4<sup>o</sup> les plus belles Sentences extraites de leurs Ecrits, en Latin & en François, (*par feu M. Pierre-Joseph Tricalet, Directeur du Séminaire de S. Nicolas du Chardonnet,*) 1758 à 1762, 9 volumes in-8<sup>o</sup> à 5 l. le volume rel. 45 l.

— La même, grand papier, 9 vol. rel. 63 l.

Dictionnaire Apostolique, à l'usage de MM. les Curés des Villes & de la Campagne, & de tous ceux qui se destinent à la Chaire: *par le R. P. Hyacinthe de Montargon, Augustin de N. D. des Victoires, à Paris, 1755 à 1758, 13 vol. in-8<sup>o</sup>, à 5 l. le volume rel.* 65 l.

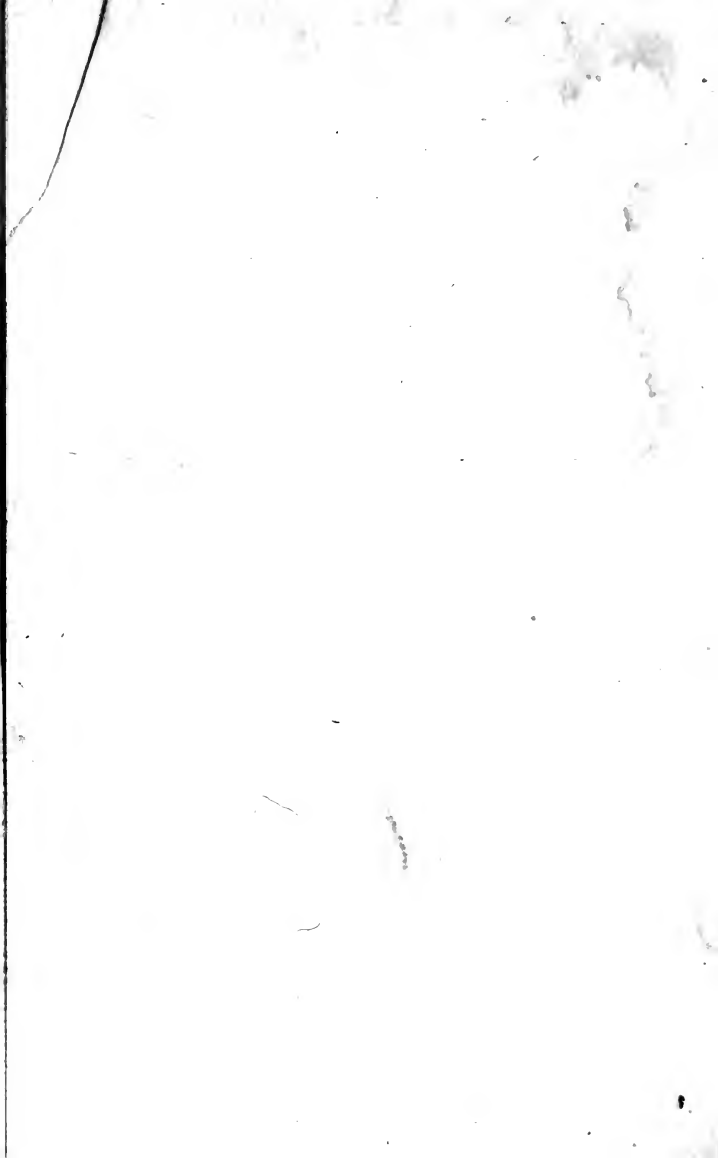
Histoire de Louis XII, Roi de France, surnommé le Père du Peuple, (*par M. l'Abbé Thailhé*) 1755, 3 volumes in-12, rel. 7 l. 10 s.

Mémoire historique & littéraire sur le Collège Royal de France; Contenant l'établissement de ce Collège, ses progrès, & la notice des Professeurs Royaux depuis la fondation de ce Collège en 1530, jusqu'à l'an 1758, (*par l'Abbé Goujet*) 1 vol. in-4<sup>o</sup>, grand papier, rel. 15 l.

— Le même 1 vol. in-4<sup>o</sup>, pap. ordin. rel. 12 l.

— Le même 3 vol. in-12, rel. 7 l. 10 s.





**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--

